

Monsieur

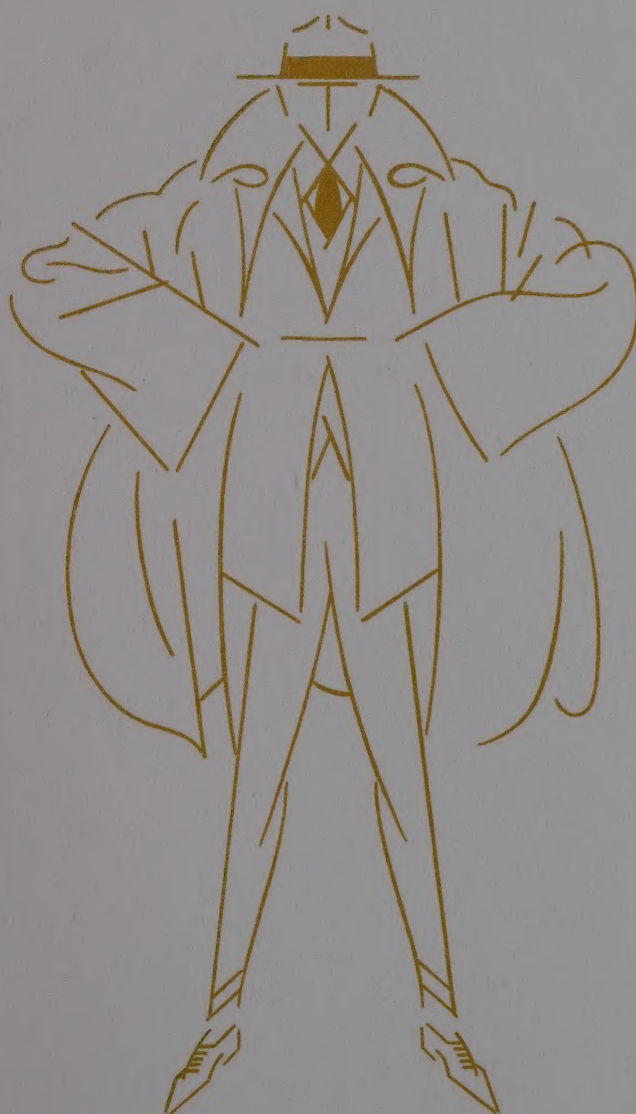
Élégance et belles manières
par la mythique revue de mode



|| HERIDIUM ||

Monsieur

Élégance et belles manières
par la mythique revue de mode





le 6 3 95

Cher Monsieur
je trouve le nouveau
"Monsieur" très bien
et le petit serai de
Donald Saine une
bonne de gaité à ce
premier numero.

Il ne sera pas facile
d'éviter toujours les
visages des mannequins
"homme". Dans l'ancien
Adam (ou dans le merveilleux
Monsieur de 1920) on

ne prenait que des acteurs
ou des dessins. Mais
aujourd'hui les gens sont
tellement habitués à la
photo.

En tout cas si vous
souhaitez beaucoup de
succès avec cette revue.

Avec mes meilleurs
sentiments
Bien à vous
Karl Lagerfeld.

Le 6.3.95

Cher Monsieur,

Je trouve le nouveau « Monsieur » très bien et la petite série de Donald donne une touche de gaieté à ce premier numéro. Il ne sera pas facile d'éviter toujours les visages des mannequins hommes ». Dans l'ancien Adam (ou dans le merveilleux Monsieur de 1920), on ne prenait que des acteurs ou des dessins. Mais aujourd'hui, les gens sont tellement habitués à la photo.

En tout cas, je vous souhaite beaucoup de succès avec cette revue.

Avec mes meilleurs sentiments,

Bien à vous,

Karl Lagerfeld



Il était une fois *Monsieur*

Janvier 1920. Dans la grisaille de l'hiver, une touche de couleur anime les kiosques : le premier numéro de Monsieur, avec une superbe illustration en couverture, est lancé par Paul Poiret et Jacques Hébertot. Le début d'une grande aventure.

Par Gilles Lambert et François-Jean Daehn

Cette publication au charme aujourd'hui forcément désuet est pourtant aussi fantastiquement moderne et très en avance sur son époque. *Monsieur* est en effet le premier magazine masculin du monde. 1920, c'est treize ans d'avance sur les Américains d'*Esquire*. On y présente la mode de Paris, mais aussi celle de Londres et de New York, on y parle du port du chapeau, du triomphe des vêtements courts, de la torture des essayages chez les tailleurs et de mille sujets fort préoccupants, comme l'art de vêtir son valet de chambre ou de parler avec un ouvrier (*sic*). C'était donc le 1^{er} janvier 1920, il y a presque cent ans ! Pour son âge, *Monsieur* se porte bien, non ? Créé par Jacques Hébertot, qui dirigeait alors le théâtre des Champs-Élysées, et le grand couturier Paul Poiret, *Monsieur* coûtait 5 francs et se présentait sous une couverture en couleurs signée par un illustrateur de renom, Maurice Taquoy. Bernard Boutet de Monvel y accueillait de grands écrivains (ou du moins des écrivains à la mode) comme Pierre Mac Orlan, Abel Hermant, René Boylesve, Gérard Bauer, Eugène Marsan...

NÉ DANS L'EUPHORIE

Monsieur est né dans l'euphorie patriotique de la victoire sur l'Allemagne et dans l'ivresse de l'insouciance reconquise. « La guerre a tout changé », écrit Pierre de Trévières dans le n° 1. Le grand tailleur parisien Carotte annonce la fin de la jaquette et de l'habit (il se trompe complètement) au profit de la Dandine, qu'il a inventée, pantalon à rayures et veston court. Il prédit aussi, cette fois sans se tromper, le triomphe prochain des vêtements courts ! Pour la prochaine guerre, qui

selon Mac Orlan sera « celle de l'électricité, du gaz, des bouillons de culture », il est temps de concevoir de nouveaux uniformes de caoutchouc – « à moins qu'on ne trouve un produit imperméabilisant la peau ». L'écrivain Michel Georges-Michel revient de Londres avec le sentiment que règne dans Burlington le laisser-aller de l'anarchie. « Désormais, on va se tourner vers New York », écrit-il. Pourtant, en 1921, 1922 et 1923, *Monsieur* garde un œil sur Londres. Les envoyés de la revue y découvrent le loden, les gilets de couleur croisés du prince de Galles, les chemises de soie « pour la mer et les sports ». Car *Monsieur* est sans doute la première publication à penser et à présenter la mode masculine hors des salons – qu'ils soient mondains ou d'essayage. C'est la victoire du grand air : « “Monsieur”, écrit non sans étonnement Marcel Boulenger, aime la pêche, la nage et le yachting ! » On présente vêtements de tennis et peignoirs de couleur pour la plage (c'est la fin du peignoir blanc), on publie d'extravagants chapeaux protecteurs pour les lecteurs qui pilotent courageusement des décapotables ! « Un homme de goût ne parle pas de son auto », écrit E. Marsan, mais de sa « voiture ». Celle-ci, dérivée de la « voiture de course », peut être de couleur vive – une innovation –, mais ne doit en aucun cas avoir un capot entièrement nickelé. « Le sport, écrit André de Fouquières, alors chef du protocole à l'Élysée (n° 9, novembre 1920), a transformé le dandysme. » On n'hésite pas à montrer l'homme élégant, sur les champs de courses, espaces traditionnellement réservés aux femmes et à leurs chapeaux : le melon, le chapeau mou, le panama sont à la mode, le chapeau de paille dit

canotier est considéré comme une horreur ! Curieusement, dès 1921, *Monsieur* mène une véritable campagne de dénigrement à l'encontre de Deauville. Le directeur des hôtels, le célèbre Cornuché, est traîné dans la boue : « Deauville est mort », annonce le chroniqueur mondain Julien Ochsé. C'est Ochsé qui est mort, pas Deauville. *Monsieur* voyage beaucoup ; quand il reste à Paris, il va au bois de Boulogne le matin. Le cinéma l'intéresse. Douglas Fairbanks, grande star américaine, dédicace une photo à *Monsieur* ! On va voir comment s'habillent les artistes, comme le célèbre musicien Erik Satie, un des piliers du Bœuf sur le Toit. Désormais, dans chaque numéro, un écrivain fait l'éloge d'un « dandy » célèbre. Le premier est Boni de Castellane, mais on évoque aussi Maurice Barrès, Édouard VII, Alfred de Musset, le prince de Ligne, Lord Byron, Aurélien Scholl...

LE DANDYSME SERAIT-IL MORT ?

L'Angleterre, que l'on considérait avec un peu de mépris en 1920, retrouve en 1923 toute la considération des messieurs de *Monsieur*. C'est au Royal Yacht Squadron, le club le plus exclusif du monde, que Pierre de Trévières recherche les nouvelles tendances, les chaussures qui se portent et les cravates incontournables. Au passage, Trévières signale l'étonnant comportement de lord Windesdael. Aveugle depuis son enfance, celui-ci recouvre la vue à la suite d'une opération. Une fête est donnée au club pour célébrer l'événement : le héros du jour apparaîtrait, dévisage ses compagnons – pour la première fois de sa vie –, fait une grimace, s'écrie « My god ! » et disparaît. On ne l'a plus jamais revu au club... C'est l'époque du triomphe de l'art nègre, comme on disait à l'époque, du jazz-band, de Joséphine Baker, des boxeurs Al Brown et Siki. Le chroniqueur de *Monsieur* n'apprécie pas : « Même le prix Goncourt, M. Maran, est noir, écrit-il. Gare au Nègre Über Alles. » Cette pointe de racisme est curieuse. Comme la nécrologie de Marcel Proust (mort au début de 1923) : « Il sortait beaucoup, écrit un chroniqueur anonyme, mais il écrivait mal. » Tout le monde peut se tromper – surtout les critiques !

En matière de mode, en revanche, les jugements sont plus objectifs et mieux pesés. On célèbre dans la rubrique « Variations de la Mode » l'apparition des vêtements cintrés « suivant les lignes du corps, qui donnent une allure vigoureuse et juvénile ». Les chemises libèrent les mouvements, la redingote revient à la mode, comme les guêtres. On sollicite l'avis des grands tailleurs parisiens, Kriegek, David, Carette, Hellstern, Charly Harmaniantz. On rappelle que c'est au prince de Galles, futur Édouard VII, que l'on doit les revers de pantalon et l'usage de ne pas fermer le dernier bouton du gilet. *Monsieur* n'est décidément pas une publication populaire.

Arrivée simultanée d'annonceurs américains, le chapelier Dobbs de New York, le chemisier Meyerson-Levin de Broadway, le spécialiste junior Seinsheimer, de Cincinnati. *Monsieur*, devenu international, désigne les hommes les mieux habillés : le milliardaire américain Vanderbilt, le boxeur français Carpentier, le président américain Coolidge, le Premier ministre britannique Stanley Baldwin et un Français, le comte d'Harcourt. On célèbre l'ouverture du Salon de l'auto à Paris. Pour la première fois (sauf erreur), on présente des costumes pour le ski, en « gabardine imperméable ». En avril 1924, *Monsieur* annonce la fin du veston cintré : une véritable révolution ! C'est le triomphe de l'aisance. En effet, la vie semble facile. On va à la saison musicale de Cannes, aux ballets russes de Diaghilev à Monte-Carlo. On ose la chaussure de toile, au printemps. Pour la plage, Carette propose le veston croisé blanc et, pour le yacht, la vareuse bleu marine croisée et le col dur cassé (?). L'homme élégant peut désormais porter une montre-bracelet, une Tank de la maison Cartier, et, dans sa garçonnière, une robe de chambre en satin noir (celle de Balzac, apprend-on, était blanche). En été, *Monsieur* enfle sur la plage un maillot de bain noir dégageant épaules et poitrine (mais oui). Carette, toujours en pointe, suggère une bordure étroite et rouge, avec un grand monogramme brodé à l'endroit du cœur.

Hébertot vendra *Monsieur* à la fin de 1924 à l'éditeur parisien André Filleul. La publication change de ton. Elle devient plus technique. La couleur gagne la toilette des hommes. La chemise se fait – stupeur ! – dans tous les coloris, et *Monsieur* y voit l'influence des peintres cubistes. Heureusement, le chapeau de paille est « rentré dans les tiroirs » et le feutre mou a repris ses droits. Les rédacteurs font grand cas d'une nouvelle matière pour la chemiserie (et les sous-vêtements), le Néo-Fil, fabriqué à partir d'une « plante coloniale ». On n'en entendra plus parler par la suite. La revue accorde une place de plus en plus importante au décor de l'appartement ou de la garçonnière.

Monsieur collectionne les tableaux – mais ni les cubistes ni les futuristes, qui peuvent donner des cauchemars ; éventuellement quelques Picasso de jeunesse. Il possède un chien, un fox à poil dur, qui a détrôné le fox à poil ras ou le korthals. « S'il est laid, il convient de le faire promener par son valet de chambre », écrit Pierre Chanlaïne.

Le vêtement de sport gagne du terrain. Pour les vacances prochaines, le maillot de bain sera surprenant. Hélas, se lamente *Monsieur*, les piscines mixtes sont toujours interdites à Paris ! Eugène Marsan, viré pour avoir sournoisement attaqué les grands tailleurs parisiens deux ans plus tôt, fait sa rentrée avec les nouveaux propriétaires.

Il a un œil sur le cinéma, qui commence à inspirer la mode, et signale les films à voir : *Le Fantôme de l'Opéra*, réalisé par Universal, qui a coûté 30 millions, et *Salambô*, de la maison Aubert. André de Fouquières, devenu arbitre incontournable des élégances, préconise pour la saison d'été le smoking bleu nuit avec des revers en faille noire et lance un appel solennel en faveur des gants : on doit les porter le matin, l'après-midi et le soir (ils sont alors blancs). Il rappelle que le chevalier d'Orsay, à Londres en 1839, en utilisait six paires par jour, un minimum pour un « gentleman de la Fashion ». Cette année-là (1926), la prolongation du Salon des arts décoratifs, qui fera date au Grand Palais, entraîne l'annulation du Salon de l'auto. *Monsieur* se désole et se console en publiant des annonces publicitaires des constructeurs automobiles. En particulier la SARA, une 7/8 chevaux française lancée à grand fracas. Dans le même temps, *Monsieur* invente le publi-reportage : le premier est consacré au chapelier londonien Lock, qui fabriquait les chapeaux de Brummel et possède dans ses archives des factures impayées datant de... 1756 !

MONSIEUR HABILLE DONALD

Le titre connaîtra ensuite des fortunes diverses, s'assoupira un temps pour renaître après la Seconde Guerre mondiale et vivre une nouvelle jeunesse avec la présente version. En 1994, c'est Montaigne Publications qui reprend le flambeau, et François-Jean Daehn – aidé par Gilles Lambert, son mentor et ami – relance *Monsieur* autour d'une idée simple : la défense du style individuel, de l'élégance classique, du goût pour les belles matières et la qualité, dans l'esprit d'Alan Flusser et de la *permanent fashion*. Totalement à contre-courant des diktats de la mode. Pour symboliser que l'élégance est accessible à tous, que ce n'est pas inné mais travaillé, c'est-à-dire une affaire de culture, *Monsieur* choisit pour son premier numéro un mannequin aussi célèbre internationalement que difficile à habiller : Donald ! Avec la complicité bienveillante des studios Disney et des plus grands créateurs de mode masculine : Hermès, Lanvin, Dior, Balmain...

Monsieur fait de Donald le canard le plus élégant du monde. Parmi les plumes, James Darwen, l'irremplaçable du *Vrai Chic britannique*, Jean-Pierre de Lucovich, transfuge talentueux de *Vogue Homme*, et un jeune homme pressé dont on reparlera, Frédéric Beigbeder. Le microcosme parisien de la mode ne prédisait à l'époque que quelques mois au magazine. Le public donna tort aux fashionistas. Le nouveau *Monsieur* s'imposait comme successeur de son illustre ancêtre, d'*Adam* et même de *Vogue Homme*, la référence masculine des années 1980 qui s'arrêtera début 1996.

RETOUR À L'ILLUSTRATION

Monsieur voyagea en First et prendra le Concorde sans jamais dévier de son credo : « parler légèrement de choses sérieuses et sérieusement de choses légères ». Nulle part ailleurs on ne pourra lire des articles sur l'épaisseur des boutons de chemise, la largeur des bas de pantalon, les mérites comparés du baby cachemire et de la vigogne, les secrets de l'allure de James Bond, de John F. Kennedy, de Steve McQueen, de Serge Gainsbourg, le style de Tintin, les raisons pour lesquelles Hergé aimait tant le vêtement. *Monsieur* ose les numéros spéciaux sur mesure, les hors-série chaussures ou automobile – le Petit Nicolas en couverture « Vroum Vroum ». Avec l'illustrateur Floc'h, *Monsieur* découvre La Grande Vie et fait la démonstration qu'avec un bon costume et une cravate, on peut triompher de tout – même de Batman et de Superman. Comme l'écrivait André de Fouquières dans le *Monsieur* de nos grands-parents (octobre 1925) : « Sous l'apparente futilité de la mode, ne vous y trompez pas, c'est tout notre art de vivre qui s'exprime et trouve ses expressions les plus élaborées. »

Aujourd'hui, *Monsieur* est toujours vaillant. Ses couvertures illustrées créées par Floc'h sont uniques et lui donnent un style que tout le monde reconnaît au premier d'œil.

Témoin de son époque, le plus ancien magazine masculin du monde demeure fidèle à l'esprit de ses illustres fondateurs, hommes de goût et d'élégance. Son credo est cependant un combat plus âpre que dans les années folles qui ont vu naître le magazine. Ces années 1920, âge d'or et d'élégance, âge d'or de *Monsieur*...



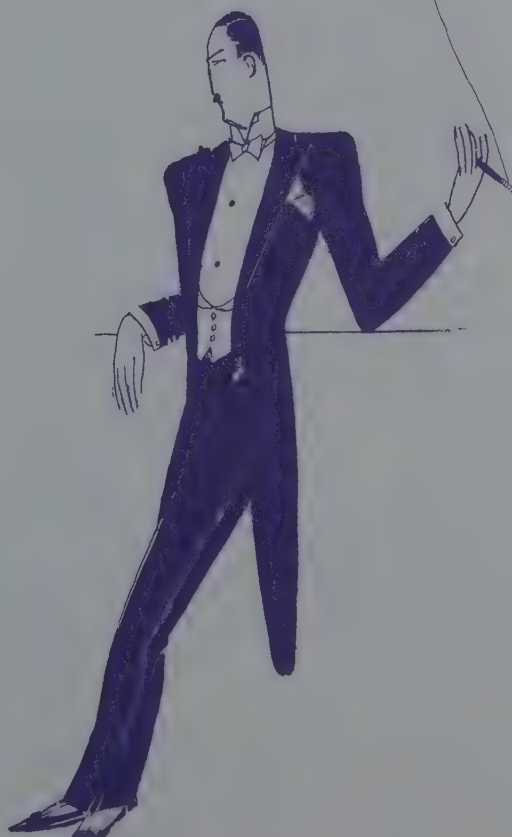




MONSIEUR *Revue des élégances, des bonnes manières & de tout ce qui intéresse* MONSIEUR

Préface	7	Les erreurs	63
La mode masculine. N° 30, <i>juin 1922</i>	10	Le chapeau haut de forme à travers le temps. N° 27, <i>mars 1922</i>	66
<i>Monsieur</i> N° 1, <i>janv. 1920</i>	15	La main et le chapeau. N° 37, <i>janv. 1923</i>	68
Paul Poiret reste à Paris. N° 9, <i>sept. 1920</i>	16	Les chaussures de <i>Monsieur</i>	70
Paul Iribe s'installe à NYC. N° 9, <i>sept. 1920</i>	17	Les modes masculines de 1815 à 1830. N° 32, <i>août 1922</i>	72
Paul Olmer et Cie	18	Les modes masculines de 1830 à 1845. N° 38, <i>fév. 1923</i>	73
Les monogrammes de <i>Monsieur</i>	19	Comment porter le mouchoir. N° 14, <i>fév. 1921</i>	74
Le yachting. N° 31, <i>juil. 1922</i>	20	Le "Don Juan", manteau du soir. N° 37, <i>janv. 1923</i>	76
Comment porter un canotier. N° 42, <i>juin 1923</i>	22	<i>Monsieur</i> N° 51, <i>mars 1924</i>	77
Pour le yacht. N° 31, <i>juil. 1922</i>	23	<i>Monsieur</i> au bar. N° 27, <i>mars 1922</i>	78
Pour le yachting. N° 6, <i>juin 1920</i>	24	Pat Surprise	80
<i>Monsieur</i> N° 8, <i>août 1920</i>	26	Dobbs Hats. N° 46, <i>oct. 1923</i>	81
Théorie de la lenteur. N° 15, <i>mars 1921</i>	27	L'évolution du col. N° 37, <i>janv. 1923</i>	82
Les chapeaux. N° 35, <i>nov. 1922</i>	30	Pour la ville. N° 45, <i>sept. 1923</i>	84
Au tennis. N° 20, <i>août 1921</i>	31	<i>Monsieur</i> N° 35, <i>nov. 1922</i>	85
Le sport a transformé le dandysme	32	Coiffure à la mode. N° 46, <i>oct. 1923</i>	86
Le chapeau de paille. N° 31, <i>juil. 1922</i>	34	La mode masculine à travers le monde.	
Le costume de bain. N° 31, <i>juil. 1922</i>	35	N° 30, <i>juin 1922</i>	88
<i>Monsieur</i> , amateur de boxe	36	Paul Olmer et Cie	90
Les variations de la mode, sur la plage et au tennis. N° 55, <i>juil. 1924</i>		Un dandy, Édouard VII. N° 46, <i>oct. 1923</i>	91
Tenues de chasse à courre	38	Deux pelisses. N° 35, <i>nov. 1922</i>	94
Pour la Riviera	40	Deux raglans. N° 35, <i>nov. 1922</i>	95
Deux nouveautés, le chapeau Clemenceau et le chapeau d'automobile. N° 9, <i>sept. 1920</i>	42	<i>Monsieur</i> reçoit des amis à goûter. N° 12, <i>déc. 1920</i>	96
Pour gravir les cimes. N° 45, <i>sept. 1923</i>		Le repasseur électrique. N° 51, <i>mars 1924</i>	98
Le dandysme serait-il mort? N° 21, <i>sept. 1921</i>	43	Les mouchoirs. N° 27, <i>mars 1922</i>	99
Pour la plage. N° 55, <i>juil. 1924</i>	44	Cocktails. N° 43, <i>juil. 1923</i>	100
<i>Monsieur</i> N° 43, <i>juil. 1923</i>	46	H.C. Cohn & CO. N° 46, <i>oct. 1923</i>	102
Des écharpes	48	<i>Monsieur</i> N° 15, <i>mars 1921</i>	103
L'art de commander au restaurant	49	Linge de soie	104
La tenue de vernissage	50	Le chapeau à Berlin	106
« - Quel homme chic ! » N° 15, <i>mars 1921</i>	51	Chapellerie A. Berteil. N° 9, <i>sept. 1920</i>	107
Conseils d'esthétique masculine. N° 6, <i>juin 1920</i>	54	Un dandy, Jean Moréas	108
Des pyjamas	56	Nouveautés pratiques. N° 35, <i>nov. 1922</i>	110
Tissus pour pyjamas	58	Amateur de peinture. N° 35, <i>nov. 1922</i>	112
Établissement Paul Olmer & Cie. N° 12, <i>déc. 1920</i>	60	Maurice Chevalier dans « Le mauvais garçon ».	
	61	N° 32, <i>août 1922</i>	114
	62	Pour les soirs d'été. N° 32, <i>août 1922</i>	115

La Gentilhommière. N° 8, août 1920	116	La redingote. N° 45, sept. 1923	174
Pour la chasse à tir. N° 45, sept. 1923	118	Le plus bel homme. N° 43, juil. 1923	175
Monsieur N° 20, août 1921	119	Ceux qui ne payent pas leur tailleur. N° 51, mars 1924	176
Comment on porte la casquette	120	Quand Monsieur fait du camping. N° 20, août 1921	178
La tenue de cheval. N° 51, mars 1924	122	Un dandy, Aurélien Scholl. N° 42, juin 1923	180
Le veston croisé et le veston d'intérieur	124	Les chapeaux. N° 6, juin 1920	182
Le pardessus « Golfo »	125	L'élégance des marins	184
Monsieur dans ses terres. N° 30, juin 1922	126	Barbey d'Autrevilly, dandy. N° 38, fév. 1923	186
Pour le voyage. N° 31, juil. 1922	128	George Brummeil et le Dandysme. N° 26, fév. 1922	188
De l'influence des Américains sur le costume masculin. N° 31, juil. 1922	129	Paul Olmer. N° 15, mars 1921	190
À la campagne. N° 55, juil. 1924	130	Monsieur N° 3 & 4, Pâques 1920	191
Pour Chamonix. N° 37, janv. 1923	132	Les variations de la mode	192
Monsieur N° 37, janv. 1923	133	En buvant. N° 45, sept. 1923	194
Nos mains. N° 42, juin 1923	134	Le Torpedo. N° 38, fév. 1923	196
Monsieur N° 30, juin 1922	136	Monsieur au Hammam. N° 38, fév. 1923	198
Monsieur N° 12, déc. 1920	137		
Un dandy d'autrefois, Le comte d'Orsay. N° 27, mars 1922	138	Monsieur N° 31, juil. 1922	200
Chez Berteil. N° 15, mars 1921	140	Préface en anglais	201
Des gilets. N° 21, sept. 1921	141	Monsieur N° 26, fév. 1922	204
De la botte à l'escarpin	142	Préface en japonais	205
Délégué de « Monsieur » à la tenue	144		
L'exportateur Français. N° 6, juin 1920	145		
Les pochettes populaires. N° 43, juil. 1923	146		
La mode à Londres. N° 45, sept. 1923	148		
La mode à Vienne. N° 45, sept. 1923	149		
Des guêtres. N° 45, sept. 1923	150		
L'arsenal de Monsieur	152		
Monsieur N° 27, mars 1922	154		
Chemises de soie. N° 6, juin 1920	155		
Les poules de Monsieur. N° 21, sept. 1921	156		
Les cravates. N° 6, juin 1920	158		
Pour se travestir. N° 37, janv. 1923	160		
Au cinéma, deux jeunes premiers américains.			
N° 42, juin 1923	162		
La robe de chambre, N° 42, juin 1923	163		
L'art de mettre sa cravate. N° 21, sept. 1921	164		
Un dandy, Eugène Süe. N° 43, juil. 1923	166		
La questions des parfums. N° 20, août 1921	168		
La corpulence et l'élégance. N° 45, sept. 1923	170		
La bague. N° 9, sept. 1920	172		
Petit manuel de la bonne compagnie			
ou le causeur des salons	173		



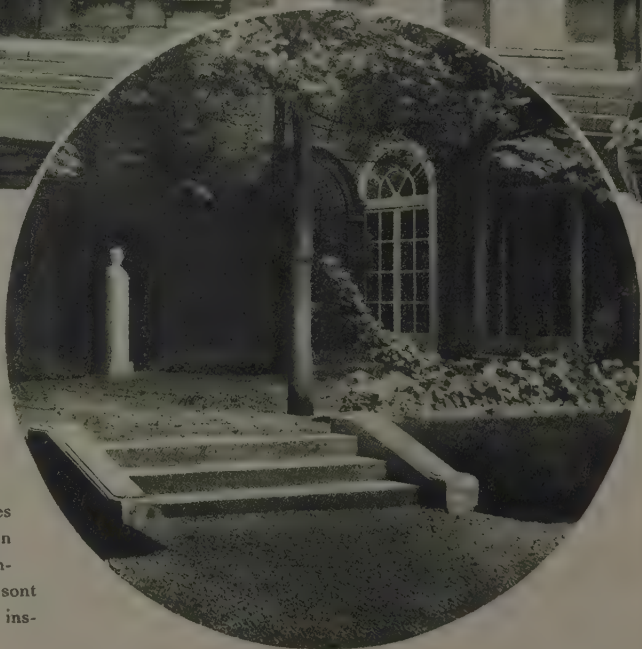
1^{re} Année N°1
1^{er} janv. 1920

Monsieur

Prix de ce N°
cinq francs



PAUL POIRET RESTE À PARIS



Il serait puéril de présenter M. Paul Poiret à nos lecteurs. Personne n'ignore ce que le grand artiste a créé dans le vieil hôtel du faubourg Saint-Honoré : un centre d'activité artistique. Il n'y a pas eu que des redoutes dans le jardin paisible, mais des peintres et des poètes y sont venus retremper leur inspiration.

Ce qu'on ne sait peut-être pas, ce sont les offres multiples qui ont été faites à M. Paul Poiret d'aller s'établir en Amérique. Dernièrement encore, nous pouvons dire que ces propositions furent plus précises et plus tentantes que jamais. Mais M. Poiret a opposé un refus définitif et il faut vraiment se réjouir qu'il tienne à rester parmi nous.



PAUL
POIRET

PAUL IRIBE S'INSTALLE À NEW-YORK

Au contraire, il semble bien que M. Paul Iribé s'installe définitivement à New-York où un contrat très important vient de le lier à la grande entreprise cinématographique : « Famous Players-Lasky Corporation, » pour dessiner les décors, meubles et costumes. Il faudra regretter qu'un artiste aussi personnel et aussi intéressant que Paul Iribé quitte définitivement Paris d'où il était absent



PAUL IRIBE

depuis plusieurs années déjà. C'est Iribé qui, le premier, employa le platine dans le montage des bijoux. Son activité débordante le fit être constructeur de théâtre, directeur de revue, marchand de meubles, décorateur, dessinateur et écrivain. Paris perd un de ses artistes originaux, mais le cinéma gagne un homme de goût, un novateur. Il n'en a pas de trop.

Le rêve de Paul Iribé est de créer en Amérique un centre d'art qui rivalisera avec celui de Paris. Il désire que, dans un film, chaque détail s'harmonise parfaitement avec le sujet, l'action et le personnage. Il y a dans ce sens un effort original à tenter; jusqu'à présent, le cinéma ne nous a pas habitué à tant de finesse et de recherche. « Mon désir, a-t-il dit récemment, est de donner aux meubles, aux appartements et aux maisons un caractère de durée qu'elles n'ont pas eu jusqu'à présent, dans l'évolution du style moderne. Il ne s'agit pas de seulement créer du nouveau, mais aussi de faire que notre idée demeure aussi plaisante et rationnelle dans dix années. C'est dans ce sens que doivent s'orienter nos recherches et le cinéma peut admirablement servir le style moderne en aidant à sa vulgarisation. »

WALLACE REID

Adr. telegr :
Olmercrava

Établissements

Quai 20-93
Louvre 53-21

Paul Olmer et Cie

159 Rue Montmartre
Paris

Cravates Pyjamas Robes de Chambre Soies & Chemises
Fournisseurs des Grands Chemisiers du Monde



Demain de fête !!

LE YACHTING

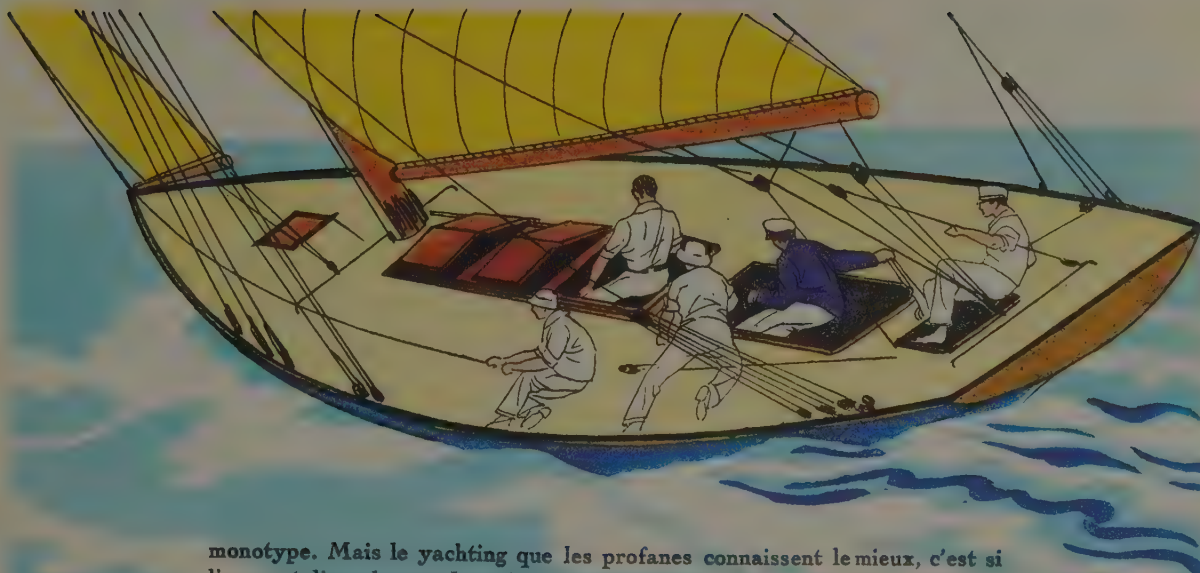
Lorsqu'arrive la belle saison, que le soleil, plein d'une nouvelle ardeur, darde ses rayons, qui donc n'a pas souhaité filer au gré du vent sur une barque légère à la grande voile blanche.

Mais le yachting n'est pas une distraction que l'on s'offre de temps à autre. Celui qui, tenté par l'élégance, la grâce de ce sport et aussi par son charme si nonchalant d'apparence, se laisse aller à réaliser un souhait, devient vite un fanatique, car le yachting est un sport très passionnant, et, ce qui ne gâte rien, beaucoup moins onéreux qu'on ne le croit généralement.

Ainsi les fervents du "monotype" peuvent, moyennant une modique cotisation, faire partie d'un cercle, et, pour un prix fort abordable, se rendre propriétaires d'un bateau dont la manœuvre délicate exige suffisamment d'efforts et d'adresse pour faire de cet exercice un sport particulièrement riche en saines émotions.

En outre, il n'y pas, ou presque pas de frais de toilette à envisager. Le blanc est de rigueur : chemise de flanelle, de cellular, d'étamine ou bien chandail de laine blanche et pantalon blanc. Certains, même, remplacent le pantalon blanc par la culotte blanche du coureur à pied et le chandail par un simple maillot sans col ni manches, — ce dernier est très pratique — lors des bains forcés que prennent parfois les conducteurs de





monotype. Mais le yachting que les profanes connaissent le mieux, c'est si l'on peut dire, le grand yachting, le yachting de mer. En effet, personne n'est sans avoir entendu parler de la Coupe America que l'Angleterre et les Etats-Unis se disputent ou bien de ces autres compétitions internationales qui, telle la Coupe du Cercle de la Voile de Paris, réunissent de nombreux concurrents.

La Coupe du C. V. P., se dispute cette année en Angleterre (car l'Angleterre est le pays du vainqueur de l'an dernier) au mois de juillet dans les eaux de Ryde dans l'île de Wight.

Tous les yachtmen d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Norvège, de Hollande et de France, les six nations engagées, seront à Ryde pour encourager leurs représentants.

En la circonstance, ils ne manqueront pas de porter le pantalon de flanelle doublure blanche et le veston bleu croisé à six boutons de corozo noir au monogramme de leur club, uniforme classique du propriétaire; les boutons dorés étant réservés aux officiers du bord.

Sur la tête, la casquette plate et large que l'écusson du cercle placé haut sur le ruban relève en avant. L'été le "tou" de toile blanche la recouvre.

S'il ne doit pas courir, le yachtman porte la chemise de soie, mais s'il doit prendre part à une épreuve, il remplace la chemise par le chandail de laine blanche sous son veston, et lors de la course, le veston enlevé, il se trouve tout en blanc comme son équipage, et, comme lui, libre de ses mouvements.

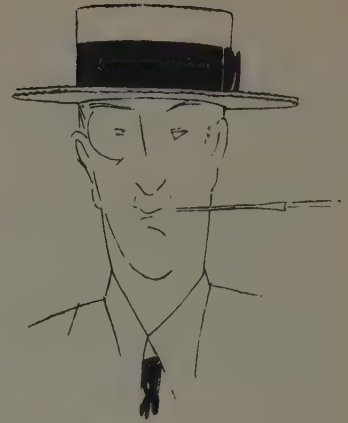
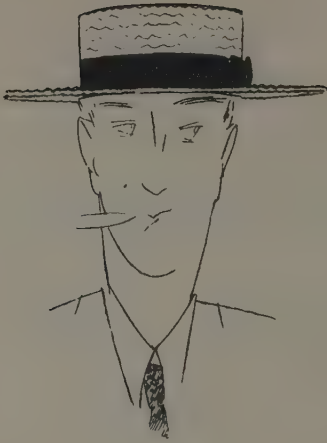
Les compétitions internationales sont l'occasion de grandes fêtes et de somptueuses réceptions.

Les membres des clubs y viennent avec leur costume de cérémonie particulière. Autrefois, nombre de yachtmen portaient le mess dress qui était une veste correcte à boutons dorés, mais le smoking l'a presque partout remplacé. Ces smokings, d'une coupe classique, sont cependant fort différents de ceux que nous avons l'habitude de voir. Pour les grands clubs français, ils sont bleus; le pantalon est gansé de noir; la veste se ferme par deux boutons dorés et jumelés; le gilet est blanc et les boutons (cinq ou six) rapprochés et dorés également.

Les propriétaires de yachts ont l'amour de leurs couleurs et cela se retrouve dans les bijoux qu'ils portent. Certains les ont reproduites en boutons de manchettes. D'autres les font graver sur le boîtier de leur montre et tous, ou presque, ont, en épingle de cravate, leur pavillon.

(Dessins d'Eric de Coulon.) Léon Maisonthou.

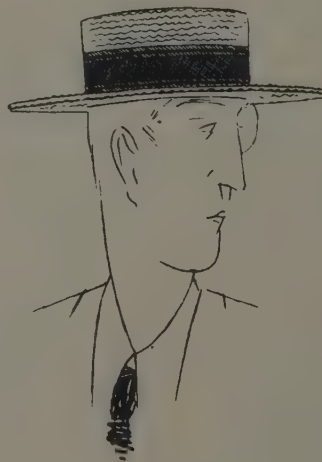
COMMENT PORTER LE CHAPEAU CANOTIER



QUEL QUE SOIT l'agrément des charmants chapeaux de feutre souple aux larges bords et aux coloris variés, qui s'adaptent si bien aux différentes physionomies ; l'ardeur du soleil d'été nous contraint à adopter le chapeau de paille, qui, plus léger et moins chaud, convient seul aux jours caniculaires.

Ce chapeau sera obligatoirement le canotier en paille, dite « écaille », aux larges bords de cinq centimètres et demi à six centimètres, avec une calotte de huit centimètres de hauteur, et ruban noir de trois centimètres à trois centimètres et demi de largeur.

Mais le tout n'est pas de posséder le chapeau de l'année, encore



convient-il de le porter congrument ; au reste, ici la mode n'est pour rien, c'est la logique qui doit nous guider, et le souci de la correction.

Le chapeau canotier, ne l'oublions pas, est par destination un chapeau de soleil. En conséquence il doit nous protéger des rayons trop vifs, et pour cela nous le porterons très en avant, presque sur les yeux, et légèrement de côté, soit à droite, soit à gauche selon la conformation de notre boîte crânienne. Mais, surtout, jamais, jamais en arrière, ce qui dénoterait d'abord un laisser-aller et une négligence qu'il n'est pas possible d'admettre, et ensuite une faute de logique, ce qui est pire encore, si l'on en croit Talleyrand.

Berteil.



(Dessins de A. Rinuy.)

POUR LE YACHT



Vareuse à manches raglan pour yacht, en cheviotte
:: souple bleu marine, martingale sur les côtés ::
Pantalon flanelle blanche avec pli relevé sans
:: :: :: coup de fer :: :: ::

MODÈLE DE DAMIEN.



Pourquoi nos vêtements sont-ils, toujours, d'apparence triste ? Devons-nous abandonner à nos compagnes la joie des couleurs vives, des dessins amusants ? " *Monsieur* " ne le pense pas, et il a vu que les vêtements de sports se prêtaient à toutes les audaces. Voici donc les modèles que nous offrons pour les plaisirs de l'été.

(Dessin d'Eric de Coulon.)

Tissus



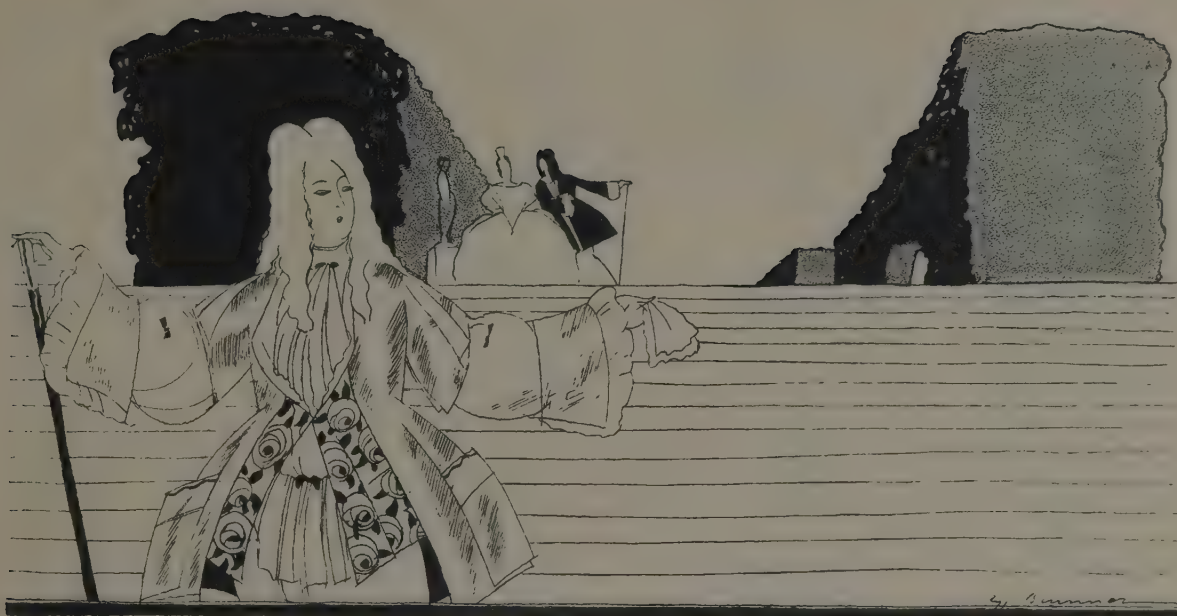
Ces costumes, ces chandails, ces entre-tennis ont été composés avec des étoffes jusqu'à présent réservées aux costumes féminins ; buracotta, serge denteline, serge ruban serge cendrine, lainage glaoua. Nous livrons ces idées à nos lecteurs, persuadés qu'ils les adopteront pour la joie de nos plages et des sports de plein air. :: ::

1^{re} Année N° 8
Août 1920

Monsieur

Prix du N°
Cinq francs





Théorie de la lenteur

J'AI entrepris aujourd'hui pour ceux des amis de *Monsieur* qui veulent bien lire ces chroniques, une tâche d'apparence plus grave que de coutume, mais qui n'en appartient pas moins aux sujets qu'il est honnête de traiter à leur intention. Il ne s'agit plus d'apprendre à perdre son temps, ou simplement de commander au restaurant, ou encore de se bien présenter dans un salon. Il s'agit de tout cela à la fois et cette étude est le fruit d'une longue réflexion, d'une méditation que j'ai souvent reprise dans des instants très divers de ma vie, quand il me plaît de penser à des choses inutiles et complexes — des riens très luxueux qui sont les vrais ornements de l'esprit.

J'ai rencontré, tout jeune, un monsieur qui m'impressionnait. Lorsqu'il pénétrait dans la pièce où je me trouvais, lorsqu'après avoir salué les miens, il s'approchait de moi et me disait : " Bonjour mon enfant " je le regardais avec une admiration certaine. Je me sentais soumis à son approche. L'enfance est ironique (l'admiration ne vient qu'avec le romantisme des quinze ans). Or devant cet homme je n'avais, moi, le jeune réfractaire, nulle envie de me moquer. Il est vrai qu'il n'avait aucun ridicule à mes yeux ; mais il était d'autres amis de ma famille qui n'avaient pas non plus l'aspect ridicule et ne me communiquaient pas pourtant cette impression. Il y avait dans cet homme de la majesté et de la séduction.

Plus tard j'ai rencontré d'autres êtres

de même race dont l'abord me procura le même effet et je voulus connaître les raisons de ces influences. Il est émouvant d'aller chercher dans leurs gestes intimes les formules ou les dons secrets des humains. Pourquoi cet homme est-il charmant, cet autre élégant, pourquoi celui-ci dont ma jeunesse s'étonnait m'imposait-il son autorité mesurée ? Je m'aperçus bientôt que tous les gens qui avaient en quelque sorte arrêté mon observation et frappé mon esprit étaient des créatures lentes. L'homme de ma jeunesse entraînait dans le salon de mes parents sans précipitation. Je me souviens aussi l'avoir guetté dans le vestibule, il ôtait lentement son chapeau, son foulard broché qu'il pliait avec soin, sans minutie, et se décarapaçonnait de son paletot selon un rythme large et lent. Il attendait que le domestique lui eut ouvert la porte ; il avançait d'un pas égal, s'inclinait devant les dames, serrait la main des hommes, s'asseyait. Tout cela était fait sans hâte.

Chez les autres personnages qui me firent la même impression je constatai la même absence de hâte. Enfin quand je réfléchis, à l'âge de la scolarité, au fameux *vera incessu patuit dea* de Virgile, lorsque je demandai en quoi cette démarche pouvait trahir la déesse, je fus convaincu que cette dame marchait tout simplement avec lenteur, selon un rythme bien déterminé qui est l'essence même de la majesté. Je suppose (et les chroniques le confirment) que Louis XIV avançait lentement, descendait lentement les marches du

Monsieur



château de Versailles, que M. de Châteaubriand ne devait pas courir non plus et que de notre temps, il eût préféré manquer le métropolitain plutôt que de dévaler dans les escaliers comme on le voit faire au vulgaire et parcourir les quais des gares à une allure insolite et choquante. D'où j'ai conclu que la lenteur était le principe premier d'une certaine autorité et d'une certaine élégance. Tout naturellement et en vertu même de cette affirmation, la hâte et la précipitation peuvent engendrer le ridicule et détruire la séduction.

Cette formule acquise n'allez pas croire qu'il va vous suffire désormais d'être lent pour imposer le respect, fortifier votre élégance et séduire le monde. Car il y a une mesure en toutes choses et il suffit de la dépasser de fort peu pour toucher le résultat contraire à celui qu'on voulait atteindre. Les spécialistes qui travaillent le cinématographe et qui ont imaginé d'y créer ce que nous pouvons appeler l'accessoire psychologique, d'entretenir une atmosphère par un *leit-motiv* d'objets (faire réapparaître une horloge qui marche, un coussin avec l'empreinte d'un corps, une chaise demeurée vide) vous diront que l'émotion ne se recrée que selon une durée déterminée de l'image. Qu'on la laisse trop longtemps sous les yeux du spectateur, qu'elle ne soit plus une fugitive vision qui rejoint l'esprit et le traverse comme l'éclair, et l'impression qu'on voulait obtenir se gâte ridiculement. Ainsi donc le principe n'est point tout : il y faut adjoindre un art du rythme.

Je vous affirme que la lenteur est le

principe de l'individualité remarquable, que le dandy est lent, mais n'allez pas penser une fois encore qu'il vous suffira d'être lent pour être un dandy. Si une dame vous prie de lui faire tenir sa tasse de thé et que vous preniez un temps démesuré pour la lui apporter vous n'atteignez pas du tout cette dignité séduisante que vous cherchiez. Vous apparaissez inactif, endormi, impotent même et nullement magistral. Et certes, ne traversez pas ce salon, en y pénétrant, comme si vous aviez le feu à vos trousses ; que vous vous preniez le pied dans un tapis, que vous manquiez tomber et vous perdez, du coup, toute dignité, toute influence. Mais à rebours ne soyez pas d'une excessive lenteur : votre aspect sans ardeur et stagnant vous nuirait. Ce qui convient c'est une très légère affectation de nonchalance, un regard lent sur les êtres mais qui ne s'arrête pas, un regard qui n'a pas l'air de voir, un flegme qui ne semble pas étudié. Observez à la scène ou sur l'écran les interprètes qui "tiennent le public" comme on dit, ce sont des artistes lents. Admirez comme une longue tirade semble moins longue dès lors qu'on ne la précipite pas et cherchez un peu avec moi quel a été le premier attrait de Sessue Hayakawa dans *Forfaiture* : une lenteur d'expression dans les regards et dans les gestes, un calme dans l'attitude qui mettait tout de suite en valeur le moindre empressement et le plus mince sursaut de l'être. Les fauves et les rois sont lents : c'est le secret de leur majesté. A quoi tient ce prestige de la lenteur ? A ceci que la durée de la vie est une richesse limitée.



L'homme lent qui prend son temps donne plus de valeur à ce qu'il fait, il y consacre davantage de cette monnaie dont il est le maître et qu'il ne pourra jamais plus acquérir quand il l'aura dépensée : son temps. Il est lent, il est riche. il est oisif, il est généreux de sa vie. Cette lenteur, c'est aussi (comme chez le fauve), une certitude de sa force. De son regard, de sa démarche grave et noble, de la longue inflexion de ses hanches émanent un raisonnement une autorité suprêmes. Il n'a pas besoin de se presser il est sûr de vaincre.

Donc soyez lent. Vous allez me répliquer : C'est une gageure car nous vivons à une époque où il importe, avant tout, d'aller vite, d'être rapide. Mais je ne suis pas là pour vous donner des conseils pratiques ; et je n'ai jamais voulu prétendre au surplus que notre Epoque était gracieuse.

Un dernier conseil : vous pouvez paraître lent sans l'être absolument ; et cette simulation est même je crois la mesure qu'il faut adopter. Pendant que j'écris, une horloge monumentale à laquelle je

suis très attaché, compte les secondes du rythme invariable d'un long balancier dont l'extrémité dorée a l'aspect d'un soleil. Dans le silence du soir j'entends son balancement lent et noble. Pourquoi me semble-t-il plus lent et plus noble qu'aucun autre qui marque la même durée (car enfin, mon horloge ne retarde pas). C'est qu'on a su lui donner l'image et le son de la lenteur. Mon horloge est olympienne en quelque sorte. Tandis que l'on en sait une, placée sur les Boulevards à l'angle du faubourg Poissonnière qui semble marquer les secondes à la hâte, se jeter à la gorge du Temps, précipiter les gens dans les remous infects de la vie. Elle est indigne ; elle est vulgaire et je la méprise.



(Dessins de Zig. Brunner.)

Gérard Bauer.



Les
CHAPEAUX



Ce qui ne se fait plus *Ce qui se fait*

MODELES DE BERTEIL.

AU TENNIS



La tenue blanche est d'ordonnance au tennis. On ne l'a point adoptée sans bonnes raisons. Elle tranche admirablement sur le cadre ordinaire des courts et aussi s'avère la plus hygiénique. Mais, la partie terminée, la fantaisie et la couleur reprennent leurs droits avec les sweaters. Et les sweaters, désormais, se font en tissus originaux dont les tons très divers se marient harmonieusement. La « gansa jaspée » nous offre la charmante variété de ses nuances et de ses dessins.

Dessin de Marjac.)

TISSUS DE MM. RODIER.



LE SPORT A TRANSFORMÉ LE DANDYSME

LE Dandysme est à l'ordre du jour. Chacun a, sur ce sujet délicat, sa théorie spéciale et, pardieu ! pour ne pas rester en arrière, il faut bien que nous ayons la nôtre. Qu'est-ce que le Dandysme ?... Les plus érudits chroniqueurs nous disent que c'est une façon inimitable d'être insolent. Qu'est-ce que cela ? direz-vous. Non pas, le Dandysme exige encore une science parfaite de la tenue. Et devons-nous encore croire que le type du dandy est difficile à réaliser puisqu'il n'y eut qu'un seul dandy, George Bryan Brummell, esq, lequel sût si bien traverser la chaussée boueuse sans tacher ses souliers, porter son chapeau sans décoiffer ses cheveux, remuer la tête sans froisser sa cravate, s'incliner sans chiffonner son gilet, faire rôtir un toast sans se brûler les doigts, qu'il obtint une célébrité qui irrita Châteaubriand, provoqua l'admiration de Byron, fit rêver Madame de Staël, enthousiasma Musset, rendit Barbey d'Aurevilly lyrique, lui valut enfin d'être le premier personnage en Angleterre après S. M. George IV, et peut-être même avant Elle. Sa mort laissa un si grand vide que M. Jean de Mitty ne s'en consolait pas.

A la vérité, ce fut un assez stupide personnage, grossier, arrogant et discourtois. Mais il savait s'habiller divinement et surtout il affectait un ennui perpétuel et du meilleur ton.

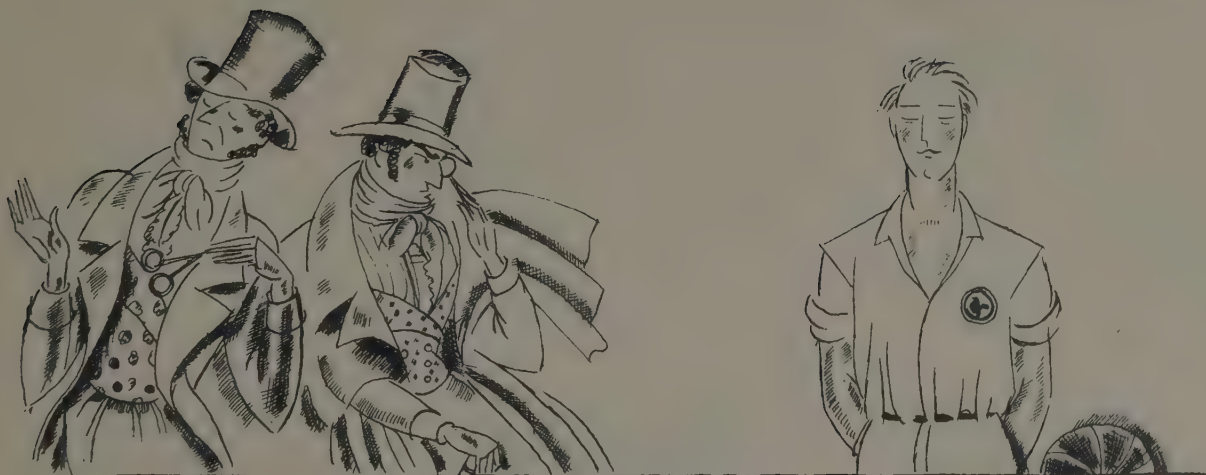
Etre indifférent, dédaigneux, flegmatique, bien vêtu, cela vous valait le titre de dandy ; paraître s'ennuyer, vous assurait la gloire. Et comme ils s'ennuyaient ces dandies !...

Et sans doute M. Guimet a-t-il raison quand il prétend que le mot dandysme est d'origine hindoue. Boudha, depuis qu'il observe son nombril, a dû devenir neurasthénique : c'est l'ancêtre des dandies.]

George Brummell avait émis ce lumineux aphorisme : « Un homme bien vêtu ne doit pas être remarqué. ». Je pense qu'il eût été fort ennuyé de passer inaperçu. Aussi bien l'excentricité fut à la mode chez les dandies.

Ces élégants dont quelques biographes se sont acharnés à nous démontrer la haute mission, ces élégants, qu'ils s'appelaient roués, précieux, incroyables, raffinés, merveilleux, bucks, beaux, daims, lions, dandies, gandins, cocodès, gommeux, petits crevés, snobs, etc., nous ont toujours paru un tantinet ridicules et





nous ne nous intéressons à leurs aventures que parce qu'elles aident à comprendre les mœurs particulières des époques auxquelles ils vécurent. Et — remarquez-le — ces héros singuliers furent pour la plupart des adversaires du sport.

Brummell n'aimait point le sport « où l'on s'expose à des mouvements violents qui dérangent les habits », où l'on se donne chaud, où l'on se décoiffe, où l'on prend des postures ridicules.

Les habitués de Tortoni, les soupeurs du Grand Seize jugeaient parfaitement vulgaires les exhibitions de boxeurs et de lutteurs. Une puissante musculature était le signe d'un manque de distinction et quand Lord Seymour installera chez lui une salle d'armes et se montrera fier de ses biceps « monstrueux », il provoquera l'étonnement. On ne se battait qu'au pistolet, cette sorte de duel permettant une noble, roide et dédaigneuse attitude... Lorsque les sports seront à la mode, les esprits chagrins pleureront sur l'art de la mise et décideront ses funérailles. Est-ce à dire que le sport et l'élégance sont incompatibles ? Non pas, le sport a transformé le dandysme et l'a débarrassé de son aspect d'ennui, de sa morne obligatoire, de son flegme insolent.

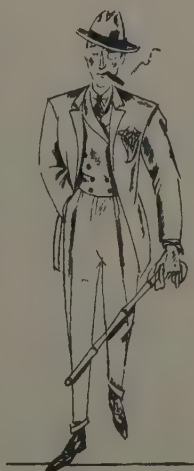
Il y eut, à mon avis, deux dandysmes, le dandysme théorique et le dandysme pratique. Les théoriciens furent Byron, Stendhal,

Balzac, Barbey d'Aurevilly qui imaginèrent le lion à l'allure fatale, au visage pâle, aux épaules étroites, à la taille de guêpe, au regard démoniaque. Le dandy qui ne s'inquiéta que de sa tenue fut Brummell.

Mais, devons-nous, parce qu'un gentleman sait convenablement tromper un contre de sixte, soulever des haltères, esquissier un swing, manier un volant, gravir l'Alpe, renvoyer une balle, danser enfin — car la danse est un sport ! — devons-nous croire que le dandysme n'existe plus en France ?

Ce dandysme-là, nous ne le regretterions guère, mais il en est un autre et il a ses ancêtres. L'exquis Lauzun répondait à la raillerie par l'épée, le Maréchal de Richelieu, ce séducteur en dentelles était aussi le vainqueur de Port-Mahon, le comte d'Orsay cavalcadait comme un centaure, Beauvoir appelait Balzac sur le terrain, Eugène Süe boxait contre le Prince Rodolphe, et tous avaient de l'esprit, du charme, de l'enjouement.

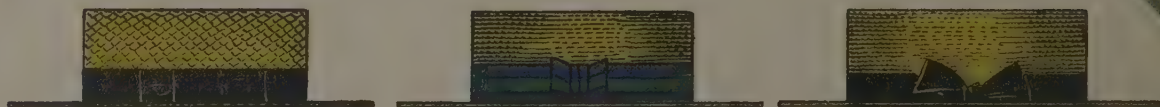
Si nous avons adopté la mode anglaise, pratique, simple et correcte, c'est que les sportsmen n'aiment pas à être gênés « aux entourures ». Notre costume convient au règne de l'action ! Il nous plaît de célébrer les dandies du jour, chevaleresques, téméraires, railleurs, ignorants de l'ennui et qui sourient de tout — à la Française, — même au seuil de la mort.



(Dessins de Jacques François.)

André de Fouquières.

LE CHAPEAU DE PAILLE



Si le chapeau de feutre mou est de toutes les saisons, il n'en est pas moins vrai que lorsqu'arrivent les beaux jours ses plus ardents partisans le délaissent en faveur du chapeau de paille.

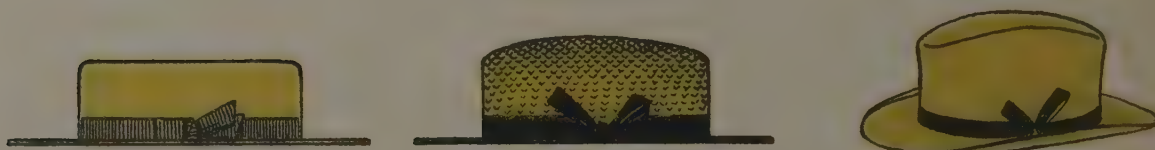
Pour s'en rendre compte, il suffit de se rendre un matin vers midi Avenue du Bois. Il y a quelques semaines on ne voyait que des mous gris, beiges ou verts au milieu desquels quelques feutres durs noirs jetaient leur tache sombre. Maintenant la coiffure s'est uniformisée et de l'Etoile à la Porte Dauphine c'est une mer de chapeaux de paille qui ondule.

Ces chapeaux sont de proportions élégantes, hauts sans exagération ils ont des bords de taille moyenne. On ne voit plus de ces ridicules modèles très bas à bords démesurés ou très hauts à bords minuscules qui ont fait nos délices il y a quelques années.

Dans la journée, c'est le chapeau en écaille plus ou moins fine, à bords dentelés, qui se portera.

Le soir, avec le smoking, le chapeau de paille très fine est, l'été, la coiffure la plus agréable et la plus élégante.

Avec le chapeau en écaille, le ruban de couleur remplacera avantageusement le ruban



noir. Mais ceci à la campagne seulement. A Paris le ruban noir est de rigueur.

Les chapeaux de paille ont des calottes de forme différente. Les unes ont leur paroi et le fond qui forment une arête vive, les autres au contraire sont arrondies, d'autres enfin, et c'est la nouveauté de l'année, sont bombées afin que la tête ne touche pas la coiffe ainsi que cela arrivait généralement.

Le panama n'est plus à la mode, cependant il a ses fidèles. Certains modèles sont d'une forme analogue à celle des feutres mais cela ne suffira sans doute pas à leur amener la vogue.

Cependant pour la campagne ou la plage un panama très souple à bords légèrement roulés abritant bien les yeux et la nuque à la façon du casque colonial sera une agréable coiffure.

Une simple cordelière noire ou rubis y remplacera le ruban.

Quant au casque colonial lui-même que l'été dernier quelques audacieux arborèrent, nous croyons qu'il faudrait que la chaleur fût terriblement accablante pendant plusieurs années pour que son port se généralisât à Paris ou simplement pour que les hommes ainsi coiffés passassent inaperçus.



LE COSTUME DE BAIN



Le costume de bain adopté par les nageurs et même par ceux que leur ignorance condamne à barboter près :: du bord, est le maillot noir largement échancré ::

Ce maillot peut aussi être bleu ou rouge et s'orner de divers attributs, mais les nageurs, les vrais, portent généralement le maillot noir sur lequel les insignes de :: :: :: leur club sportif seuls sont brodés :: :: ::

En vue des longues flâneries sur le sable, certains habitués des plages à la mode préfèrent le maillot, la culotte de sport et la ceinture, et le peignoir de :: :: :: couleur vive avec vastes poches :: :: ::

Mais il est un costume qui doit être proscrit avec horreur, c'est le costume, trop ample, à raies et à manches courtes, qu'aimaient nos pères et dont l'apparition :: :: maintenant provoque les rires des baigneurs :: ::



monsieur

amateur

de

boxe

MONSIEUR est amateur de boxe.

Entendez par là qu'il aime "le noble art" et ne le pratique point. Aimer et pratiquer sont — depuis la République, une et indivisible — les deux choses les plus distinctes qu'on puisse imaginer.

Loin de moi l'idée d'insinuer que Monsieur ne goûtât point au ring. Il y fit, entre quatre et cinq, une apparition rapide, un jour où des amis l'avaient entraîné dans un de ces mauvais lieux particulièrement fertiles en gloires pugilistes. Cette expérience lui suffit. Monsieur a horreur du ridicule, et il eut conscience que son prestige d'homme du Monde tombait avec ses vêtements.

Il projette, cependant, de reprendre sans retard, surtout sans témoins, cette "argumentation" spécifique :

— Je vais demain chez Mainguet, me confie-t-il chaque fois que je le rencontre en compagnie d'un Martini Cocktail.

Mais une fois le mois — car les réunions à grand rendement sont mensuelles — Monsieur donne à la boxe le meilleur de lui-même.

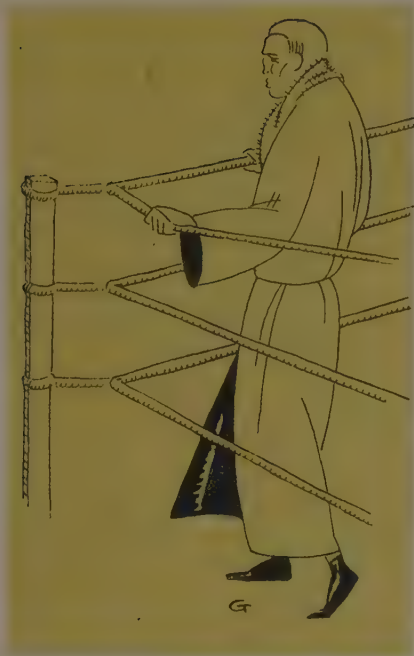
Seigneur d'une réputation "sportive" qu'il veut indélébile. Il éloigne de lui ces moindres erreurs qui vous classent profanes, sans appel : Il

ne voit pas, n'entend pas les personnes, bien intentionnées, qui vous imposent le programme avec le geste inutilement catégorique des camelots — à prospectus — de la rue.

Bien entendu. Monsieur ne vient que pour la "grande rencontre" de la Soirée. Je ne veux pas croire qu'il fait son entrée au moment précis où les champions célèbres passent la corde. Il ne saurait éviter le match précédent, le match des fins connaisseurs, celui qui met poings à poings deux espoirs côtés. Car Monsieur a ses idées sur la boxe, ne me faites pas dire qu'elles sont personnelles ; mais Il a façon originale de traduire les précisions bénévoles d'un *manager*, son ami. Par cette seule filiation d'ailleurs, il voit souvent juste et peut ainsi faire figure de "pontife".

Son dernier tuyau ? — Fred, voyons ! Vous savez bien, le petit Fred Bretonnel, qui "porte déjà les stigmates" ! Ce gosse qui le mois dernier écrasait le champion belge, et hier encore battait officieusement notre champion national de la catégorie — officieusement, et, malgré les affirmations tombées des lèvres augustes et françaises de Descamps. Les juges de la boxe ont les mêmes errements que ceux de Dame





Thémis. Mais en sportsman régulier, Monsieur ne suivit pas le scandale soulevé par cette malheureuse décision. Il ne trépigna pas, ne réclama pas, ne se colletait point avec Descamps, Il applaudit même correctement, comme tout homme du Monde le doit, en public, lorsqu'il a le respect des institutions arbitrales.

Monsieur réserve sa fougue sportive pour

l'autre combat, "le grand combat". Son impassibilité polie de tout à l'heure l'a quitté : les muscles de sa figure apprécient les coups, et je vous affirme que j'ai suivi le match Criqui-Wyns, sur le miroir de son visage.

— Si vous ne me croyez pas, c'est que vous n'entendez rien aux choses de la boxe et aux nerfs de Monsieur...

Il s'anime alors et déplore régulièrement la faiblesse de cet arbitre qui laisse l'adversaire porter des coups défendus, "rentrer" après le break... Mais le fameux *crochet du droit* de "son homme" l'emplit d'aise et son exaltation atteint au paroxysme s'il le voit contraindre sa-
vamment une attaque dangereuse.

Les cris de la foule amusent encore Monsieur. C'est la seule faute de goût qu'on lui puisse reprocher. Il ne manqua pas l'autre soir de rire aux lazzi ordinaires d'un "titi" enthousiaste, de rire même à ceux qu'il ne comprenait pas ; semblable au caillou de la

plage qui subit la vague mystérieuse et se laisse rouler par elle.

Monsieur cependant n'a pas l'âme populaire, Dieu merci ! Il juge, comme il convient, sévèrement, l'absurde folie de cette foule impitoyable qui conspuait son idole tombée dans le combat : statue déboulonnée que l'Ingratitude piétine, trop heureuse d'avoir sur l'Admiration repris ses droits.

Monsieur est amateur de boxe.

Il quitte la salle au moment où les vedettes quittent le ring. Il sait l'hilarité qui accueille le "match de remplacement", estime qu'on y salit l'Art, l'Art de la Boxe, et n'entend pas souscrire à ces manifestations insolites.

Subrepticement, en gagnant la sortie, Il porte à son biceps droit, contracté, une main faussement distraite, constate avec regret qu'il n'est point ce qu'il devrait être et prend la décision ferme de courir demain — mais demain, la petite Z***, des Variétés l'attend pour un "flip" intime ; après-demain donc !.. — chez ce directeur de salle qui vous fait : sauter, porter, lutter, danser, boxer, pendant une heure ; masser, baigner, pendant une autre heure ; boire enfin pendant deux heures, au bar qu'il a frauduleusement ouvert dans ses sous-sols... Le tout, pour neuf cents francs le mois.



Texte et Dessins de Gilbert Gile.



LES VARIATIONS DE LA MODE



SUR LA PLAGE ET AU TENNIS

A TOUTES les époques la mode masculine fut aussi somptueuse que la mode féminine et les moins élégants d'entre les hommes se demandent parfois pourquoi depuis de longues années leur costume sévère et triste contraste aussi singulièrement avec les magnifiques toilettes très colorées des femmes.

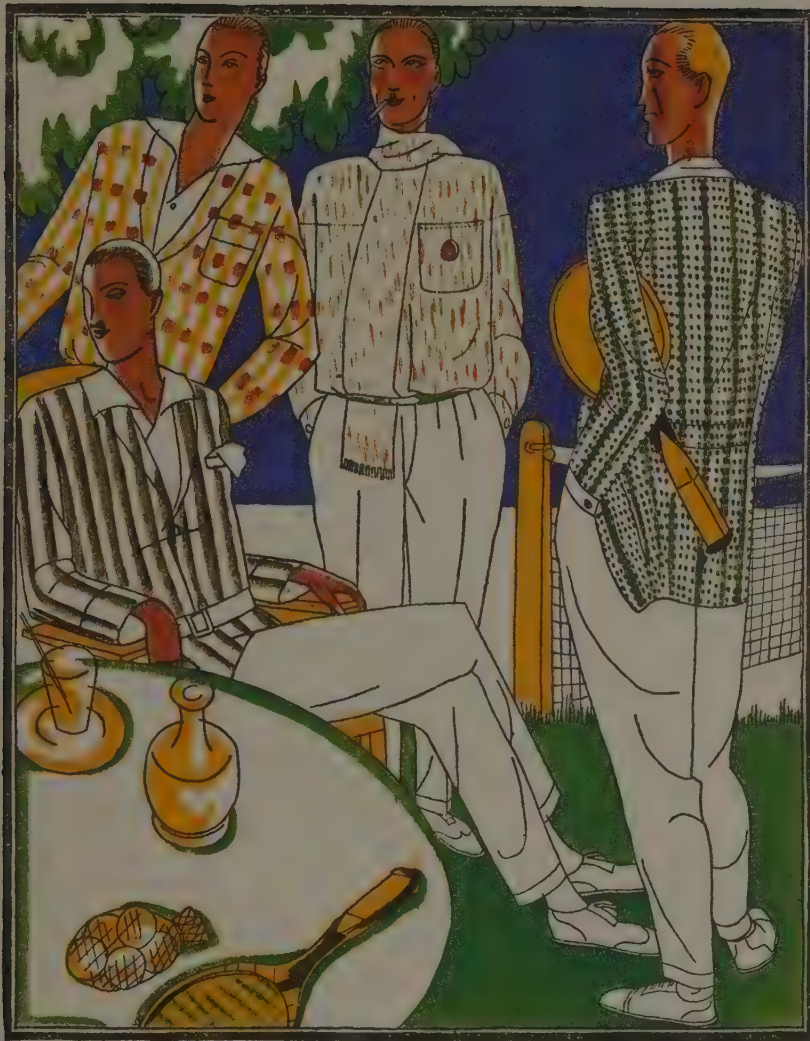
Qu'ils se réjouissent, un grand progrès va s'accomplir; déjà nous avons vu les écharpes aux tons ardents portées par les deux sexes; cet été nous verrons mieux et beaucoup de messieurs adopteront pour la plage ou le tennis des vestons aux formes nouvelles, taillés dans des étoffes qui jusqu'ici semblaient réservées aux femmes, on ne sait pourquoi.

A juste titre, MM. Rodier ont pensé que "Les Clans Marokaïa" bouclés avec leurs gros damiers aux tons clairs pouvaient servir aussi bien à un veston de plage qu'à une robe. C'est pour la même raison

qu'ils ont réservé aussi bien aux costumes d'hommes qu'aux vêtements de femmes, le "Ziblikasha" de Poder, avec ses dessins qui rappellent les sapins taillés qu'on retrouve dans beaucoup de jardins anglais, le "Pékin Poplasanglé" avec ses bâtons rompus, le "Granic Parqueté" avec ses damiers alternativement rayés de haut en bas et horizontalement, ou le "Djersanège", jersey souple et solide, que sa souplesse fait aimer des sportifs. Ainsi la mode masculine évolue singulièrement, abandonne peu à peu tous ses vieux préjugés et commence à se souvenir qu'autrefois elle fut l'égale de la mode féminine.

Mais si, grâce à des créateurs d'avant-garde comme MM. Rodier, elle change de peau, on ne doit pas oublier que grâce à des tailleurs aux idées nouvelles et au tempérament jeune, elle change de forme.

Il faut bien l'avouer, jusqu'ici les sports, l'auto et la mer ont servi de prétexte à toutes



les nouveautés et c'est à la plage, à la montagne et dans les stations thermales que se rencontrent toutes les fantaisies les plus osées. Un jour les hommes, il faut l'espérer, ne s'étonneront plus de trouver naturel pour la ville, ce qu'ils trouvent si bien pour la campagne.

On nous annonce pour cet été des formes de veston qui révolutionneront la mode. Ainsi, comme cela s'est fait pour les tailleurs de dames, les hommes n'hésiteront pas à porter le veston à ceinture dont le col formera écharpe et grâce auquel ils pourront s'envelopper le cou après les exercices violents et pour se préserver du froid. Dans sa position normale, ce col-écharpe sera retenu naturellement à la taille par la ceinture.

Si cette forme paraît à certains un peu excentrique, il suffira de faire à ce veston le col habituel et d'employer une écharpe de même étoffe mais séparée; ainsi tous les goûts seront satisfaits.

Avec les "Ziblikasha Carrecla", les

"Quadrillés Gaspellina" on pourra porter le pantalon blanc grège ou de même tissu.

On verra également les vestes à martingale, à ceinture, à pinces ou les vestes "sac" serrées aux hanches et laissant libre tout le haut du corps. Toutefois, s'il nous est permis de faire un pronostic, nous pensons que le plus grand succès sera pour la ceinture et la martingale qui font jeune. Avec tous les jerseys qui ont pris chez MM. Rodier, toutes les nuances et toutes les fantaisies, nous verrons une forme amusante de veste, collant au corps et rentrant sous le pantalon. L'homme vêtu de ce vêtement de jersey aura l'allure dégagée de quelque cowboy mondain ou de quelque athlète aristocratique. Une belle ceinture de cuir rouge avec une boucle d'argent aux initiales découpées fera la liaison entre le pantalon et la veste qui pourra, à l'instar du vêtement dont nous venons

de parler, posséder son col-écharpe. Mais nous avons prononcé le mot de plage tout-à-l'heure, il évoque celui de maillot. M. Carette conseille le maillot noir dégageant les épaules et la poitrine, en somme un grand décolleté, avec la bordure étroite et rouge et un monogramme important brodé à l'endroit du cœur.

Naturellement, les cravates, avec leurs magnifiques coloris vont jouer leur rôle important dans tous ces costumes hardis, aussi M. David a-t-il eu le souci d'en créer de grandes variétés qui étonnent à la fois par la simplicité de leurs dessins et la variété de leurs coloris. Chaque veston, chaque chemise, nécessite une cravate différente, voilà le principe qu'il faut observer si l'on veut rester un homme élégant. Surtout, Messieurs, n'ayez aucune inquiétude, en regardant la collection que nous venons de voir, nous pouvons vous assurer que les nouveautés ne manquent pas, mais que vous aurez sûrement l'embarras du choix.

Daniel.

TENUES DE CH



1. Maître d'équipage, longue redingote de chasse avec agréments galonnés, gilet vert uni galonné, culotte de velours à côtes vert plus foncé, bas blancs de vénerie.
2. Tenue de jeune maître plus courte.
3. Tenue de piqueur.

(Dessin de Marc Luc.)

SE A COURRE



4

5

4. Habit Gontaut, tenue d'invité, habit rouge croisé, boutons d'or unis, gilet droit de fantaisie, culotte en peau de taupe blanche ou jaune.
5. Redingote d'invité en melton gris, noir, bleu foncé ou marron, gilet fantaisie, culotte whipcord clair.

MODÈLES DE M. CARETTE.

POUR LA RIVIERA



Smoking en tissu aubergine, revers
châle de soie noire. Grande cape
noire à grands revers de soie roulants.

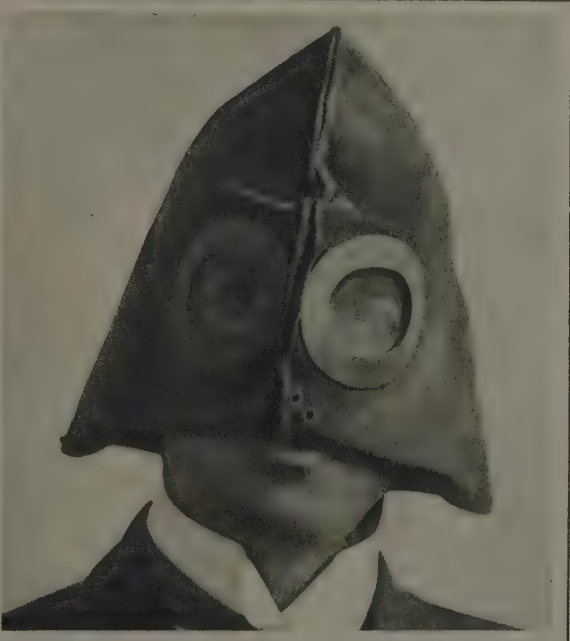
(Dessin de Marc-Luc.)

Veston en "escote" de couleur gris,
vert ou feuille morte, petits parements
aux manches, grande poche appli-
quée. Pantalon en homespun crème.

MODÈLES DE LARSEN.

DEUX NOUVEAUTÉS

Voici le "chapeau Clemenceau" panne noire et velours de même ton. Il se plie. Mais remplacera-t-il le chapeau mécanique ou le chapeau mou smoking ?



Ce chapeau d'automobile est, comme le précédent, une création de Mme Jeanne Taty. Celui-ci ne vise pas à l'élégance, mais bien à être pratique. La visière se relève et se rabat à volonté. Il est bien certain qu'il protège efficacement contre le vent et la poussière.



POUR GRAVIR LES CIMES

VOUS croyez connaître la montagne ? Parce que vous avez descendu les pistes de luges à Chamonix, Sallanches, Gstaad ou St-Gervais durant les quinze journées hivernales où il est séant de fouler la neige des basses vallées ? Courtes heures, crépuscules hâtifs, et, dominant le paysage, les baies enflammées d'un palace... avec la gare du funiculaire... avec un garçon de piste à casquette dorée pour remonter les appareils ?

Ou bien, parce qu'au retour d'un voyage aux lacs bavarois vous êtes allés, un début d'été blond et mousseux, découvrir les chalets en bois découpés du Vorarlberg ou de l'Étztal, avant d'atteindre ces petites aiguilles truquées des Dolomites où vous trouvez un escalier confortable, avec main courante, conduisant au sommet — et si soigneusement dissimulé que le photographe posté en face peut vous vendre une épreuve où vos amis vous admireront, agrippé à des rocs vertigineux ?

Ou parce que vous avez suivi au télescope une chaîne de grimpeurs progressant sur le névé sud-est de la Jungfrau ?

Ne le croyez pas. La montagne, c'est quelque chose de plus simple, de plus fort, un sport violent, qui demande du fond, de la vigueur et, plus que des muscles bien trempés, une force d'âme peu commune. Toutes choses compensées par un des plaisirs les plus complets qu'il soit donné à l'homme de connaître, et où s'amalgament toutes ses passions dominantes : l'orgueil, la soif de domination, l'amour des difficultés vaincues, le besoin de lutter, la joie de vaincre.

Au reste je ne veux point prêcher les convertis. Et les autres sont inconvertissables. Puis, l'alpinisme, tombé avant la guerre au rang des sports vulgaires, connaît une réelle faveur depuis que sa pratique est devenu onéreuse. Il en coûte — on plus des fatigues de toutes sortes — quarante ou cinquante louis pour "faire" le Mont-Blanc. Le Cervin, la Barre des Ecrins sont des expéditions ruineuses. Et je ne parle ici que des frais de guides et de porteurs. Pour l'équipement c'est autre chose. Et, dès lors qu'on peut espérer ne rencontrer, au-dessus de 3.500 mètres d'altitude, ni calicot brailard, ni touriste vulgaire, il devient bon d'attirer l'attention des gentlemen sur ces derniers glaciers où l'on cause.

A ne traiter que de la tenue qui convient aux ascensionnistes, le sujet serait déjà vaste. Après avoir, très vite, laissé aux alpinistes mondains le loisir de vêtir pour leurs promenades les plus sélects costumes de tourisme : vareuse ajustée, chemise molle et fortes bottines, nous distinguerons, pour les grimpeurs sérieux, deux sortes de vêtements.

L'un comme l'autre sont sans art. Tout y est sacrifié au confort et à la solidité. Toutefois une farouche élégance peut fort bien n'en pas être exclue.

Le premier est convenable aux excursions dans le rocher. L'Oisans fourmille de ces itinéraires héroïques, où l'homme lutte, accroché à de verticales parois de granit. Pour cela soyez habillés légèrement et solidement. La chemise de flanelle kaki, au col largement échancré, fera merveille ; que les manches en soient très courtes, surtout si vous ne craignez pas le hâle, qui dore la peau comme une brioche. La culotte sera étoffée. Le genou surtout y doit être à l'aise. Chaussez hardiment le brodequin ferré, et fuyez comme des meurtriers, les gaillards qui vous conseilleront l'espadrille, l'alpagarte espagnole. Il faut avoir des pieds de chèvre, ou de berger catalan, pour fournir longue étape avec des semelles de cordes. Pas de leggings : les muscles de la jambe y étouffent. Pas de molletières : elles compriment. C'est par un inexplicable entêtement qu'on les maintient dans les bataillons alpins.

Pour la neige, le glacier, les hautes altitudes, il faut envisager une tenue qui, plus lourde, mais plus chaude convient mieux à ces très grandes randonnées. Les grands névés sont moins dangereux que les rochers. Quelles que soient les crevasses d'un glacier, elles ne sauraient présenter les difficultés, par exemple, de la Grande Muraille de la Meije, ou plus humblement de l'arête du Grand Pic, dans le massif de Belledonne. Donc sacrifiez un peu de votre légèreté au bénéfice de votre confort.

Que la culotte soit de velours à côtes le plus épais qu'on saura trouver. Il sera bon de doubler l'étoffe au bon endroit : on peut être obligé de rester des heures assis dans la neige... Même recommandation en ce qui concerne l'aisance à donner au

genou. Apportez à votre chaussure les soins les plus minutieux. L'idéal? C'est la haute botte lacée, qui monte au-dessous du genou, la botte classique d'aviateur.

Mais, attention! Que le cuir en soit, près de la cheville, d'une souplesse de mousseline. Le pied, en montagne, travaille perpétuellement à angle aigu, ne l'oubliez jamais.

Une question importante : comment ferrer vos chaussures ? Tout dépendra de ce que vous leur demanderez. Envisagez-vous de longues courses dans la pierraille des clapiers ou dans les herbes glissantes des alpages? Le cloutage classique vous suffira. Prévoyez-vous l'assaut de longues pentes de neige? Ayez alors, autour de la semelle une demi douzaine de *mouches*, en acier, lesquelles profondément implantées dans le cuir qu'elles traversent vous serviront à tailler, dans la neige friable, de petits degrés vous offrant un point d'appui suffisant. Pour le glacier seulement, munissez-vous de crampons amovibles, qui s'attachent par des lanières de cuir à la chaussure et préviennent les glissades, toujours dangereuses.

Le torse se trouvera bien, par dessus la chemise en flanelle de laine, d'un sweater chaud, qu'on peut quitter dès que le soleil devient trop vif. N'accordez pas toutes les qualités au loden. Il en a deux, importantes : la légèreté, l'imperméabilité. Pour avoir chaud le sweater, en laine mérinos, lui sera toujours préféré.

Reste à traiter le chapitre des chapeaux. Nulle part il n'est plus ardu que sur les cimes. Le dilemme est celui-ci : être couvert chaudement à l'aube et au crépuscule et, toutefois, abrité légèrement au milieu du jour. La casquette sportive manque à ces deux conditions. Un léger taupé en lapin convient à des excursions ne dépassant pas un jour. Pour les grandes randonnées on aura avantage à se munir d'un chapeau de toile piquée, souple, et de remplacer, aux heures fraîches, ce léger couvre-chef par cette pièce de jersey si exactement nommée *passé-montagne*.

Les accessoires de ces costumes, ne sont en rien frivoles ou badins. Un large couteau tenu à la bretelle par une chaînette, une ceinture solide, un sac tyrolien bien garni... Pour les courtes ascensions, l'alpenstock bien ferré est recommandable. Pour les sérieuses courses, préférez à tout autre instrument le piolet. Mais alors vérifiez sa solidité, soumettez-le à des épreuves, ne craignez pas de le rompre ; s'il rompt il est mauvais et met votre vie en danger...

Encore un mot : soyez le camarade de votre guide. Ne lui marquez nulle condescendance, et fiez-vous à lui aveuglément. Nul ne dira trop la louange des guides savoyards. Un Christophe Turc, de La Pra, a aidé, protégé, sauvé, trois générations de grimpeurs.

Grâce à lui, ou à un de ses confrères, vous accéderez à un monde merveilleux, impollué, sonore, le royaume des séracs, des névés, des moraines, et, par-dessus toutes nos impuretés, au cœur d'un paysage minéral, dans le silence extra planétaire, vous goûterez la joie des forts, qui est de béatitude et d'allégresse nourrie.

(Dessins de Hemjic.)

Pierre Scize.





LE DANDYSME SERAIT-IL MORT ?

VOILA sans doute une question que vous n'avez point manqué de vous poser, Monsieur, lorsque quelque lourdaud s'est avisé de piétiner devant vous ce lieu commun si fatigué de la liberté de nos mœurs. Est-ce même encore un lieu commun ? Ne serait-ce pas depuis longtemps un lieu public ? On a tellement circulé sur ce carrefour que les attroupements y devraient être interdits... Ce qui est plus grave, c'est que la plupart de ces piétons ont achevé de s'engager dans un des innombrables chemins qui conduisent tout droit à la sottise. Dès lors, vous partagerez peut-être cette opinion, Monsieur, que ce carrefour pourrait, après bien d'autres, être appelé le carrefour de la Patte d'Oie...

Elle est au conditionnel toutefois, cette question qui compose mon titre, et cela doit suffire à vous laisser présager, dès à présent, la teneur de ma réponse. Examinons ensemble cependant l'argumentation de ceux qui répondraient par l'affirmative.

Que vient-on nous parler de dandysme à un âge dévoré par l'utilitarisme égalitaire et qui, du dandysme, ignore jusqu'au nom ? Comme si le dandysme ne fut point ce que l'on appelle aujourd'hui le snobisme, en attendant que demain érige le pamflisme en institution d'Etat ! Vous nous la baillez belle avec ce vocable suranné qui a fait son temps comme la rhingrave à tuyaux d'orgue, le pantalon à sous-pieds, le tromblon aux ailes roulées, les gants jaunes et la canne de muscadin ! Pardon, mais auriez-vous oublié qu'il s'est passé quelque chose entre 1914 et 1918 qui a tué aussi pas mal d'affectations ? Enfin, pourriez-vous me dire ce que Georges Brummell et le chevalier d'Orsay ont encore à faire à une époque où les poignets mousquetaire ont

remplacé les manchettes de vieilles valenciennes, et où la chemise à jabot a disparu pour le profit des plastrons à plis souples ?..

Il était indispensable, Monsieur, de résumer à grands traits ces propos spécieux que vous avez entendus, sous une forme ou sous une autre, lorsque la négligence de l'esprit ne trahissait point une égale négligence de parole. Et cela, pour deux raisons distinctes autant que distinctives : la première, c'est que l'on ignore à peu près généralement ce qu'est le véritable dandysme ; la seconde, c'est que nous montrerons que le dandysme est infiniment plus complexe que devant, et qu'à l'encontre des esprits analytiques qui seraient tentés par sa psychologie, le dandysme doit être accepté comme une des plus sub-





tiles synthèses d'un âge qui se meurt d'en compter à peine quelques-unes, et de fort grossières...

✦ ✦ ✦

Le dandysme n'est nullement ce qu'une vaine foule présume, mais l'apanage de quelques esprits affinés, d'un mécanisme aux rouages essentiellement individuels, et tout à fait incompatibles les uns avec les autres. Le dandysme est un art doublé d'une science, bien plus qu'une science doublée d'un art, puisqu'il est vrai que ne fait figure de dandy que

celui qui possède en lui-même des aptitudes singulières et habituellement antagonistes, la souplesse et la volonté, le souci de plaire et l'indifférence à déplaire, un besoin de caprices pouvant aller jusqu'au goût de la mystification, et le dégoût de toute distinction facile pouvant aller jusqu'à l'extravagance.

Car, l'un des premiers principes du dandy se rencontre dans cet aphorisme de Machiavel : " Le monde appartient aux esprits froids. " Remarquez tout de suite que Machiavel écrivait cela pour le Prince. Or un dandy, fût-il d'une extraction obscure, est toujours le prince de quelque chose, quand il n'est pas le prince de quelques-uns.

Le dandy apparaît donc dès maintenant comme un personnage exempt de toute improvisation artificielle, et la composition de ses attitudes est le chef-d'œuvre longuement caressé, puis savamment patiné de son existence. Il en est certes, de cette composition comme d'un véritable amour — et c'est en fait un prodigieux amour égoïste : les années passent sur le chef-d'œuvre sans y enfoncer leurs griffes, mais en y répandant à la surface le souffle secret de l'Expérience. Il faut en effet despotiser bien des expériences pour connaître la seule digne d'une destinée.

S'ensuit-il de là que le dandysme est purement ou impurement égoïste ? Non pas, car il oblige à cette politesse silencieuse ou confidentielle qui ne se rencontre pas seulement dans la coupe de votre costume, Monsieur, mais également dans les conceptions de votre esprit. Pour être un véritable dandy, il ne suffit point d'être " adorablement mis ", — selon l'expression de lady B... lorsque Brummell parut pour la première fois à

(Dessins de Hemjic.)

Westminster et que le roi George IV sentit s'obnubiler en lui le pâle atavisme de la maison de Hanovre — il faut élever aussi sa pensée à la perfection de sa vêtue, et c'est cela qui fait, selon nous, l'innexorable rareté du dandy accompli. Songez un peu à ce que cet effort dissimulé présuppose de maîtrise et de sang-froid ; songez à cette lutte qu'il faut engager contre les aspirations confuses de notre personnalité ; songez surtout à l'extrême dextérité de tact et de goût que l'on n'acquiert qu'au prix des rigueurs les plus austères... Et vous comprendrez comment le

vulgaire peut s'abuser pitoyablement sur l'actualité du dandysme.

De fait, le résultat de cette synthèse unique confère une valeur personnelle étrangement vigoureuse au milieu du tourbillon des mondanités. La comédie des grandes passions vous est un divertissement des plus savoureux à goûter, tandis que votre vêtue comme votre jugement font loi. Et vous réglez, Monsieur, dans un domaine multiple, mouvant et divers, avec la satisfaction d'une supériorité qui n'exige point, qui ne dogmatise point, légère en étant profonde et profonde en restant légère, fuyant les emprises comme les emphatiques, laissant tomber un paradoxe avec le plaisir d'en constater la réfraction dans l'esprit des autres, — un plaisir qui ne va point sans quelque mépris — heureux enfin du libre jeu de vos articulations physiques et morales dont on finit par reconnaître le mystère sans chercher à l'expliquer...

✦ ✦ ✦

Il va sans dire que, pour jouer avec cette certitude un rôle qui ne permet aucune défaillance, vous êtes de ceux qui ont combattu d'autres adversaires que des anecdotiers ou de vieux libertins. Vous avez eu " la flamme au poing ", pour employer la belle image de Henry Malherbe, et c'est même à cause de cela que vous saurez faire l'aumône d'une précellence...

Et je vous dirai volontiers en terminant ce que me confiait un ami parmi ces aumôniers *in-partibus* qui fût entré en conclave tout comme un cardinal, mais sans élire pour cela de pape :

— Notre religion, mon cher, est la terre promise à quelques justes... Le reste est nonciature!..

Jehan Durieux.



POUR LA PLAGE



(Dessin de Marc-Luc.)

Veston croisé en homespun blanc

MODÈLE DE M. CARETTE

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

4^e Année N°43
Juillet 1923



DES ÉCHARPES



L'écharpe n'est pas seulement un accessoire de la toilette d'hiver. Elle est utile, sinon indispensable l'été, et la bienvenue quand, au tennis, après un *single* animé, on désire éviter le fâcheux refroidissement. Elle s'accommode des couleurs vives qui tranchent sur les costumes blancs.
:: :: L'écharpe se fait beaucoup en "Djersabulle", un tissu nouveau, souple et léger. :: ::

(Dessin de Marjac).

TISSUS DE MM. RODIER.



L'ART DE COMMANDER AU RESTAURANT

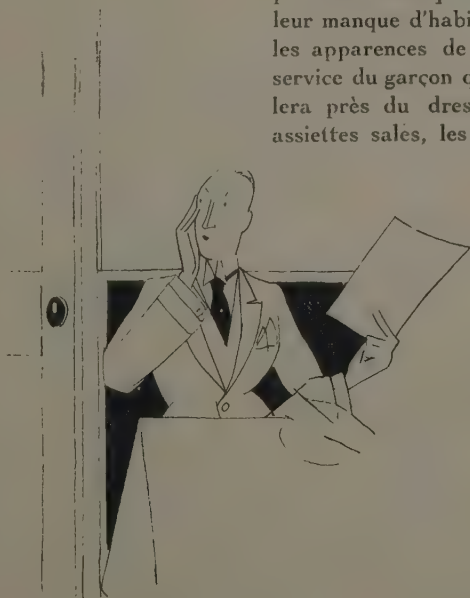
MONSIEUR de Balzac, qui aimait à observer et à étudier, jusque dans leurs détails les plus minutieux, les rouages de la société, serait bien intéressé et un peu effrayé à voir le train dont vont les choses aujourd'hui. De son temps, un dandy menait grande vie avec 8 000 livres de rentes ; il pouvait faire bonne figure, être "divinement mis", comme disait Stendhal, avoir son tilbury et faire des cadeaux à sa maîtresse. Maintenant ce chiffre semble une plaisanterie ou une gageure, c'est à peu près ce qu'il faut consacrer à ses gens si l'on veut être servi. Je ne dis pas bien servi. Pour l'être, il n'est pas simplement question d'argent, il y a la manière. Et ce sera peut-être l'objet d'une autre étude, le jour où nous aurons le loisir de la composer.

Pour aujourd'hui, nous nous occuperons du restaurant, de la façon de s'y conduire, et d'y être honnêtement traité. Là encore, Balzac aurait des surprises. Les temps sont révolus où l'on faisait un bon repas chez Tortoni pour 8 francs, où l'on avait un vieux garçon empressé, correct, connaisseur, pour vous servir. Des prix absurdes, une cuisine trop souvent sans esprit, des maîtres d'hôtel insolents, un sommelier incompétent, un vestiaire encombré, un service de maçon, voilà ce qui, de nos jours, attend l'homme qui ne sait pas remettre les choses au point d'un coup d'œil, d'un geste, d'un mot.

Et voilà ce qui nous attend les uns et les autres cet hiver, si nous n'y prenons garde. Les riches de ce temps-ci ont gâté les usages et nos meilleurs agréments. Il faut endiguer cette marée de mauvaises manières, résister au courant, exiger des égards. Nous convenons que ce n'est plus très facile : raison de plus pour mettre son point d'honneur à l'obtenir. Voyons comment nous y employer.

DE L'ENTRÉE. — L'entrée au restaurant est une chose très importante, dont dépend souvent le confort de votre déjeuner ou l'agrément de votre soirée. Des gens y pénètrent en coup de vent, en business-men pressés, jettent leur paletot et leur chapeau entre les mains du groom et s'assoient à la première table qu'on leur offre. Ceux-là veulent cacher leur manque d'habitude, leur gêne, leur timidité, sous les apparences de la hâte. On les établira dans le service du garçon qui ne sait pas servir, on les installera près du dressoir où ils verront s'empiler les assiettes sales, les sauces figées et d'ignobles macé-

doines, on les assoira dans le courant d'air, près de la porte du lavabo, sur le chemin du téléphone ou du vestiaire. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Il en faut de comme cela pour occuper ces places — les mauvaises — l'important est que ce ne soit pas vous ni moi, voilà tout. Donc pas de hâte affectée, mais point de timidité non plus et d'hésitation. Si vous entrez l'air gauche, le chapeau à la main et que vous ayez l'air d'un papillon de nuit sous le feu des lustres,



Monsieur

si vous supportez mal le premier assaut de tous les larbins en habit qui sont là devant vous à leur aise, et vous regardent comme des gens bien établis chez eux, vous êtes également un homme condamné. Vous ne soupçonnez pas tout ce qu'un maître-d'hôtel recèle en lui d'infini mépris, d'insolence et de servilité tout à la fois. Insolence ou servilité, c'est vous qui déclencherez l'une ou l'autre, et vous seul. Convenez d'ailleurs que ces gens là ont le droit d'être insolents. Ils en ont tant vu depuis la guerre, de ces enrichis qui ne savaient comment s'asseoir, qui entraînaient les nappes et la verrerie en passant entre les tables, qui s'écroulaient lourdement sur la banquette de peluche rouge en faisant sauter leurs voisins et qui donnaient tout le long de la soirée un spectacle repoussant d'ignorance et de voracité. On voit donc, tout de suite, que vous n'êtes pas un néophyte, un nouveau venu à la vie de Paris. Entrez donc au restaurant sans hâte, et sans hésitation, mais avec une certaine lenteur. C'est d'ailleurs un endroit — le seul — où vous pouvez passer devant les dames. Si vous les laissez pénétrer les premières, reprenez vite la tête qu'elles n'aient pas à subir le premier assaut de la domesticité. Un coup d'œil circulaire et froid sur la salle. Il est tard, naturellement, et beaucoup de tables sont occupées, mais il y en a toujours une ou deux situées aux bonnes places et qui sont encore vides. Parfois, un bristol plié dans le verre assure à tout venant qu'elles sont réservées. Réservées à qui ? Ce ne sont là le plus souvent que manigances de gérant et astuces de maître-d'hôtel. On va vous offrir une table au loin, dans la mauvaise salle, celle où vous serez oublié. Dites " non ", d'un ton qui n'admet pas de réplique et demandez du bout du gant : " Et celle-là ? " Le maître-d'hôtel vous regarde des pieds à la tête, inspecte votre compagne, espère vous troubler ou vous faire pâlir sous son examen et finit par convenir que ses clients ne viendront peut-être plus : la table est à vous.

DU MENU. — L'homme en habit est là qui attend, ses carrés de papier et son crayon à la main. Si vous hésitez d'une certaine manière, il va essayer de guider votre choix et dira sur un ton de confiance et de bonhomie :

— Nous pourrions commencer par un Crécy. Je vais

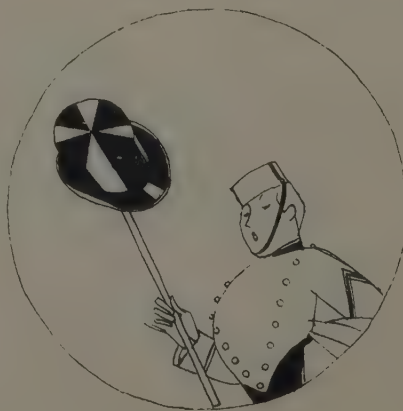


vous faire ensuite un homard thermidor ou bien une timbale à la Békendoff, puis un caneton aux olives, ou bien le plat du jour, si vous voulez.

Faites-lui signe tout de suite de se taire, ce gaillard ne songe qu'à se débarrasser de vous, qu'à vous étourdir de noms prétentieux, à vous faire une grosse addition, à vous imposer des plats importants et compliqués. N'hésitez jamais à commander ce qui vous fait plaisir, à imposer votre goût et à ne manger qu'à votre faim, fut-elle très mince ce soir-là. Le dîneur qui, dans le grand restaurant, a honte de composer un menu frugal, est la proie des serveurs et se trouve tout de suite déconsidéré. Ne vous y trompez pas, j'ai toujours vu plus de respect chez le maître-d'hôtel pour l'estomac délabré qui réclamait une sole pochée, des pommes à l'eau et du beurre frais, que pour l'entrepreneur rougeaud, le bourgeois au coffre solide, qui happaient des homards à l'américaine et des poulets aux truffes. Il méprisait le dernier, venu pour se gaver, tandis qu'il pensait avec admiration du premier : « Comme cet homme-là a dû vivre pour en arriver là ! ». Les maîtres-d'hôtel ont pour le régime quelque chose d'analogue à ce respect des vieux commerçants pour l'ancien régime. Ils ont le sentiment,

les uns et les autres, de se trouver en face de quelque chose d'irréparable et de noble.

Veillez à ce qu'on ne vous oublie pas et ne vous laissez pas conter de mensonges. Nous savons très bien les plats pour lesquels il faut attendre vingt minutes, le temps nécessaire à griller une côtelette et les quelques instants utiles pour monter de l'office le plat du jour. Ne criez pas, mais rappelez d'un geste du doigt ou d'un coup d'œil que vous êtes là, et si vous y mettez ce qu'on y doit de décision et d'autorité, vous



serez servi, je vous l'assure. Surtout, point de familiarité. Si vous êtes connu, n'en éprouvez point cet orgueil bête ou cette indulgence qui nuirait bientôt à votre bon traitement. Acceptez les empresses et les manifestations de reconnaissance avec moins de raideur, appelez si vous voulez le vieux garçon par son petit nom, mais ne serrez jamais une main et ne sombrez pas dans les habitudes canailles.

DES POURBOIRES. — N'en donnez jamais d'excessifs, donnez ce qu'il faut, pas au delà, c'est la seule façon d'être considéré si vous revenez dans la maison.

(Dessins de Zyg Brunner.)

L'homme qui donne de trop gros pourboires passe pour un ignorant qui veut trop bien faire, de peur de ne pas faire assez. On se moque de lui et bientôt on ne tient plus compte de ses désirs. Enfin ne payez pas une addition sans l'avoir revue, fussiez-vous avec des dames. Ce désintéressement est absurde et de fausse éducation. Vous en pâtiriez.

Toute observation faite, n'ayez pas peur d'être exigeant, intransigeant sur les détails, de donner du fracas aux uns et aux autres ; on tient surtout dans la vie à ce qui vous coûte de l'argent, de la peine ou des efforts. Après les femmes, ce sont les domestiques qui pardonnent le moins à l'indulgence.

Gérard Bauer.





LA TENUE DE VERNISSAGE

Les vernissages sont des événements de la vie parisienne, ils atteignent même l'importance de véritables solennités comme le Grand Prix. De même que le passage aux courses de chevaux, les salons, les jours de vernissage, deviennent le rendez-vous des élégances. Les élégances du dessin passent même parfois, ce jour-là, au second plan, éclipsées par les élégances sorties de chez les grands couturiers ou les grands tailleurs.

Lorsque nous recevons une carte d'invitation pour un de ces événements artistiques, nous n'hésitons généralement pas sur le parti à prendre. Nous irons au Salon. L'invitation se présente d'ailleurs de façon fort avenante si une image de Pierre Laprade, de Jaulme ou de Marval l'exprime au nom du *Salon d'Automne*. Nous irons donc au vernissage. Il n'y a aucun doute. Mais comment donc nous habillerons-nous ? Ah ! cette fois, nous voici perplexes. Un vernissage est une sorte de cérémonie où il convient de se montrer revêtu avec une certaine correction dans l'élégance. Vernissage, ce mot lui-même a je

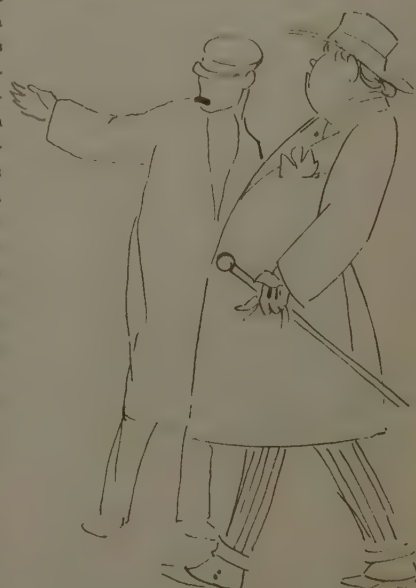
ne sais quoi d'un peu guindé, de brillant aussi. Personne d'ailleurs ne venait plus rien durant la journée qui devrait être réservée à cet ultime soin que les peintres consacrent généralement à leurs tableaux. Les plâtres ont été essuyés depuis plusieurs jours déjà par les placeurs, les exposants et les critiques d'art. Car ceux-ci, avant de découvrir le clou de l'Exposition, sont obligés de marcher sur beaucoup d'autres clous, bien moins attrayants.

Les vernissages ressemblent donc tout à fait à des inaugurations. Ils sont pour

les arts plastiques ce que les répétitions générales sont pour le théâtre. Les ouvertures des salons ont toujours donné aux Parisiens un motif de s'habiller. La tradition l'exige. Les premiers salons ne remontent qu'au dix-huitième siècle. Gabriel de Saint-Aubin nous renseigne sur leur aspect au jour de l'ouverture — le vernissage de ce temps-là — par un document vivant, une eau-forte d'une facture aisée. Des gentilshommes, pimpants sous l'habit rehaussé de broderies, floquetés de dentelles, soigneusement empoudrés sur la perruque à queue, le tricorne sous le bras, de petites maîtresses si coquettes dans leurs paniers, arrivent sous l'œil d'un garde-suisse. Que tous ces gens avaient du mérite ! Des paniers, des perruques ! Et le salon s'ouvrait en août. Plus tard, les dandies se retrouvent dans les inaugurations des expositions. Et sous le Second Empire on y découvre autant de hauts-de-forme et de redingotes portés par les personnages à la mode que dans *La musique aux Tuileries*, de Manet.

Une tenue de bon ton s'impose donc pour les vernissages.

Mais il y a vernissage et vernissage. Il y a celui de l'*Automne des Indépendants*, des *Artistes Français*. Ces vernissages présentent un décor, un milieu différents. La saison où ils ont lieu n'est pas la même. Et nous ne songerons pas à nous habiller à l'époque où les feuilles des platanes jonchent les avenues de la même façon que dans le temps où s'enfleuraient les marronniers. La température capricieuse ne suit pas toujours la saison. Je me rappelle avoir traversé pour me rendre au *Salon d'Automne*, un jour de vernissage, le jardin des Champs-





Élysées, alors que la neige entourait de sa blancheur les arbustes gardant encore des feuillages roussis. On gelait sous le Grand Palais. Vous auriez été remarqué si vous n'aviez pas endossé votre pardessus. Vous avez été d'ailleurs très bien inspiré en choisissant un pardessus à taille, en vous coiffant d'un chapeau souple noir et en vous gantant de blanc. Car le *Salon d'Automne* est un endroit où fréquentent les raffinés de l'avant-garde. Il conserve de la distinction dans son audacieuse liberté. Il retient la préférence des poètes, des écrivains, de ceux qui sont dans le mouvement. Sur les toiles comme dans les meubles, on ne craint pas la franchise de la couleur. Aussi, lorsque nous avons la chance d'être favorisés par une de ces journées automnales ensoleillées et d'une douceur tiède, n'hésitons pas à mettre un complet d'un ton franc, un marron clair, un bleu vif. Evitons les teintes neutres, mais conservons le chapeau noir, de feutre souple ou rigide, et n'oublions pas nos gants blancs.

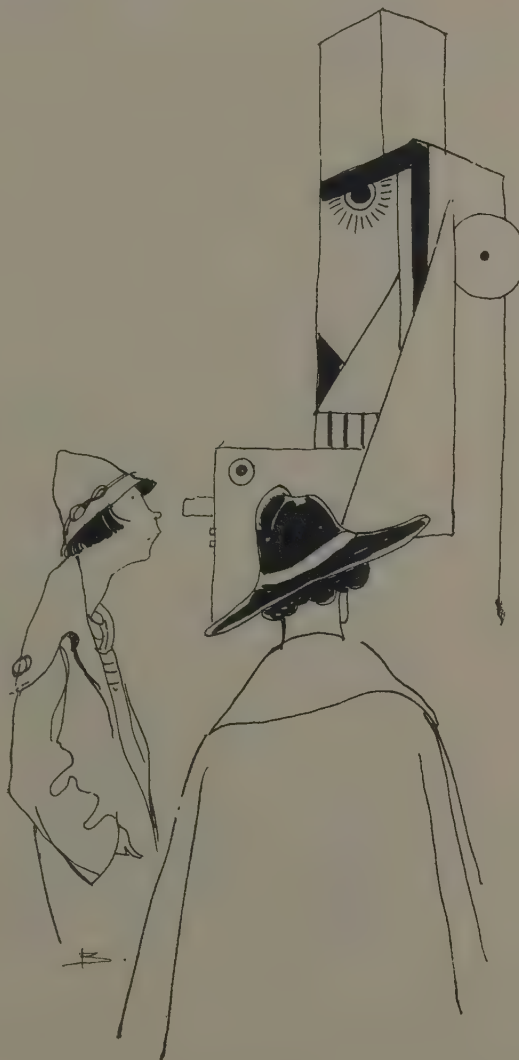
Si un homme élégant devait jamais être complètement libre dans le choix de son vêtement, c'est au *Salon des Indépendants* qu'il jouirait le plus de cette liberté. Il y a là un certain laisser-aller. Dans les peintures, les femmes s'exhibent dans la bigarrure des peignoirs, et les hommes se font portraiturer en clairs pyjamas rayés. Le public du vernissage, sans adopter bien entendu de telles tenues d'intérieur, déroule à nos yeux un mélange des plus hétéroclites. Les capes, à cols de velours fatigué, des rapins chevelus sous leurs larges feutres frôlent les sweaters à carreaux des étrangères. Cette exposition de l'*Indépendance* s'inaugure au cœur de l'hiver. Vous pouvez y aller sous un chaud raglan et avec un chapeau mou gris ou beige. Vous pouvez même l'incliner un peu plus que de coutume sur l'oreille. Mais il faut être le peintre Foujita pour se permettre de se promener au vernissage serré dans sa ceinture de cuir noir sur un veston à quadrillages, en chemise de couleur, avec un de ces chapeaux, également quadrillés, que nous portons seulement aux champs.

Pour les grands Salons de printemps, pour les *Artistes Français*, la *Nationale*, nous avons moins à barguigner. Nous

sommes ici dans un milieu officiel, un tantinet apprêté. Des élégantes, dans leurs portraits encadrés d'ors lourds, piaffent en toilettes de soie ou de tissu lamé d'argent, haut perchées sur leurs talons et chapeautées d'aigrettes. Dans les salles circule une foule d'actrices en renom, d'hommes politiques, de portraitistes aux rosettes rouges. On coudoie des membres de l'Institut. Aussi avant la guerre, on adoptait pour le vernissage des grands Salons la tenue que l'on revêt habituellement pour défiler à la sacristie, après la messe de mariage. Nous entrons au Grand Palais, sanglés dans une jaquette noire s'évasant sur un pantalon clair, à petites rayures ou à petits damiers, le haut-de-forme sur la tête, la canne à pommeau rond sous le bras, le monocle dans l'œil. Un verre grossissant pour mieux examiner la consistance de l'empâtement de la toile. Souvent un prétexte. Prenez le parti de revenir à cette manière de vous habiller pour les prochains vernissages officiels. C'est le parti le plus simple. Remplacez le tube par le melon, si vous êtes timide. Sinon persistez donc dans le port du tube. Vous le "sortez" bien pour les courses et vous continuerez ainsi une double tradition française : celle de notre correction et de notre courtoisie.

Paul-Sentenac.

(Dessins de C. Bonanomi.)





(Dessin de Marc Luc.)

— QUEL



AE CHIC!

MODELES DE M. OLMER.



PETITS

CONSEILS D'ESTHÉTIQUE MASCULINE

MON ami, le professeur Le Hallo est un homme extraordinaire. Si l'on vous demande : Quel âge a le professeur Le Hallo ? Vous répondez : Soixante ans. Le professeur a véritablement soixante ans. Or, en général, un sexagénaire paraît avoir trente ans, ou

quatre-vingt. Le Hallo est notre dernier dandy ; à ses côtés nos modernes Pétrones et nos gandins célèbres semblent des enfants qui se mettent encore les doigts dans le nez.

Monsieur Le Hallo va publier un livre d'esthétique masculine, il a bien voulu nous en donner quelques fragments.

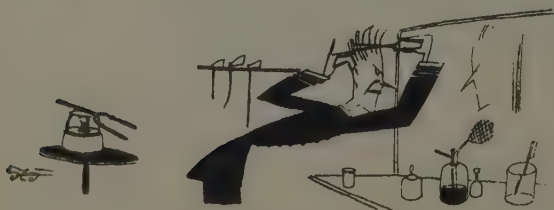
Les voici.

Suivant la forte parole de Buffon, il n'y a rien de plus important dans le corps humain que la figure.

Les joues doivent être fermes et élastiques. La plupart des gentlemen essayent d'arriver à ce résultat par le massage facial et le chewing-gum. J'ai trouvé un moyen bien supérieur et dont l'usage au lieu d'être quotidien, n'a besoin que d'être mensuel.

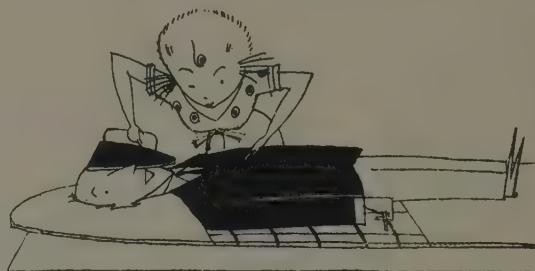
Ayant assisté à de nombreux matchs de boxe, je fus frappé du fait que jamais les champions ne s'abîmaient les yeux et le nez et que tous leurs efforts étaient réservés à se malaxer les joues où à se masser lentement le torse. Tous les mois je vais prendre l'apéritif dans un de ces petits bars que fréquentent les boxeurs. Je choisis un champion, et je lui cherche querelle.

En trois minutes, j'ai un massage facial d'une réelle efficacité.



Beaucoup d'hommes, suivant un vieux procédé féminin, se mettent de la viande crue sur la figure. Ce procédé a du bon, mais il faut être bien sûr de sa cuisinière. Un jeune premier bien connu, mettait tous les soirs, sur chaque joue, une livre de filet, avant de s'endormir.

Au bout de quinze jours, il avait la figure toute gercée. Désespéré, il vint me trouver ; je fis une enquête et je pus établir que sa cuisinière, lui donnait, pour cet usage, de la viande frigorifiée.



Il ne faut pas non plus avoir de rides. Un de mes amis, gentlemen-rider, souffrait de cette déchéance. Il était obligé d'avoir une blanchisseuse à ses gages, et de se faire repasser et empeser la figure. Le dimanche, il se faisait glacer. C'était long et coûteux, surtout pour un gentilhomme de campagne.

Il suivit, mes conseils et se fit tanner, une fois pour toutes.

La barbe se porte en hiver, mais non en été. Pendant les chaleurs, la barbe se porte à l'intérieur.

Les dents doivent être petites, carrées et blanches de préférence. Les dentistes à la mode, ne mettent plus de "bridge" mais un "poker."

Pour cause de névralgie, si l'on est obligé de s'obturer les oreilles, il ne faut point y mettre de coton, même de couleur, mais du fil.

Monsieur

Pour ses ablutions, il faut se servir d'eau froide, mais il ne faut point oublier que l'eau froide n'est agréable que légèrement tiédie.



Le nez est très important dans l'agrément de la figure. Si, à votre étonnement, votre nez est épaté, vous achetez une pince à gants, et tous les soirs, en vous mettant au lit, vous vous pincez le nez. Vous retirez la pince, le lendemain matin, avec une mouchette renaissance. C'est d'ailleurs le seul moment de la journée où vous vous mouchez. Un homme bien élevé ne doit pas avoir de mouchoir. Le mouchoir étant simplement un léger prolongement de la manchette, on ne s'essuie point le nez avec sa chemise.

La pince à gant, ne doit jamais servir pour les gants. Un homme chic ne met jamais de gants. Ses mains sentiraient le renfermé, il est préférable de se laver les mains, tout simplement.



La coupe des cheveux est très importante. Les cheveux courts doivent se porter légèrement longs. Le capitaine de vaisseau Farret est l'homme que j'ai connu le plus occupé des soins de sa chevelure.

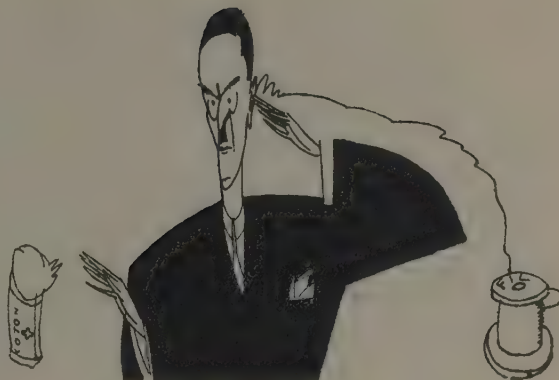
Tous les matins, il faisait faire à ses cheveux des exercices d'assouplissement, et quand ils étaient rebelles, les mettait aux fers.

Commandant un vapeur, il donna sa démission, la vapeur rendant les cheveux flous.

Ah, si l'on était encore au temps des "brigantines" soupirait-il.



(Dessins d'André Foy.)



Le gilet de flanelle se porte en soie.



Pour être souple et dispos, il faut dormir la nuit. Si vous êtes atteint d'insomnie, faite mettre dans votre chambre à coucher, à côté de votre lit, un... "lit de repos".

Si vous ne pouvez vous reposer dans votre lit, allez vous étendre tout simplement sur le lit de repos.



Un homme élégant, doit être bien chaussé et doit avoir le pied aristocratique.

Tout dépend de la "forme" sur laquelle on met ses bottines.

Le meilleur embauchoir nous paraît le suivant : Allez chez un antiquaire, achetez un fauteuil Louis XV authentique. Il n'y a rien de plus aristocratique qu'un fauteuil Louis XV. Ce fauteuil a quatre pieds, vous pouvez y mettre à la fois, deux paires de chaussures.

Il n'est point de "forme" plus élégante et plus pratique.



Il n'y a qu'un col que l'on ne doit jamais porter, c'est le col cassé. Un homme bien élevé ne met un col que lorsqu'il est en bon état : Lorsqu'un col est cassé on le jette.



Pour les cravates, une nouveauté : en plus de la soie, du foulard, on se sert maintenant du chanvre. On a vu dernièrement quelques mercantis et profiteurs de la guerre, cravatés de chanvre. Cette mode devrait se généraliser.



Lorsqu'on arrive à un certain âge, que l'on prend ce qu'on appelle "de la bouteille" il n'y a qu'une chose à faire :

Vous allez chez un sommelier, et vous vous faites décanter.

Georges Dolley.

DES PYJAMAS



Les pyjamas ne sont point de ces costumes dont la forme puisse beaucoup varier, alors pourtant qu'en tant que vêtements d'intimité ils permettent une grande fantaisie. Ce sera donc par le tissu et la couleur de celui-ci qu'on leur pourra donner la note plaisante d'originalité. Le "Flaméola", aux couleurs et aux dessins amusants, est ici tout indiqué.

(Dessin de Marjac.)

TISSUS DE MM. RODIER.



MODELES DE M. RODIER.

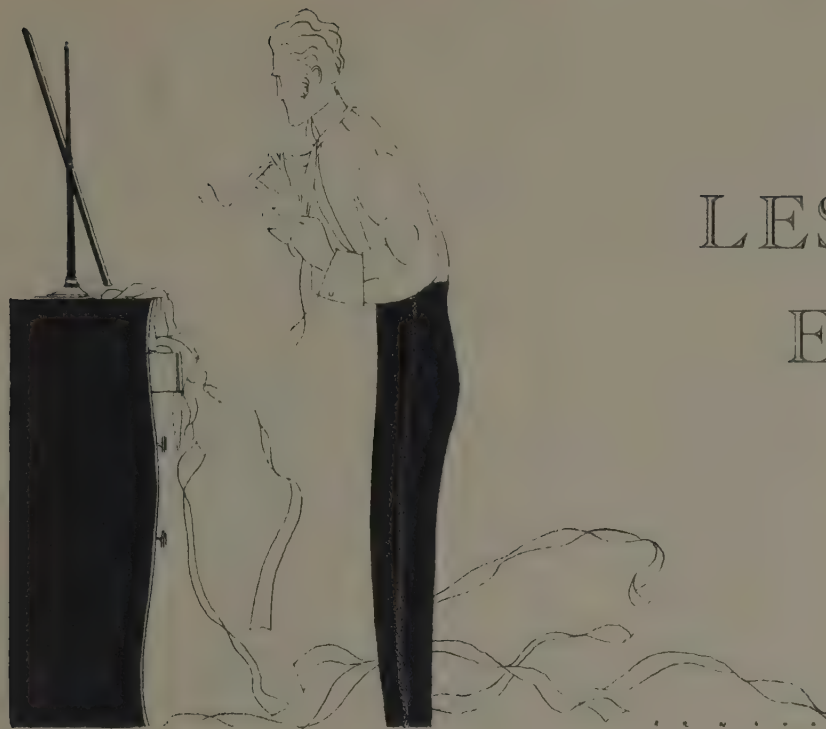


Établissements PAUL OLMER & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 5.000.000 DE FRANCS

-o- PARIS — 159, Rue Montmartre, 159 — PARIS -o-

CRAVATES — HAUTES NOUVEAUTÉS



LES ERREURS

UN soir, Georges Brummell, debout devant la haute glace de son cabinet, en pantalon noir, en manches de chemise s'essayait à donner une forme impeccable au nœud de sa cravate blanche. Soudain, il s'arrêta, se regarda de plus près et, content de son œuvre, se retourna pour accueillir un intime qui le venait chercher. Cet ami vit à terre, recouvrant les pieds du lion, plusieurs douzaines de cravates blanches et froissées, celles dont Georges Brummell avait essayé de se parer sans y réussir. L'ami les regardait avec stupéfaction. C'est alors que Brummell, lui désignant de la main tous ces cadavres blancs et légers, prononça cette phrase mémorable :

— Ce sont là nos erreurs !

Parole savoureuse et de vrai dandy !. Nous les plaçons en tête de cette chronique pour bien montrer

que chacun, ici-bas, peut commettre des erreurs, eut-il une éducation soignée, une parfaite adresse et le meilleur goût. Aussi bien, l'important n'est pas de ne jamais

commettre d'erreur, ce qui est, pour ainsi dire, impossible : c'est de savoir les reconnaître ; c'est d'apprendre à les éviter. Voulez-vous que nous parlions entre-nous et sans contrainte de quelques erreurs ?

Nous ne nous arrêterons pas, si vous le voulez bien, aux fautes d'éducation. L'homme qui manque à la bienséance, qui n'observe pas la loi élémentaire de la politesse, ne commet pas une erreur, mais une grossièreté. Celui-là n'est pas digne de notre attention. Tâchons de limiter notre sujet et de débusquer quelques légères erreurs dans lesquelles nous nous sommes tous plus ou moins empêtrés et que l'expérience, l'habitude, une longue pratique de la vie parisienne permettent d'écarter.

Il y a les erreurs qui nous sont personnelles, erreurs d'habillement et d'attitude. Ne nous y trompons pas : se vêtir, pour un homme, demande infiniment de goût, un goût constant et corrigé. On peut assurer que ce qui est le plus séduisant à voir ou à toucher ce qui charme le plus, dans une vitrine de chemisier, notre œil et notre



Monsieur

imagination, n'est qu'une erreur tendue, comme un appât, à notre désir pervers. Les femmes ont bien de la chance : tout ce qui est beau en soi, un voile de Perse aux magiques couleurs, une écharpe africaine ou des soieries rêvées dans les palais d'Armide, tout leur convient. Elles peuvent écraser ces richesses sur leur peau comme sur une palette. Pour ce qui est de nous, prenons-y garde : ce qui est séduisant et vif nous est à peu près interdit et la cravate qui plaît le mieux à notre orientalisme est généralement celle qui nous couvrirait de ridicule. Résignons-nous à être neutres jusqu'à nouvel ordre. Soyez bien assuré que le jour où vous recevrez dans un pyjama trop pittoresque et trop hardi une personne venue chez vous dans un tailleur sombre comme le temps, fut-elle votre meilleure amie, elle ne vous le pardonnera point et elle aura raison, car c'est une erreur impardonnable.

Un certain don de psychologie et d'acuité d'esprit vous aidera à éviter certaines erreurs préjudiciables à votre bonne renommée ou à votre réussite. Il y a une sorte d'amis, hommes et femmes, à laquelle vous pouvez très bien proposer d'aller dîner à Montparnasse dans un restaurant de peintres ou chez un gargotier simple, mais ayant encore de bons vins. Il en est d'autres qui ne s'en accommoderaient aucunement et que vous ne pouvez prier que sur la rive droite, dans un endroit réputé. Ne vous y trompez pas et ne mélangez point ces amis là, vous gêneriez tout. Fâcheuse erreur.

C'est, d'ailleurs, une erreur, que nous voyons commettre souvent, que de rassembler des gens qui ne sont pas faits pour l'être. Les femmes tombent dans ce



petit travers. Célibataire ou marié, veillez-y. C'est votre meilleur rôle de maître de maison.

Un Parisien d'esprit nous a fait une fois cette définition : « Le muffle se caractérise à ceci qu'il change d'attitude quand il change de situation : c'est un signe qui ne trompe pas. » Rien n'est plus vrai. Conservez toujours le même ton et le même maintien ; ce serait une erreur impardonnable que d'en adopter de différents selon les circonstances qui se présentent et les êtres qui s'y trouvent mêlés.

Il est bien entendu que nous savons tous, les uns et les autres, qu'il n'est pas de bon ton de parler d'argent, ni d'indiquer le prix qu'on paye les choses ; mais, peu à peu, parce qu'on nous les fait payer très cher, nous avons perdu ce désintéressement olympien et nous glissons aux lamentations motivées. Sous prétexte de corriger les abus, nous n'hésitons pas à annoncer dans un salon, pour faire notre petit effet, que notre tailleur nous compte dorénavant un habit quinze cents francs. C'est encore de l'orgueil et du malséant. Le fait de payer plus cher — trop cher — ne nous autorise pas à en parler. On nous a conté l'histoire d'un gentilhomme poète, qui, à la guerre, n'était jamais aussi muet et aussi impassible que lorsque le tir de barrage redoublait. Méditons cet exemple. La note des fournisseurs est, tout compte fait, plus facile à supporter et notre résistance, en l'occasion, moins digne d'être célébrée.

Un de nos amis nous dit : « Je vois beaucoup de jeunes gens baiser la main des dames dans les avenues. Ce geste n'est pas de plein-air. Qu'en pensez-vous ? » Il ne l'est

plus, voilà ce que nous en pensons. Il fut un temps où il devait être charmant de baiser, dehors, la main d'une jeune femme ; c'était le temps où on n'était point bousculé et précieusement vêtu. Mais aujourd'hui, où nous sommes les uns et les autres pressés, à la merci d'une foule sans grâce, où nous pouvons à peine nous arrêter sans être immédiatement balayés par le flot, il nous apparaît bien, en effet, que ce n'est plus la saison d'embrasser une dame sur les doigts. Ce n'est pas là, d'ailleurs, une erreur bien grave et les circonstances peuvent y prêter : une rencontre dans un jardin, parmi les fleurs, un beau jour d'été...

L'autorité d'un grand critique est faite sans doute de ce qu'il ne se trompe jamais dans les circonstances importantes de sa carrière. Conservons notre autorité en écartant le plus possible les occasions d'erreurs. Nous voyons d'excellents hommes, bien intentionnés mais oisifs, qui passent leur temps à découvrir toujours de nouvelles choses. Ce serait un type charmant de comédie que le vieux garçon qui prétend dénicher, avec persistance, des restaurants où l'on dîne fort bien pour dix francs, des tailleurs qui vous font des prix raisonnables, du crédit, et coupent comme place Vendôme, des chemisiers qui vous vendent des cravates anglaises au prix du mark, des rez-de-chaussée sur jardin avec le confort moderne et dans des rues où on ne rencontre jamais personne. Vous vous empressez de contrôler toutes ces occasions : autant d'erreurs. Le restaurant vous empoisonne, le tailleur vous affuble, la cravate est une ficelle et la garçonnière une chimère. Songez qu'une seule de ces erreurs diminue à jamais votre prestige. Alors, un bon conseil : quand vous avez trouvé une de ces occasions, gardez-la pour vous ;

si vous signalez cette découverte à quelque ami, au cas où elle est ingénieuse et profitable, il s'en attribue le mérite ; au cas où elle est inférieure, il vous accable et s'efforce de vous diminuer.

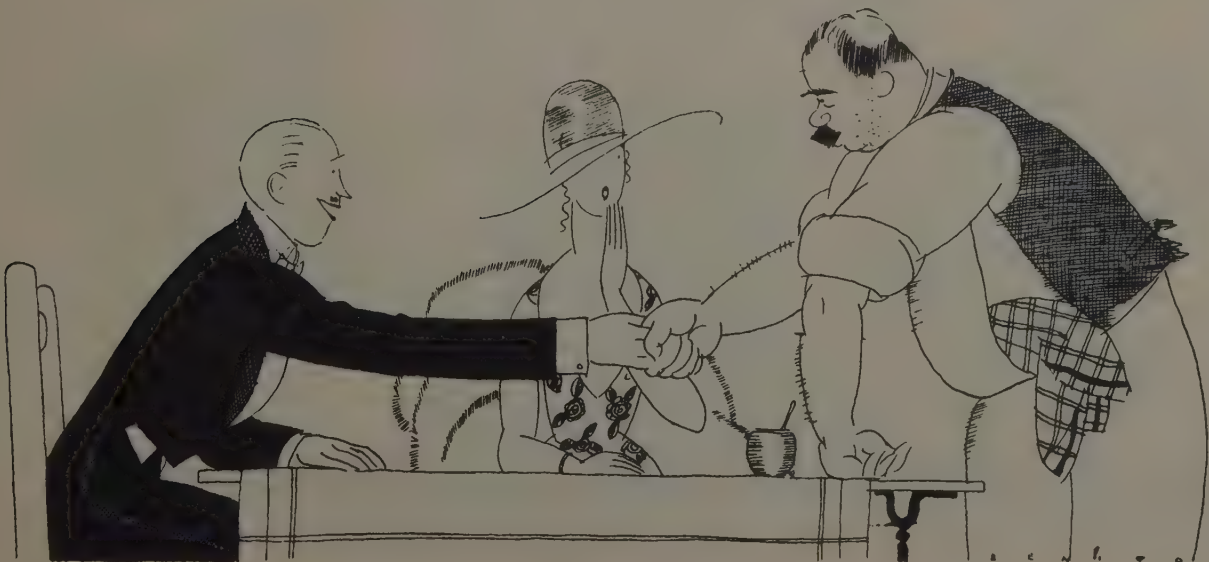
De braves gens se donnent toujours un air pressé pour paraître importants, accablés de travail ou de rendez-vous. Erreur ! Erreur enfantine ! Le prestige est au prix d'une certaine lenteur et d'un mépris apparent du temps. On pourrait écrire une étude à la manière de notre maître Balzac sur les rapports de la lenteur et de la majesté.

Certains de nos amis ne consentiront jamais à sortir avec un parapluie ; ils se croiraient déshonorés sans leur canne : erreur ! La véritable élégance est au contraire de porter les choses utiles au moment opportun : un gilet de fourrure à la campagne, des chaussettes de laine et des souliers bien épais au golf, des guêtres de gros drap pour le footing hivernal. L'homme qui, par cinq degrés au-dessous, met des chaussettes de soie commet une erreur pour sa santé et contre le bon ton.

Nous n'avons pas eu l'intention d'édicter des règles, de tracer un lexique des habitudes vicieuses : "dites, ne dites pas". La grâce des manières, les bonnes façons, le charme, ce qui fait penser d'un homme qu'il est agréable et peut parfois le faire regretter plus longtemps qu'un autre, s'il disparaît, ne tient pas tant dans des formules toutes faites que dans des appréciations de circonstance, dans des gestes spontanés, dans des initiatives délicates. Et puis, il y aurait une erreur grave à traiter de toutes ces choses avec pédanterie. Souffrez que nous n'y tombions pas.

(Dessins de Benito.)

Gérard Baüer.



le Chapeau haut de forme



1810



1800



1806

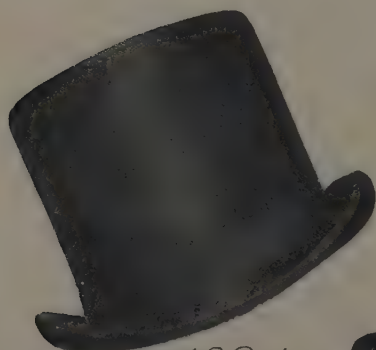


1830



1858

1850



1821

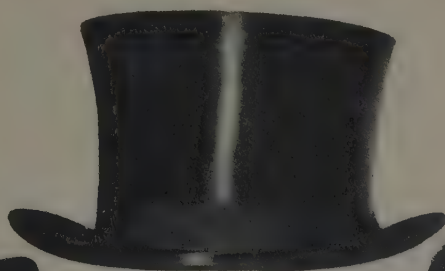


1818

à travers le temps



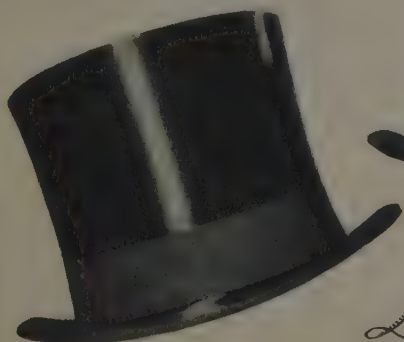
1865



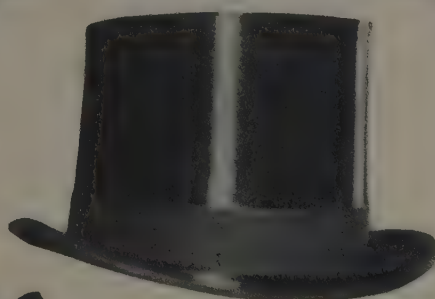
1881



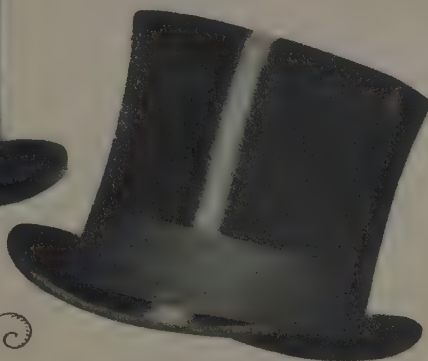
1878



Français



Américain
La mode
en
1922



Anglais

1859

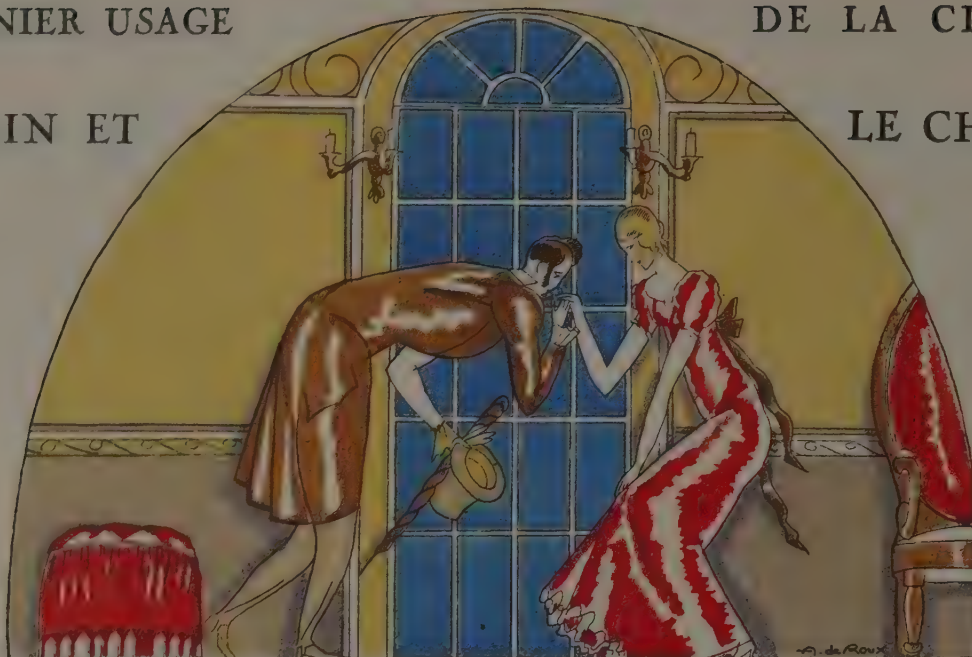


1872



1890

COLLECTION PINAUD & AMOUR.



Les usages, il ne faut pas s'enfermer avec entêtement dans leur forme ancienne. Acceptons qu'ils varient, il suffit de vouloir que leur forme nouvelle soit gentille et courtoise.

Deux de nos contemporains qui sont des égaux, qui ne sont pas très liés, qui ne sont plus des enfants, s'ils se croisent dans la rue, observez-les. On dirait qu'ils ont peine à tirer leur chapeau. Ils marqueront une espèce d'hésitation. Quel est ce mystère, sinon un cas de conscience ? Le conflit dans une âme de la politesse et d'une habitude qui devient suspecte, qui est menacée.

Des jouvenceaux, cependant, quand il leur est permis de saluer familièrement, ne sont pas dans l'embarras. Ils arrachent de leur tête aux cheveux rebroussés leur chapeau mou saisi à pleine mains. Au lieu de le soulever dans l'espace et de l'y tenir un instant suspendu, ils le jeteront de côté et le ramèneront aussi brusquement sur leur crâne où le voilà enfoncé à pleine coiffe, sans précaution, du moins apparente. Ces jouvenceaux d'ailleurs sont avares de leurs coups de chapeaux. Entre eux, ils lèvent la main, sans toucher au couvre-chef, je veux dire sans l'ôter. Les doigts effleurent l'aile, la paume étant visi-

ble. C'est net et cordial, militaire, romain, français. Prenons exemple ! Il n'est pas indispensable d'homme à homme de déranger nos chapeaux. Il l'est de se saluer.

Les amies de nos mères obligeaient encore en 1905 les malheureux enfants que nous étions à jongler en visite avec notre premier huit-reflets, la canne et les gants, entre lesquels elles glissaient une cruelle tasse de thé, et fragile, et débordante, comme si nous avions

eu vingt ou trente doigts. A présent, les hommes laissent tout avec le manteau, et se présentent les mains vides. Ils n'en sont que plus libres pour baiser avec tact une main délicate. L'usage a changé, nul n'en est mort. Sur ce point les manières y ont même gagné, la politesse s'en est bien trouvée, cette politesse qui suppose, d'après les anciens traités de civilités tant de dons de l'esprit et de vertus, même chrétiennes.

Si vous n'aimez pas à réfléchir, il vous semble que la poignée de main est un commandement de Dieu, inscrit depuis l'origine dans l'ordre des choses. Cependant, il n'en est rien. Ce n'est encore qu'un usage, et qui n'est pas vieux, et qui n'est pas immuable. Il serait aussi naturel de se frotter nez contre nez.

Ces Romains, dont je





parlais, qui levaient le bras droit comme pour prendre le ciel à témoin de leur cœur, tandis que la tête, par son inclinaison diverse, traduisait le respect ou l'arrogance, le défi ou la soumission, nous avons vu les Fascistes reproduire tel quel leur noble geste. Les Arabes jeunes, vêtus de bleu marine avec la chéchia rouge, imitant leurs ancêtres plutôt que leurs pères, portent la main à la poitrine, au front, sur la bouche, triple signe sur les sources de l'amitié et sur son truchement, la parole. Pour nos ascendants du XVII^e siècle, c'était encore un acte solennel que de « toucher dans la main ». Qui engageait, qui liait, qui consacrait un serment. Ils mettaient leur familiarité dans l'accolade. Nos cadets précités sont capables d'y penser.

Les hommes sentent une douceur dans le contact de l'amitié. Ils en sont rassurés. Ils craignent moins, après cette promesse, les embûches de la destinée. Mais il a fallu des siècles pour que le mouvement de l'amitié devint celui de la politesse. Des siècles pour que l'homme, à bon droit défiant, permit au premier venu de toucher à sa personne, de lui prendre la main.

On donne son regard en même temps que la main. Il faut les donner sans imprudence et sans duperie, en psychologue. Tout le monde vous dira ce que signifie une main molle, une main indécise, une main fuyarde. Le plus traître est celui qui insiste hors de propos, celui qui ne vous laisserait qu'un centième de seconde le bout de ses doigts s'il s'écoutait, mais qui, ayant appris à feindre, ne vous lâche plus... Votre main est vigoureuse, droit devant soi. Si vous devez le respect, vous vous inclinez sans bassesse. S'il y a une supériorité de votre part, vous souriez mieux que chez le

photographe. S'il y a égalité, un petit air du menton, crâne et gentil. L'ironie que nous continuons de mettre partout n'est plus fatiguée, comme il y a trente ans, elle nous laisse croire aux choses belles et bonnes.

La jeunesse a inventé une nouvelle poignée de mains. On prend la main du voisin et au lieu de l'élever, au lieu surtout de la secouer comme un villageois, on imprime un mouvement de haut en bas, un seul, tandis que le torse se redresse assez fièrement. Si vos quarante ans ne sont pas trop loin, ne vous obstinez pas, faites comme cela, ou à peu près.

Pas avec les dames. Avec elles, l'ancienne manière, (même un peu précieuse, rappelez-vous : les coudes à la hauteur de vos épaules inclinées). A moins que vous ne préféreriez baiser la main... En principe, une main gantée n'a pas droit au baiser, Philinte *dixit*. Dehors, vous tenez compte de toutes les nuances. On baise la main dans la rue Vaneau et non dans la rue de Babylone qui est trop passante ; rue de la Paix, parceque c'est elle, en dépit de la foule et non pas sur les boulevards ; aux Acacias, quand c'est l'heure, et non pas dans la petite allée aux arbres en chicane qui va d'Auteuil à Longchamp : là, il faut viser la bouche... En tous cas, vous prenez vite un parti. Vous ne restez pas là comme un benêt (*Baiserai-je, papa ?*). Et vous ne vous courbez pas comme un esclave : vous conduisez le tendre objet sans brusquerie, mais rondement. Il y a des jeunes filles qui sont jolies. Quelqu'un que je sais leur embrasse le bras, et déclare : « On ne baise pas la main aux jeunes filles. »

Avant de parler légèrement, en sauvage ermite, des manières du monde, songez un peu. A l'état de nature, un amant (et encore !) baise la main de celle qu'il aime. L'état de civilisation met sous vos lèvres toutes les belles mains de la création. Le moyen d'être disciple de Rousseau ?

Eugène Marsan.



(Dessins de A. de Roux.)

LES CHAUSSURES DE MONSIEUR

Cette partie du costume joue dans l'élégance masculine, comme dans l'élégance féminine, un rôle très important. On s'aperçoit moins d'un costume fatigué que d'une chaussure déformée ou mal faite.

C'est un lien commun de dire qu'un homme ne sera jamais chic s'il néglige sa chaussure et ne prend pas soin de l'harmoniser avec l'ensemble de son costume. La confirmation de l'élégance est là.

Que faut-il donc pour être bien chaussé selon le goût de la saison, c'est ce que nous sommes allés demander à nos meilleurs bottiers.

— Si vous veniez me questionner, nous dit M. Hellstern sur la mode actuelle et les transformations subies par les chaussures de dames, je ne serais pas embarrassé pour vous répondre, car leur évolution a été considérable et leur variété permettrait de dissierter longuement sur elles.

« Pour la mode masculine, le sujet est plus restreint. Les changements s'échelonnent sur plusieurs saisons et n'intéressent jamais qu'une partie de la chaussure.

« On retrouve dans celle-ci le même souci de modération que dans le costume. Les formes étudiées, rationnelles, restent élégantes même lorsqu'il s'agit de robustes brodequins de chasse ou de solides souliers de marche

« Avec sa forme allongée sans excès, son talon bas qui laisse au pied tout son aplomb, ses semelles également épaisses de l'extrémité à la cambrure, la chaussure actuelle, sans ornement, répond bien à notre besoin de confortable et de pratique et s'inspire de la tendance générale de la mode qui s'éloigne des complications ornementales et s'efforce le plus souvent de donner une belle ligne à une belle matière.

« Pour l'après-midi. — Voici toujours les souliers bas, mais complètement dépourvus de ces dessins composés d'une multitude de trous de grandeurs différentes et qui eurent tant de succès ces dernières années.

« Le cuir n'est plus torturé, seules les piqûres nécessaires dessinent quelques traits harmonieux dans ces belles peaux fauves ou rougeâtres, aux nuances chaudes qui seront les couleurs de cet hiver comme elles furent les couleurs de l'été; aucune fantaisie, la cire étendra sa patine sur la matière unie.

« Les souliers bas qui laissent voir la chaussette, favoriseront le développement de sa fantaisie. Elle sert de transition entre le pantalon et la chaussure et c'est du choix de sa couleur que dépendra l'harmonie qui doit régner entre ces trois parties du costume.

« Voici la forme Boër en cuir natté, sans doublure, donnant à la chaussure une grande souplesse et laissant le pied dans une chambre d'air. Pourquoi Boër, demandons-nous? Parce qu'elle prit naissance lors de la guerre du Transvaal. Elle s'est transformée depuis suivant les modes successives, mais le principe reste le même. Lorsque la clientèle masculine adopte une forme, elle lui reste longtemps fidèle.

« Quelle légèreté dans ces





chaussures ! Légèreté due au « felt » sorte de feutre goudronné qui les double toutes entièrement, les rend imperméables et les allège de cette partie du cuir qu'il remplace. Enfin, pour en faire un éloge complet, nous dit M. Hellstern, il convient d'ajouter qu'il supprime entièrement ce bruit si désagréable que font parfois les souliers.

« Avec la jaquette, vous pourrez porter la « bottine guêtre » d'une forme spéciale qui porte la guêtre piquée sur la chaussure et qui moule ainsi admirablement bien le pied. Ce modèle léger supprime les défauts de la guêtre séparée qui va si rarement bien.

« La mode des souliers bas n'a pas détrôné celle des chaussures à lacets qui ont leurs partisans. Simples comme toutes les autres, elles portent des tiges beige, marron ou gris avec garant de box-calf.

« Comme cette tige a de beaux reflets ! Elle est d'antilope, sur claqué vernie, portant boutons assortis.

« Belle, dites-vous, plus encore, inusable.

« L'escarpin se porte-t-il toujours ? Oui, il se partage le succès, pour le soir, avec le soulier bas, sans aucune piqure.

« Chez soi. — La mule de fantaisie aux couleurs vives est en faveur — chez soi tout est permis — Elle accompagnera les somptueux pyjamas ou les robes de chambre chamarrées.

A PROPOS DE BOTTES

— Leurs transformations sont insensibles, nous dit M. Coquillot. Elles semblent cristallisées dans des formes consacrées. Il y a en elles une sorte de respect de la tradition.

« Pour le cheval, la botte Chantilly vernie ou acajou, d'allure si cavalière, garde son succès, sa forme et ses adeptes. Elle s'est installée en maîtresse dans le costume d'équitation.

« La chasse à courre veut la botte à revers aux couleurs de vénerie pour l'équipage et, pour les invités, la botte noire cirée à grosses semelles.

« Les modèles à tige de drap avec claqué vernie ou ceux à tige d'antilope avec cuir fauve sont quelquefois portés par quelques élégants, amoureux de l'originalité. Leur usage en est rare, ils ne méritent que d'être mentionnés en passant.

« Pour le tir ou la chasse, nécessitant de solides chaussures qui vous préserveront et de l'eau et du froid, on se sert de forts brodequins qui ne sont pas dépourvus d'une certaine élégance rustique et qu'on porte le plus souvent avec les leggings de la même couleur. Quelques chasseurs adoptent de robustes souliers ornés de dessins perforés et accompagnés de guêtres écossaises et même d'épais bas de laine à raies.

« Pour le bois, prenez un solide richelieu anglais, soutenu par de fortes semelles et portant double empeigne en deux couleurs.

« Vous voyez que la mode masculine ne connaît pas le même raffinement que la mode féminine, elle a néanmoins ses exigences auxquelles un homme élégant doit se plier, s'il veut mériter ce nom. Les exigences, d'ailleurs, ne sont pas dures puisqu'elles veulent toujours de la simplicité dans des formes rationnelles et de la modération dans les couleurs. L'homme élégant étant celui qu'on ne remarque pas. N'oubliez pas que si vous êtes mal chaussé vous êtes remarqué. »

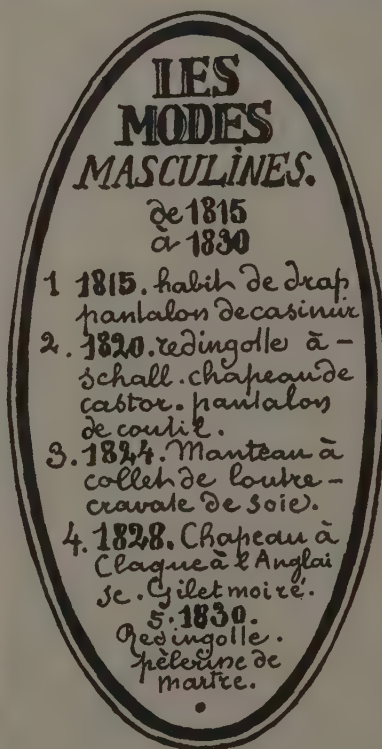
D. Lenief.

MODÈLES de HELLSTERN et de COQUILLOT.





(Aquarelles de Pierre Peltier.)





LES MODES MASCULINES de 1830 à 1845



La Mode à Longchamps
1841.



1838.



Le Romantique.
1836

comment porter le mouchoir ?



UNE jeune fille que je désignerai sous ses seules initiales, Mademoiselle M. de P... me disait un jour, — quelques semaines après son mariage avec un très jeune homme dont les réels talents chorégraphiques constituaient l'unique patrimoine :

— “ Pourquoi ai-je épousé Monsieur V... S... Mais parce que je l'aime, et puis il porte son mouchoir dans sa manche...”

L'anecdote n'a de valeur que par sa rigoureuse authenticité. Nous laisserons donc aux esprits chagrins l'occasion de discuter à perte de vue sur la légèreté des mobiles féminins, et nous reconnaitrons seulement qu'il existe une question du mouchoir, à l'ordre quotidien de l'élégance masculine.

Assurément, vous ne porterez point, Monsieur, le même modèle de mouchoir selon que vous serez en veston ou en smoking, selon que vous irez faire quelques trous sur un terrain de golf ou que vous patinerez en escarpins sur le parquet d'un salon. Vous aurez des mouchoirs pour les différentes heures du jour, et vous ne les porterez point indifféremment dans la petite poche à gauche de votre poitrine. Les essais de la poche à droite ont en effet lamentablement échoué devant le Dernier Carré des Dandies...

✧ ✧ ✧

Il suit de là qu'il est des circonstances où

le mouchoir dans la pochette pectorale est de bon ton, et nous dirons du meilleur. C'est le mouchoir du pyjama qui se chiffonne facilement et dont une des extrémités retombe négligemment, mouchoir d'un usage peu fréquent et fugitif, car je ne présume point que vous êtes, Monsieur, à cet âge incertain de la pituite prenant l'accent grave, en passe de devenir chronique.

Au Bois, le matin, avec le veston de homespun, les fins linons ourlés de nuances douces, les crêpons unis, les mousselines de soie entourées de satin vif sont d'un heureux effet qu'un monogramme héraldique ou des initiales entrelacées ou encore toute une devise brodée rehausse distinctement. Vous pouvez en jouer par instants de ce mouchoir qui s'assortit si bien à votre cravate dans un rappel discret de motifs ou à vos chaussettes dans un écho amorti de fantaisies, car vous avez sans nul doute des articulations assez fines pour vous permettre le soulier d'acajou couvert de piqûres quand ce n'est point le Richelieu verni, net comme un miroir d'ébène.

De ce mouchoir, vous vous mouchez le moins possible, vous vous en essuiez seulement le nez de temps à autre s'il a des tendances à luire, vous le passerez légèrement sur les deux ailes pour en rabattre le tissu comme vous refermeriez un sachet. Odorant, ce mouchoir fera s'évaporer dans la jeune

Monsieur



lumière de dix ou onze heures des fragrances de fougère, de chypre de peau d'Espagne; laissant la tubéreuse, le musc et le patchouli à d'entêtants fâcheux dont le bavardage glapissant suffirait cependant à donner la migraine.

Pour l'après-midi, le mouchoir des très jeunes gens, parce qu'il faut être adolescent pour aller dans le monde avant la soirée.

C'est ce mouchoir-là que le freluquet glisse dans sa manche, sous le poignet mousquetaire dont les boutons à chaînettes ne sont pas irréprochables. Ce mouchoir se découvre à l'heure du thé, lorsque le samovar, dont l'anse est invariablement trop chaude, brûlerait l'épiderme fragile des doigts de votre partenaire, jeune Homme qui vous aventurez sur le champ de manœuvres mondain avec une ingénuité de néophyte, mais dont il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez encore une fraîcheur d'illusions que vos aînés ont perdue...

Le mouchoir de soirée est infiniment plus important : c'est le souverain entre tous, il a des grâces à nulles autres pareilles et des usages parmi les plus variés. Carré de soie que l'on glisse entre le plastron et le gilet ouvert, losange éclatant que l'on serre sur la taille de sa danseuse, petit pavillon parfumé que l'on abandonne entre ses mains quand elle n'en a point d'autre à sa disposition... Ou bien, mouchoir provocant et mouchoir irrité, c'est de ce mouchoir dont vous donnerez un coup d'époussette sur le tapis de la table de bridge où vous aurez laissé choir la cendre de votre cigare,

tant vous vous préoccupez de réussir le sans-atout *contré* que l'on impose élégamment à des adversaires indécis...

Mouchoir que l'on sort violemment de sa pochette à la barre d'une banque taillée au club, mouchoir dont on s'empare brusquement sur le tabouret du bar quand le stewart a débouché trop copieusement la bouteille décoiffée de "White Star", mouchoir que l'on griffe et regriffe entre ses doigts à l'heure d'un émoi d'angoisse et qu'une autre main vous arrache à l'instant des griseries trop anxieuses, mouchoir qui essuie les larmes du plaisir sur les paupières transparentes et meurtries, mouchoir que l'on traîne avec soi comme un petit linceul, un linceul minuscule, mais toujours trop grand pour l'amour expiré !

Aujourd'hui, Monsieur, c'est nous qui lançons parfois le mouchoir... Naguère, à une époque moins convalescente que la nôtre, perpétuellement occupée à surveiller ses blessures, nous eussions passé pour des fats, pour des Buckingham au petit pied, dont l'assurance troublait les femmes bien plus qu'elles ne se le fussent avoué.

Aujourd'hui Monsieur, nous pouvons lancer le mouchoir : c'est le plus beau des gestes puisque c'est un aveu. Seulement, sachons être magiciens et le transformer dès les premiers pas en ce tapis que Walter Raleigh étendait sous les pieds de la reine, — pour qu'elle ne sentit point la froideur des marches de marbre...



(Dessins de Hemjic.)

Jehan Durieux.



LE "DON JUAN", MANTEAU DU SOIR

(Dessin de Marc-Luc.)

CRÉATION DE KRIEGCK

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

5^e Année N° 51
Mars 1924





MONSIEUR AU BAR

ON a conté, déjà, combien Monsieur était "singé" par la jeunesse des faubourgs. Les adolescents affolés de chic n'hésitent pas, malgré leur extrême jeunesse, à délabrer leur estomac en absorbant des boissons anglaises aux étonnantes saveurs.

Quel freluquet n'a pas ressenti un bien illégitime orgueil en pénétrant pour la première fois dans un bar américain? Là, avec une indifférence affectée, il s'est juché sur un gigantesque tabouret, a posé son coude sur la barre d'appui et, d'une voix moque, traînante, lointaine, a demandé un « Flip » ou un « Manatham ». Il a posé ses lèvres sur le chalumeau, et, les yeux clos comme par une merveilleuse révérence, il a humé le mélange. Ajoutons qu'il a peut-être dissimulé une grimace causée par l'apreté d'un « Scotch Whisky » ou la rudesse imprévue d'une « Canadian mixture ». Et encore le Barman pourvu qu'il s'estime heureux, s'il n'a pas été témoin d'une longue discussion où le rôle d'arbitre lui ayant été confié, il aura dû interrompre son délicat travail pour répondre péremptoirement à des questions oiseuses. Veut-il rendre son interlocuteur bien heureux? il lui soufflera de l'appeler familièrement « Monsieur Pierre » ou « Monsieur Henry » et voilà un homme satisfait pour peu de chose.

Le lendemain, notre apprenti dilettante a

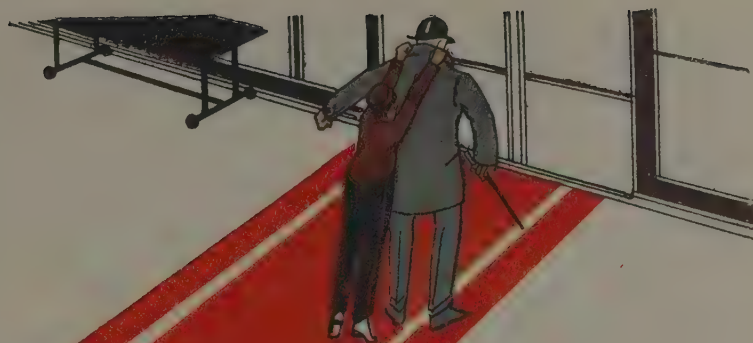
fierté : « J'ai passé ma soirée chez Philipps! — ou au Chatham ». Ces mots constitueront pour lui un véritable brevet d'élégance. Pauvre jeune homme! sachez-le, mon ami, un bar — et j'entends, par là, un bar fréquenté par d'autres gentlemen que des jockeys ou des entraîneurs, — n'est pas un lieu quelconque. Un bar fait partie du nombre restreint de décors (club, fumoir, hammam, court et boulevard) où Monsieur doit savoir évoluer avec harmonie : un bar est presque un sanctuaire. Voyez plutôt : la salle est basse, meublée de divans et de larges fauteuils de cuir sombre ; les boiseries des murs sont austères, où chante la note vive des gravures anglaises ; et voyez les tables massives et élégantes garnies de tout l'outillage compliqué du fumeur raffiné!

Le sanctuaire proprement dit, est au fond de la pièce : je ne saurais mieux comparer le meuble qui s'y dresse qu'à un autel au pied duquel le Barman, dont le surplis est une veste blanche immaculée, officie sans relâche.



Monsieur

pour les fidèles. Les ustensiles argentés brillent, tels les vases sacrés, tandis que la lumière électrique, soigneusement tamisée, donne des tons de pierrieres aux flacons de liqueurs chatoyants qui garnissent la muraille comme les vitraux allument de brusques scintillements dans la pénombre des basiliques. Il n'est pas aisé d'évoluer simplement dans le temple. — Pourtant, Monsieur, qui fréquente volontiers les bars, n'y commet jamais la moindre faute de goût. — A-t-il un bar favori? — Non, car avant d'être l'habitué des bars, Monsieur est membre d'un cercle connu où on le voit souvent. Il n'a donc pas de bar de prédilection et se rend seulement dans tel ou tel établissement dont le confort lui paraît plus raffiné et les boissons plus délicatement battues. Monsieur y fait donc de fréquentes apparitions, mais son attitude est toujours parfaitement conforme aux circonstances. A-t-il soif? Il entre rapidement, entre deux courses ou deux rendez-vous, et, debout, se fait servir la boisson légère, fraîche, propre à le désaltérer. Puis il s'en va. Veut-il passer une longue soirée à évoquer avec de vieux camarades des souvenirs communs déjà lointains? Il leur donnera rendez-vous au bar qui leur offrira du calme, presque du silence ou tout au moins de la tranquillité. Des voisins bruyants ou des heurts de porte ne troubleront point la conversa-



tion : glissant sur ses semelles de feutre comme une ombre mystérieuse et blanche, le Barman leur apportera sans bruit l'énergique "Jugand Tommy" ou le joyeux "Port-Flip" et loin des cercles bruyants et du Paris nocturne, Monsieur et ses amis verront leurs souvenirs devenir plus vivaces. Le ton de la causerie sera plus familier, plus amical sans devenir négligé, et cela grâce au décor traditionnel du bar où l'âme de Dickens paraît flotter.

Si Monsieur se sent du vague à l'âme, si le luxe de sa garçonnière ou le tapage des boulevards lui paraissent importuns, il cherchera refuge au bar et là, dans un fauteuil profond, il se laissera aller aux rêveries du buveur solitaire et, même si la fraîcheur d'un "Mint-dulep" ou la saveur monacale d'un "Egg-Nogg" ne peuvent le tirer de son engourdissement, son attitude ne sera pas celle de Byron ou de Chateaubriand. Elle trahira peut-être quelque souci, rien de plus.

Nous ne formulerons donc point de règles générales en ce qui concerne la manière d'être ou de ne pas être, au bar.

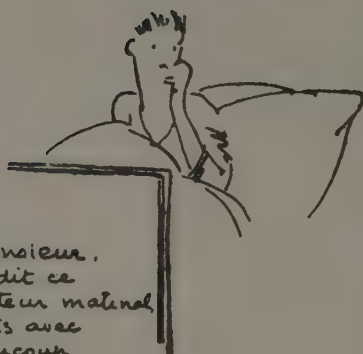
Il faut de la mesure, de la simplicité, il convient d'appropriier son langage aux lieux comme aux gens, tout est là! que l'exemple de Monsieur vous serve d'enseignement, jeunes gens audacieux, et vous serez à votre tour des modèles de grâce et de savoir-vivre.

Paul-Jean Léon.

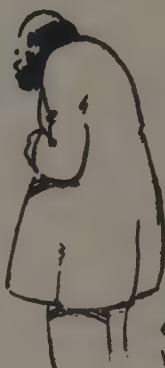
(Dessiné par Eric de Coulon.)



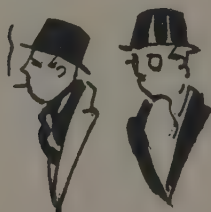
Par surprise



Monsieur,
me dit ce
visiteur malin
je lis avec
beaucoup
d'intérêt vos
chroniques dans "Monsieur."

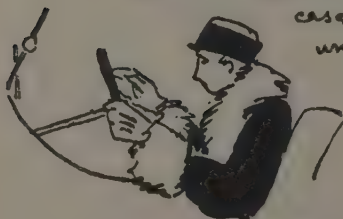


grâce à vous,
je sais qu'avec
le smoking, on
porte des cravates
noires...



Je me suis passionné en lisant
le concours de chapeaux du "Daily Mail,
que ne désavouerait point Aristote...

Je me suis rendu compte qu'il
était malicieux de porter une
casquette avec
une jaquette



et de fumer la
pibe aux
"Ballets Suédois."

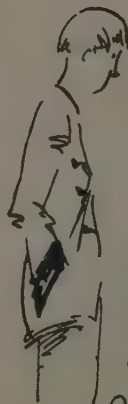


Si j'avais une automobile - comme
vous - j'aurais - comme vous - un
confortable manteau garni de
fourrures claires... et je dormirais avec
un ravissant pyjama de soie mauve...

- Monsieur, dis-je à ce visiteur - je
vois que vous êtes un homme de goût!
Mais, m'expliquez-vous?...

Alors, avec un bon soupir, et tirant un vaste
papier de sa poche: « Je suis le successeur de
votre tailleur, et j'ai pris la liberté... »

Je ne croyais plus jamais aux louanges des hommes...



J. C. Bellaigue

1920 -



DOBBS HATS

*The PELHAM, a soft hat of distinctive lines; Dobbs ALL-WEATHER, in a variety of exclusive fabrics; and a Dobbs Cap, tailored from Royalty Checks
(from Dobbs & Co., NEW YORK'S LEADING HATTERS, 620 and 244 Fifth Avenue.)
Exclusive Representatives in Many of the Principal American Cities*

Col et Cravatte combinaison ①

L'évolution du Col

LORSQUE l'on considère un col, on peut être tenté de se demander quelle série de transformations il a subies avant d'être fait tel que nous avons coutume de le porter aujourd'hui.

Depuis un siècle il n'a que très peu changé. En effet, le col cher à lord Byron a été, avec le col de 1840, le modèle dont tous les chemisiers se sont tour à tour inspirés.

Lord Byron a, du reste, laissé son nom au col qu'il affectionnait et ce n'est pas là un négligeable titre de gloire.

Le col de 1840, lui, était formidable, aussi, pour ne pas s'étrangler, messieurs les dandies avaient-ils pris l'habitude d'en tourner les pointes en arrière.

Cette forme succédait au dernier col à la Brummell, haut mais retourné d'un bout à l'autre de sa longueur.

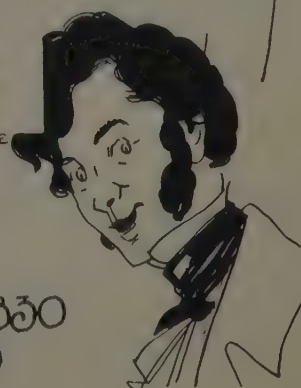
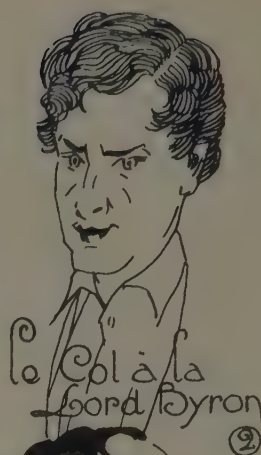
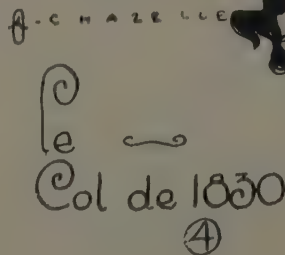
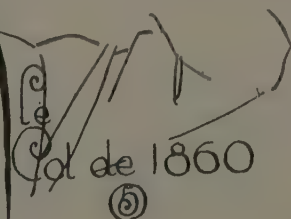
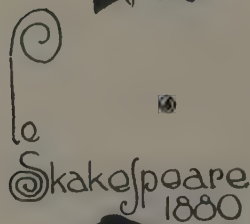
Au commencement de sa carrière d'arbitre des élégances, Brummell était très partisan d'un col d'une immense hauteur mais légèrement plissé.

D'Orsay, ayant hérité le sceptre de Brummell, préféra le type de col porté par le père dans la "Dame aux Camélias". — "Je veux bien être le Roi des Élégances, disait-il, mais je ne veux pas me martyriser". C'était un dandy pratique, aussi régna-t-il à Londres comme à Paris.

Vers 1860, le Prince de Galles, l'inoubliable Edouard, trouvant que le col avec des pointes n'était pas plaisant, commanda qu'on lui fit quelque chose de moins grand. Le chemisier, ravi d'avoir été consulté par le plus distingué de tous ses clients, déroula une simple bande de linge, tout à fait étroite. Le Prince examina, approuva, adopta et les Anglais imitèrent son exemple.

Mais ce petit col n'eut qu'une vogue éphémère.

Tout d'abord les Parisiens l'accueillirent avec enthousiasme et Offenbach, qui malgré sa nationalité



le
Col de 1885
jusqu'à 1890

était "parisien" déclara que la nouvelle forme lui allait à ravir.

Puis, peu à peu, le col de lord Byron, très diminué, remplaça le col à la Prince de Galles, enfin les élégants exécutèrent une volte-face, abandonnèrent les cols microscopiques et les remplacèrent rapidement par d'autres, énormes. — Ceux-ci évidemment n'étaient pas confortables et causaient une inexprimable torture aux hommes bien mis.

Ces victimes de la tyrannie de la mode auraient peut-être souffert longtemps encore si un avisé personnage, dont l'Histoire n'a pas gardé le nom, ne s'était aperçu qu'en faisant moins haut ce col et en en retournant les pointes, on avait un objet aussi élégant et bien plus agréable à porter.

Le succès de ce col fut immense et comparable à celui du col à coins cassés qui date de la même époque, c'est-à-dire 1885.

Les années s'écoulèrent et ces deux cols conservèrent la faveur de la jeunesse dorée. Cependant, en 1895, un parfait gentilhomme, dont les avis avaient force de loi, reparla du col à la lord Byron. La mode, dit-il, ne doit pas être immuable, elle doit changer perpétuellement, elle doit être, elle est un perpétuel recommencement. Cependant, je ne vous conseille pas, mes chers amis, de porter le Byron qui est vraiment trop débraillé; néanmoins, en le modifiant quelque peu, il ne sera pas loin d'être parfait. Ce sage avait raison. Le col rabattu que ces paroles firent naître est encore celui qu'aujourd'hui nous portons le plus volontiers.

Évidemment les premiers modèles qui étaient de ridicules cylindres blancs, hauts à faire peur, disparurent rapidement pour faire place au col de taille moyenne si pratique.

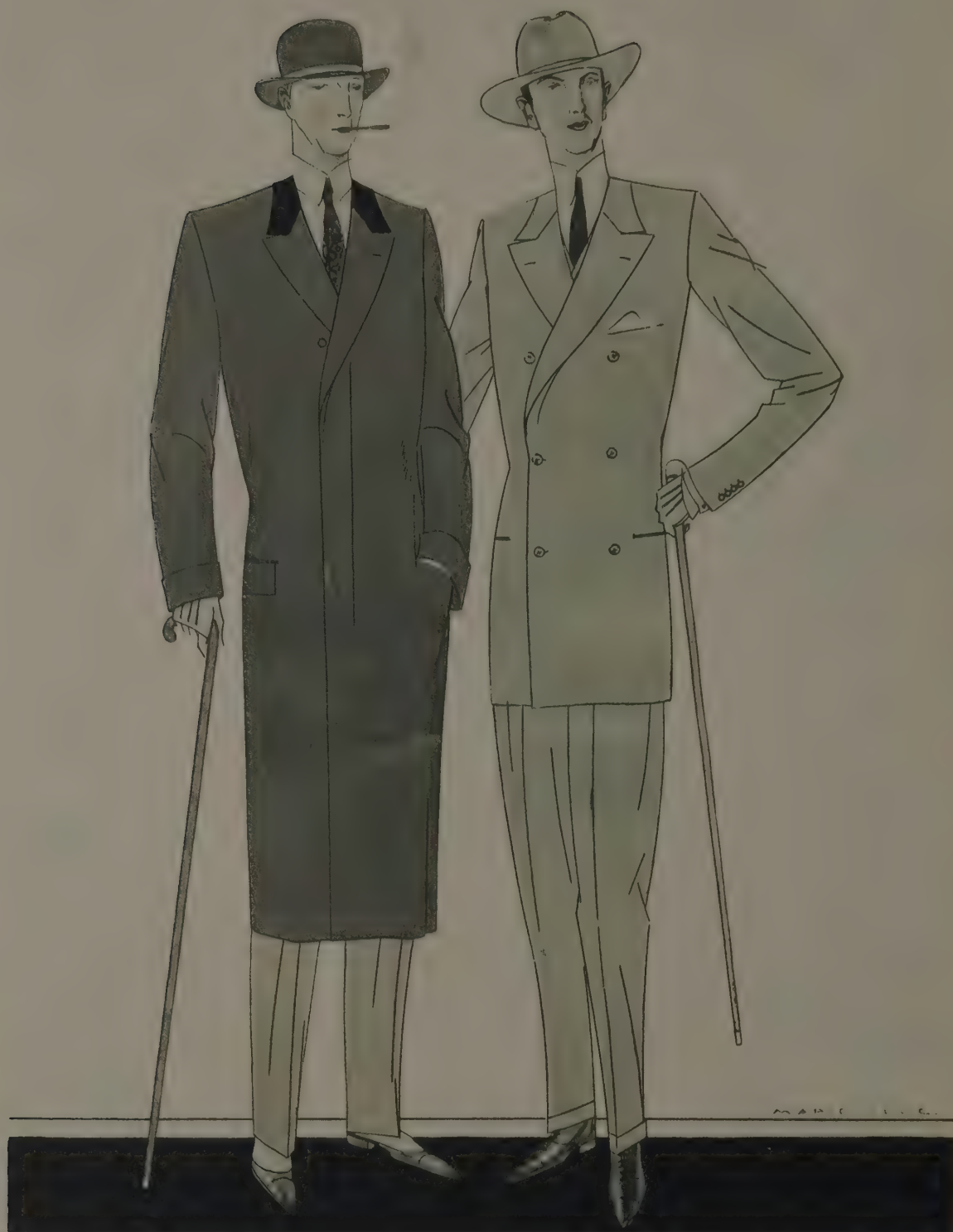
Depuis plus de vingt ans le col triomphe à Paris et dans le monde entier. Ses formes sont nombreuses mais entre elles il y a peu de différence. Les uns sont... mais pourquoi insister? Puisque ces cols, vous les avez dans votre armoire.

George Cecil.

(Dessins de Chazelle).

Chazelle
Ceux d'aujourd'hui -

POUR LA VILLE



Pardessus d'hiver en Beaver avec col velours.

Complet veston en Angola gris fer.

(Dessins de Marc-Luc.)

MODÈLES DE LARSEN ET C^{ie}

3^e Année N 35
Nov. 1922

Monsieur

Prix du N°
Cinq francs



de Rego Monteiro
1922



LES COIFFURES A LA MODE ET LES AUTRES



SAVOIR se coiffer selon sa tête et selon ses cheveux est un art plus complexe qu'on ne

croit et qui nécessite des notions d'esthétique précises. Et voilà pourquoi des artistes capillaires ont pensé qu'il ne fallait rien moins qu'une Académie pour enseigner aux coiffeurs amoureux de leur métier les coupes savantes et les ondulations indéfinissables.

Nous ne les suivrons pas jusque-là car nous craindrions de nous perdre dans ces ondulations par trop académiques.

D'ailleurs la rue ou les réunions publiques sont suffisamment fertiles en coiffures de toutes sortes pour nous fournir une abondante et savoureuse documentation.

Si l'on établissait quelque statistique originale sur les différents arrangements de la chevelure masculine, il est bien certain que la coiffure dite "tango" et flétrie, durant la guerre, du nom infamant de "coiffure à l'embusqué", occuperait la première place.

Elle est jolie surtout lorsqu'une abondante chevelure noire permet d'en faire un magnifique casque d'ébène qui a l'air de défier la calvitie,



de cheveux que chaque saison éclaircira avec cruauté.

Il faut alors abandonner la "coiffure tango" et adopter la "coiffure à raie" qui de l'avis de certaines compétences sera très en vogue d'ici peu. Dans ce cas les cheveux se porteront courts sur les côtés et la mèche moins plate sera légèrement ondulée.

Cette raie de côté qui



permet plus de fantaisie favorisera l'étalage légèrement prétentieux des ondulations qui serpentent sur le front ou l'acrocroche-cœur, un peu paysan mais qui n'est pas déplaisant sur une tête jeune et naïve. Mais indépendamment de ses fantaisies de jeunesse qu'elle ne contrarie pas, la raie de côté rend des services qu'on ne doit pas oublier. C'est elle qui se baisse insensiblement à mesure que le sommet du crâne se dégarnit et qui, par cette habile manœuvre peut

réparer, longtemps encore, des ans irréparable outrage.

Si l'on devait lui donner quelque décoration pour tant de services désintéressés, il faudrait indiscutablement lui décerner la mé-



daille de sauvetage.

Elle n'a pas à craindre la raie au milieu qui ne sied qu'à de rares visages et qui parfois se continue ridiculement jusque sur la nuque comme si elle voulait diviser la tête en deux parties égales. Dans ce dernier cas, elle devient une véritable ligne de partage des cheveux qui ne permet pas le moindre

laisser-aller. On ne peut plus alors caractériser cette coiffure que par ce vilain mot, impeccable.

Avec elle nous sommes loin de la taille de che-

veux hygiénique et vigoureuse qui est née sous les influences sportive et américaine. Côtés et derrière de la tête tondus et si ras même qu'on les croirait passés au papier de



verre, voilà le principe initial de la coiffure telle que la conçoivent les sportmen et sportifs actuels, ou ceux plus nombreux encore qui veulent



ou lorsqu'elle emprunte une riche toison blonde et ondulée qui semble agitée par une brise légère.

Mais il faut s'en méfier dès que les golfes de la trentaine (mettons de la quarantaine) dégagent démesurément le front de chaque côté, sans le rendre plus intelligent pour cela, et ne lui laissent qu'une langue



jouer aux uns ou aux autres. Sur le sommet une aigrette de cheveux qui allonge la tête aux traits vigoureux [achève de silhouetter tout boxeur digne de ce nom et qui respecte les principes les plus élémentaires de sa corporation.

On se demande alors, en voyant de telles coiffures sur d'aussi puissantes musculatures à quoi pouvait bien servir la

longue chevelure du champion Samson. Nous allions oublier qu'elle lui permit d'ébranler les colones du Temple, et c'est une performance que ne renouvelleront pas nos athlètes aux cheveux courts.

A côté de cette puissante coupe boxo-américaine qui semble l'apanage des hommes forts, la délicate coiffure dite "Aux enfants d'Édouard" semble réservée au contraire aux êtres faibles puisqu'elle n'est guère adoptée que par les enfants et les vieillards. Mais tandis que chez les uns, elle a besoin de la tondeuse criminelle pour faucher les magnifiques toisons d'or ou de jais, chez les autres, c'est l'âge qui a fait plus lentement mais plus sûrement cette besogne.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des coiffures de tout le monde, il en est cependant qui méritent quelques mots bien qu'elles n'intéressent qu'une classe d'individus.

Regardons-en quelques-unes ensemble.

Voici quelques tailles de cheveux que nous pourrions qualifier de faubouriennes parce qu'elles se développent surtout dans les quartiers excentriques. La plus répandue est celle qui consiste à se raser très haut sur la nuque, délimitant ainsi brutalement la chevelure et la chair un peu à l'instar des arabes : il va sans dire qu'elle s'accompagne assez bien d'un certain grasseyement.

Il y a aussi les "pattes" ou plus vulgairement les "rou-flaquettes" qui jouent un rôle important dans le faubourg et vous donnent un de ces petits airs "mariol" tout à fait apprécié.

Il y a toutes les autres coiffures aussi et de très belles, mais celles-ci qui pourraient appartenir à tous les quartiers sont sans intérêt.

Quittons maintenant si vous le voulez bien, les quartiers vulgaires pour nous diriger vers celui des poètes, de ceux du moins qui croient encore à l'influence des longues chevelures sur l'inspiration. Contrairement au faubourg où le coiffeur joue un rôle si important, on n'en a plus besoin ici.

Il faut que la nature accomplisse son œuvre suivant sa fantaisie, comme un poète écrit ses vers suivant la sienne.

Malheureusement la nature, surtout lorsqu'il s'agit de cheveux, n'est pas d'accord avec l'hygiène et ce n'est jamais ni très joli, ni très propre, même pour un poète, de longs cheveux, grands générateurs de pellicules, qui flotte sur le col.

On voit très peu d'ailleurs de ces toisons incultes, sans doute parce qu'il y a peu de poètes.

Tant pis pour la poésie et tant mieux pour l'hygiène.

Malgré tout il convient de dire que des cheveux longs, soyeux et soignés accompagnent assez bien certains visages émaciés et la coiffure de Musset peut embellir encore quelques têtes fines.

C'est plutôt rare.

Mais il y a bien d'autres coiffures encore qui ne manquent ni d'intérêt ni d'originalité.

Regardez plutôt celle de ce vieux Monsieur qui laisse pousser de chaque côté de son crâne brillant d'immenses cheveux qu'il croise ensuite, avec une habileté prodigieuse, sur sa tête dénudée.

Et cet autre qui fait serpenter en sinuosités vermiculaires, les quelques rescapés sauvés de l'arthritisme.

Celui-là serait bien étonné si vous lui conseilliez de diminuer un peu la longueur de ses cheveux crépus et trop touffus sur lesquels son chapeau tient miraculeusement.

Celui-ci vous trouverait bien stupide ou jaloux si vous lui disiez que son "toupet" par trop accentué est vraiment d'une autre époque.

Avoir de beaux cheveux, c'est l'essentiel, mais encore faut-il savoir s'en servir.

Ne cherchez pas les grands effets et faites bien attention qu'il n'y a pas que la coiffure dans le visage.

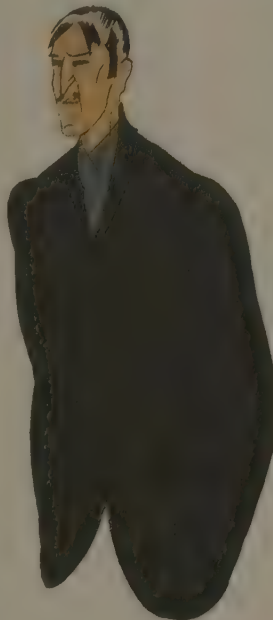
Il faut savoir garder entre toutes les parties de votre tête une certaine harmonie en dehors de laquelle vous perdez le bénéfice des avantages que vous a donné la nature.

Évidemment, il vaut mieux avoir de beaux cheveux mal coupés que de n'en pas avoir.

Mais dans ce cas, il reste encore la grande ressource du postiche savamment étudié par tous nos coiffeurs qui ont eu raison de la nature.

Qui donc nierait maintenant le rôle humanitaire et artistique de l'Académie de coiffure ?

D. Lenief.



(Dessins de André Foy.)



LA MODE MASCULINE



FRANÇAIS

Vêtements corrects et bien ajustés, taille un peu longue (depuis peu), coloris simples et discrets pour les étoffes, allure dégagée, cravates sombres, porte le chapeau mou.

ANGLAIS

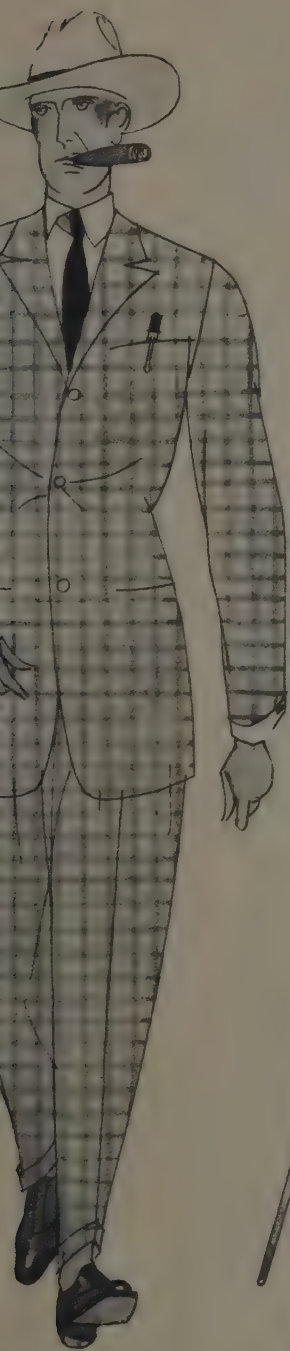
Porte de préférence la jaquette et le haut de forme, pantalons rayés, se promène à grands pas en balançant les épaules, :: guêtres blanches ::

ITALIEN

Plus petit que les précédents, porte des vêtements très cintrés; le col du veston colle pas au faux-col et porte à plat sur chemise qui est en soie ainsi que le col soup. Cravates colorées violemment et à rayures, pantalons étroits du bas. Chapeau mo...

(Dessin de Hemje.)

TRAVERS LE MONDE



AMÉRICAIN

large, puissant; vêtements
ratiques et de sports,
pas de gants, fume le
t porte un stylo dans
e du veston à la place
de la pochette :: ::



ARGENTIN

Beaucoup de chic, vêtements
sombres très corrects, très
ajustés et presque collants,
porte les souliers jaunes, chaus-
settes blanches et le grand
:: chapeau mou très clair ::



ALLEMAND

Conserve son allure militaire, à bien
l'air de l'officier en civil; les épaules
du veston sont larges et puissantes,
aime le vêtement croisé, les étoffes sont
colorées en vert ou brun; aime laisser
apparaître les muscles sous le vêtement.

PAUL OLMER et C^{ie}

159 RUE MONTMARTRE PARIS 2
91 WOOD STREET LONDON EC
TELEPH: GUT.20-93, LOUVRE 53-21

SEULS DEPOSITAIRES
DE LA MARQUE V.B.C.
FABRICATION V^{re} BERGER
LYON

**CRAVATES . PYJAMAS . ROBES DE CHAMBRE
SOIES POUR CHEMISES . SOIERIES H^e NOUVEAUTE**



UN DANDY



ÉDOUARD VII

Ce n'est pas le dandy couronné qui nous intéresse dans Édouard VII, c'est le dandy Prince de Galles avec tout le cortège d'élégances, de snobismes, d'histoires fameuses de la chronique européenne qu'il traîne derrière soi. Quel Anglais un peu bien élevé ou même pas élevé du tout n'eût rougi de les ignorer ! Mais n'est-ce pas un magnifique sujet d'orgueil national que la légende d'un Prince de Galles, même lorsque celle-ci s'est formée à l'ombre des cabinets particuliers et dans le secret des alcôves ?...

En somme, celle du futur Édouard VII s'est cons-

tituée et a grandi dans le même temps que l'Angleterre achevait sa main-mise sur notre continent. Qui sait s'il n'y a pas de rapports secrets entre l'ascendance d'un peuple et l'influence du plus parisien de ses princes ? Ce dandy n'eût pas été un vrai dandy s'il n'eût ajouté la diplomatie à ses titres de gloire, et il demeure entendu que Édouard VII fut un grand politique.

Les plus beaux fleurons de sa couronne paraissaient, cependant, d'une toute autre matière avant que le destin ne la lui posât au front et les victoires du Grand Seize ou la notoriété chez les tailleurs mondiaux



semblaient les seules préoccupations du futur souverain.

Redirons-nous l'histoire trop connue du gilet du Prince dont le dernier bouton n'avait pas été attaché par mégarde et qui devint le point de départ d'une mode qui n'a point encore passé? Redirons-nous la légende des gants non boutonnés? Redirons-nous celle des pantalons retroussés?...

Ce sont là histoires anglaises qui ont bien pu passer la Manche, mais n'ajoutent rien à la physionomie du dandy français que sut être le Prince de Galles. Amabilité, courtoisie, distinction parfaite, connaissance complète de la société parisienne et cette jolie désinvolture qui, dans les années brillantes de la Maison d'Or, fait du Prince le convive unique et en quelque sorte sacré.

C'est là qu'il faut l'évoquer, fêté par Gramont-Caderousse qui a promis de lui présenter les unes après les autres les plus jolies femmes de Paris. Guilia Barucci, entre autres, pour laquelle l'héritier royal professe — de loin — une sincère admiration. On a juré de les faire souper ensemble, et voici, en effet, le Prince qui arrive, souriant et exact. Mais quoi? Personne! La Guilia qui se fait attendre!

— Monseigneur, elle va venir, affirme Gramont, elle me l'a assuré formellement.



Et là, voici, en effet, avec son teint chaud, ses blonds cheveux partagés en deux bandeaux et nattés derrière la tête, inconsciente de son impolitesse, mais si belle!

— Monseigneur, prononce le duc, je vous présente la plus inexacte femme de France.

Un reproche? Guilia bondit, et, dans un geste si prompt qu'on l'aperçoit à peine, écartant les voiles légers de sa robe, découvre à la vue du noble amphytrion les blanches rondeurs de ses charmes callipyges. Gramont se lève, rouge de colère. Mais déjà le Prince de Galles a ri, et, d'une réplique aussi prompt que le geste de la belle fille!

— Eh bien, quoi? Vous lui aviez dit d'être aimable: elle montre ce qu'elle a de mieux. Et c'est très beau et je la remercie.

Finesse, esprit et diplomatie: tout le Prince de Galles était dans ses traits. Qu'on y ajoute aussi la grande politesse française, celle qui n'a souci ni des protocoles ni des convenances pour s'exprimer longuement.

Lorsque le Prince devenu roi et empereur des Indes et couronné dix fois revint à Paris en souverain, montant, pour le gala officiel, le grand escalier de l'Opéra, il aperçut, parmi les femmes qui faisait la haie sur son passage une comédienne jadis tendrement aimée. D'autres eussent souri, jeté un coup d'œil furtif. Il s'arrêta trois secondes, baisa une blanche main et passa grand seigneur, indiscret et charmant.

Voilà un trait, un seul qui suffirait à faire ranger dans cette galerie un dandy de cette qualité.

Jules Bertaut.

(Dessins de G. Braun.)

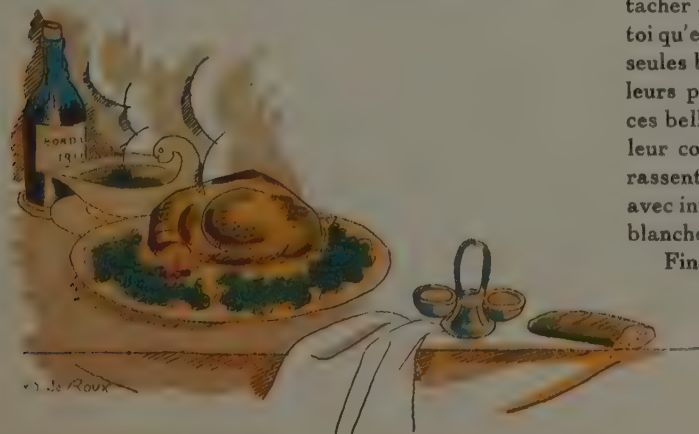


avons cessé de *laver*, comme ils disaient, c'était par la confiance que nous avions dans la propreté de nos voisins. Et nous donnions toujours le bras aux dames, le maître de maison en tête. Nous avons même cessé de les fuir, à l'instant du café, non peut-être que nous leur fussions davantage attachés, puisque l'esclavage de l'homme date du Paradis terrestre, mais parcequ'elles s'étaient mises aux cartes et au tabac. Enfin, nous entourions la table, au moment de nous y asseoir, des salamales convenables, réduits à leur juste mesure : plus de regards que de mots. La grande affaire, dans sa seconde moitié, de ce XIX^e siècle que notre enfance vit s'achever, avait été d'accroître la collaboration des domestiques. Au temps de Louis XIV, le maître de maison servait beaucoup, en personne, découpait les viandes, donnait le meilleur morceau, et c'était par courtoisie, par la grande idée que l'on avait encore des devoirs de l'hospitalité. En 1820, un maître de maison servait jusqu'au potage, ayant à cet effet une pile d'assiettes profondes à sa gauche, et c'était par bourgeoisie. Nous avons renoncé au grand style du premier comme à la bonhomie du second. L'office donnait la soupe, le maître d'hôtel coupait les viandes. C'était « prendre au plat », droit devant soi, sans choisir. Le valet de chambre versait à boire. Notre sécurité, au milieu de nos aises, était divine.

Il y a aujourd'hui des appartements si petits qu'il y est difficile, qu'il y paraîtrait ridicule, de donner le bras. Il faut la croix et la bannière pour que vous l'osiez. Il se peut également que la vie chère ait réduit votre domestique, à tel point que vous avez dû vous remettre à manier, sinon la louche, qui reste balourde, du moins le couteau. La servante de M. Bergeret, à vous voir armé pour trancher, admirerait en vous cette même virilité dont la privation la désolait chez son maître.

Vous avez appris à isoler, pour l'offrir, le râble et le sot-l'y-laisse. C'est pour l'intimité. L'apparat exige plus d'étude.

La doctrine des amateurs est que, *de tous les oiseaux qui grattent la terre*, les ailes sont toujours le mets friand ; comme, au contraire, la cuisse est le meilleur *de tous ceux qui volent*. Par exemple, la perdrix. Mais quand la volaille est grasse, comme peuvent être les chapons du Mans, les coqs d'Inde, les oies et les canards, vous savez que la part de l'honneur et du goût en est la poitrine : tranches ou filets selon l'espèce. De la pièce de bœuf « tremblante », l'endroit le plus



entrelardé de gras et de maigre. Dans l'aloyau, le petit côté. Pour la longe de veau, le milieu. Le rognon est déchu de son antique gloire, il est familier. Dans le lièvre et le levraut, les morceaux du chasseur, c'est-à-dire, avec le râble, les cuisses, les épaules et les côtés de la queue. Pour les poissons, tout ce que l'on peut nommer filet, la sole en étant le parangon ; et dans la carpe, la langue. Nos pères n'usaient en mangeant du poisson que de la fourchette. Je regarde encore sans amitié cette pelle inventée par les orfèvres et que le luxe cosmopolite a fini par imposer.

Entre le trident et le glaive, te voilà devenu, mon bonhomme appauvri, semblable à un bourgeois de 1820, faisant les honneurs. Je te parlerai un autre jour des propos diserts que tu devras tenir, c'est un autre chapitre. Mais tu es au moins aussi élégant, quoique prétendent les censeurs moroses. Tu n'as pas la naïveté de briser avec soin dans ton assiette la coquille des œufs que tu as mangés. Même tu ne manges des œufs à la coque qu'en petit comité. Et tu n'as pas besoin que l'on te dise, comme à lui dans les manuels Roret, que l'on n'attache pas sa serviette à son menton, qu'on ne la glisse pas dans son gilet, qu'on la laisse sur ses genoux. Ou que l'on a pas le droit de tacher le bord de son verre, fût-ce d'une buée. Figure-toi qu'en ce temps-là il était permis aux dames, mais aux seules bourgeoises, je pense, d'attacher leur serviette à leurs poitrines au moyen d'épingles. Vous les voyez, ces belles ? Opulentes, minaudières, ayant disposé dans leur corsage les deux globes relevés, qui les embarrassent à table, cependant que les hommes regardent avec intérêt ce jeu des épingles et du lin damassé, sur la blancheur de l'épaule aux courtes manches ballonnées.

Finalement, je suis comme toi. J'aime mieux que l'on nous serve, et bavarder en paix. Qui n'empêche pas de goûter les autres plaisirs de la bouche.

Eugène Marsan.

DEUX PELISSES



Pelisses en vigogne noire, bleu foncé, marron, marengo, ou vert foncé, col en loutre fauve du Canada, doublées de gorges ou de nuques de visons ou de zibelines.
(Dessin de Marc-Luc.)

MODELES DE M. CARETTE

DEUX RAGLANS



Raglan croisé à martingale en
angola marron, mélange clair.

Raglan de voyage très
vague, étoffe mousse beige.

(Dessin de Marc-Luc.)

MODÈLES DE M. VOISIN.



MONSIEUR REÇOIT DES AMIS A GOUTER

DEPUIS qu'il a payé douze francs "un quart Vichy" et le droit de s'asseoir sur un médiocre fauteuil, dans le hall tumultueux d'un trop moderne hôtel, Monsieur n'a plus le goût d'y prier ses amis à cinq heures. Il sait d'ailleurs que cette habitude américaine est en train de se perdre, et que l'on recommence de prendre le thé chez soi.

Certes, il était bien commode, pour tous préparatifs, d'allonger le bras, de décrocher le récepteur, et de retenir ici ou là, une table pour quatre ou pour six — les nombres impairs réjouissent les dieux, mais déconcertent le plus souvent les Parisiens. Il était bien commode, mais combien moins original ! Et comment éviter, dans un endroit public, le toast au beurre figé, l'assiette de pâtisseries assorties, sur laquelle ne figurent jamais les gâteaux dont vous aviez envie, et que vous apercevez justement sur une table voi-

sine. (Vous me direz que rien n'empêche de réclamer une meringue glacée ou un morceau de tarte aux abricots. Sans doute. Mais ne doutez pas non plus que, lorsqu'on vous les apportera, votre thé sera froid, et que vous aurez déjà mangé, d'impatience, l'éclair au chocolat que vous ne désiriez pas, ou le moka qui vous fait toujours mal au cœur.)

Goûter, c'est devenu de nos jours, une nécessité. Pourtant, n'oublions point qu'ici, c'est le plaisir qui a créé l'organe. Nos grand'mères n'avaient pas l'estomac constitué autrement que le nôtre, qui se contentaient d'un biscuit sec dans un doigt de vin d'Espagne. Il doit nous rester de cet autre âge l'élégance de ne prendre à cinq heures que des choses exquis et d'apparence superflue. Si des courses nombreuses aux magasins ou une heure de footing au Bois, entre le chien et loup d'hiver, nous font





souhaiter des sandwiches, qu'ils soient minces de telle sorte que l'on puisse les considérer comme une parodie, non comme une nourriture.

Monsieur songe à tout cela. Il a laissé choir sur ses genoux le journal où il vient d'apprendre que le lait et la crème pourront être interdits dans les établissements-à-tout-le-monde; cela l'encourage encore dans sa résolution. Il imagine dans son salon tel et telle de ses amis. Il n'y aura point trop de lumière, mais des lampes basses, un peu partout qui entretiennent l'intimité. S'il n'a que deux ou trois convives, la collation sera préparée sur la table roulante à deux étages. Si l'on est plus nombreux, la table ronde, avec la nappe de dentelle et les fleurs.

Monsieur offrira le thé à l'anglaise : le sucre d'abord, puis le lait, si l'on en désire, puis l'essence de thé, l'eau bouillante enfin, pour remplir la tasse. Ainsi sera exhalé le maximum d'arôme. Il offrira également du chocolat, épais, avec de la crème fouettée;

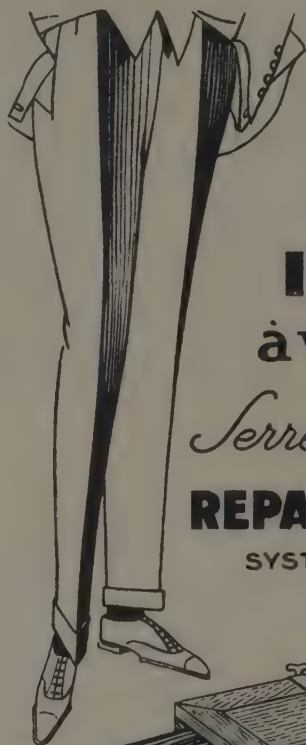
du porto, et peut-être des citronnades, avec une bonne dose de gin dans le fond du goblet, — mais cela, c'est pour que ses amis ne le quittent point à six heures afin d'aller prendre leur cocktail au bar; il n'en offrira point aux dames.

Il lui faudra satisfaire ensuite à toutes les gourmandises. Comme le pain de mie n'est point fabriqué en ce moment d'assez fine farine, il choisira une brioche légère, dont les tranches seront grillées et beurrées, ou des croissants farcis de confiture; des sandwiches au jambon et aux anchois, puisque Lénine accapare tout le caviar de la Russie, en son palais du Kremlin!... Du côté des gâteaux, un au chocolat, un à la noix de coco, dont la saveur exotique est fort à la mode, un cake — un peu désuet, peut-être, mais quand même... — satisferont sans doute tous les goûts. Surtout, point de gâteaux à la pièce! Il serait trop facile d'aller chez le pâtissier du coin; c'est bon pour les enfants!

(Dessins de A. Pecoud.)

J.-N. Faure-Biguet.



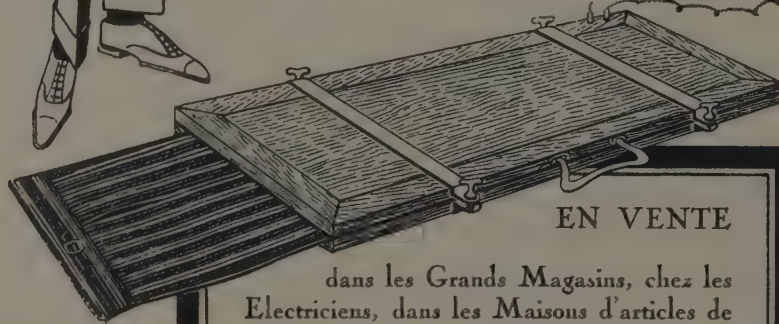


Voulez vous
UN PLI
toujours
IMPECCABLE
à votre Pantalon ?

Serrez-le quelques minutes
dans le

REPASSEUR ELECTRIQUE

SYSTEME DELUCHAT B^{TE} S.G.D.G.



EN VENTE

dans les Grands Magasins, chez les
Electriciens, dans les Maisons d'articles de
voyage, etc... et à défaut

AU COMPTOIR "ELPÉ"

108, rue de la Folie-Méricourt, PARIS (N^{re})

TÉLÉPH. 1 ROQUETTE 12-47
1 ROQUETTE 15-15

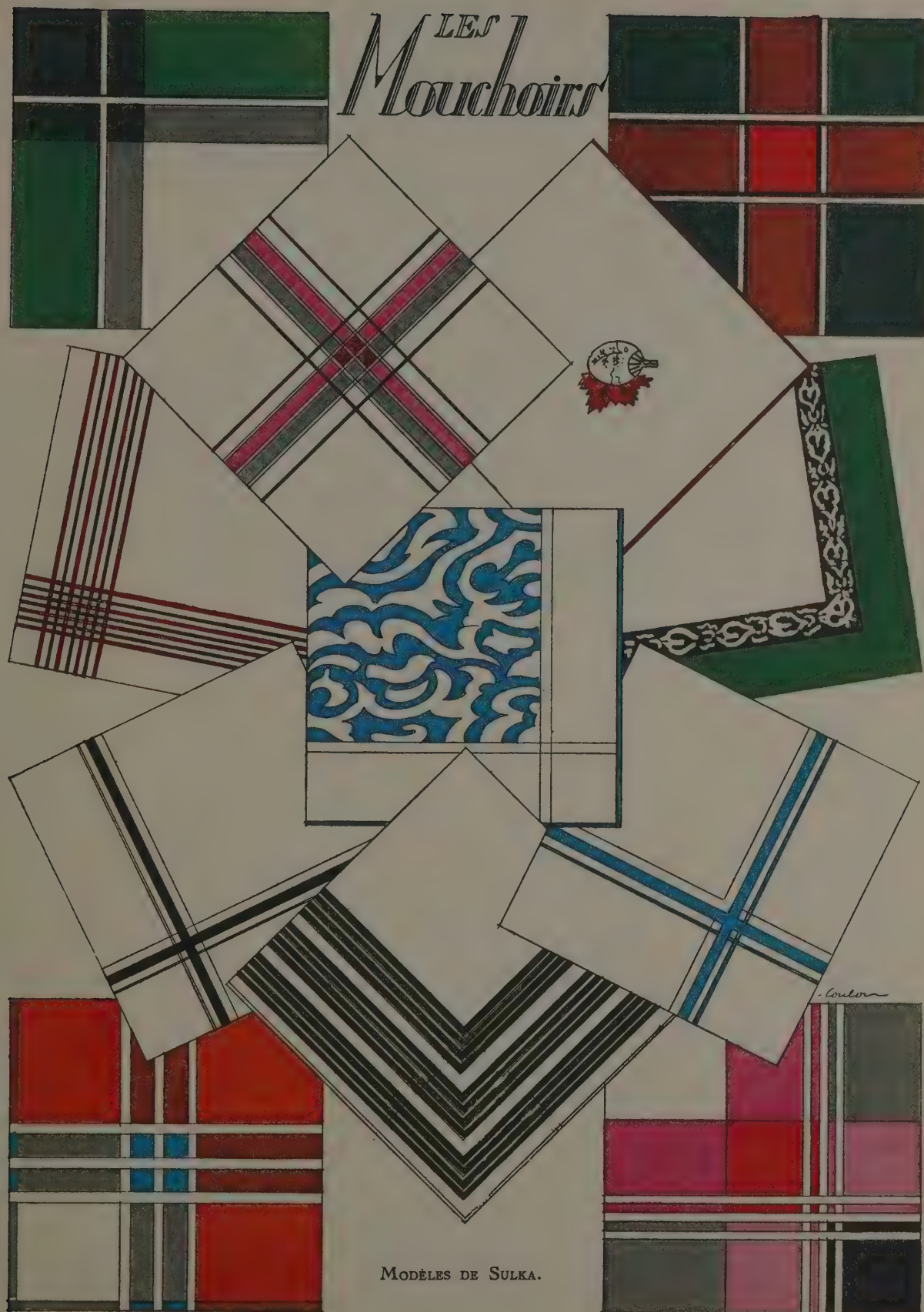
R. C. Seine 100.249



Notice "O"
.... franco
sur demande

LA PUBLICITE PRATIQUE

LES Mouchoirs



MODÈLES DE SULKA.



ON assure qu'une mode nouvelle entraîne les dandies vers les réalisations culinaires les plus précieuses.

Le dernier ton, c'est de préparer soi-même les coulis, les suprêmes et les tournedos que l'on offre à ses chères amies.

C'est une tradition qui n'est pas nouvelle. On peut dire que la science gastronomique est d'origine et d'essence masculines. Les femmes, si fertiles en autres grâces, si passionnées de talents divers n'ont pas semé à travers l'histoire des gloires comparables à celles de Carême, Vatel, Grimaud de la Reynière, Brillat-Savarin, j'en passe des meilleurs et des plus récents, car leur modestie est grande.

Nous possédons donc le sens précis, le goût, la passion de ces subtiles manœuvres qui colorent nos repas d'une si persuasive gaîté. Et cet entraînement nous conduit par des voies charmantes à la confection de maintes boissons délicieuses.

L'été « torride » développe en nos salons une mode originale qui déjà fleurissait aux bords de la Tamise et dans quelques salons des deux Faubourgs dès le printemps dernier. Il n'est pas de mondain à la mode qui n'installe dans son studio, son fumoir ou à l'ombre de quelquetente balnéaire, un petit bar américain.

La manipulation des gobelets miroitants, la connaissance de cent recettes de cocktails est la moindre des qualités que l'on exige actuellement d'un homme bien né. Mode charmante et si pittoresque ! Récréation délectable, sport original, altruiste en un mot, si favorable aux visiteurs.

Un petit matériel amusant, ingénieux, cuillère-passoire pour retenir les morceaux de glace, jeu de timbales d'argent, presse à citrons, râpes à muscade, longues cuillères à mélange, gobelets à couvercles, flacons aux épices, couteaux coupe-glace, à côté de cette gamme symphonique des flacons stiligouttes contenant le curaçao rouge et l'angostoura, l'orange bitter non loin du maraschino, le cognac authentique et le rhum des colonies, le madère, l'anisette, le sherry et la grenadine. Mais je ne veux pas vous effrayer encore.

Et vous voici, attablé derrière ce musée charmant des ivresses permises, manipulant avec grâce ces engins reluisants, vêtu, non pas de la veste des barmen, mais d'un de ces smokings blancs que la volonté artistique et tenace de nos tailleurs parisiens sût enfin faire triompher.

Naturellement dans la confection des

cocktails et des hot drink's il faut la manière, l'adresse et quelques dons personnels.. Mais avec une application ser-reine, quelque esprit fantaisiste, vous préparerez au bout de peu de temps, impeccable et souriant les short drink's. d'essence digestive et contenant les précieux jaunes d'œufs, le candide lait ou ces admirables long drink's plus favorables, avouons-le, en cette saison, car elles nous accordent la fraîcheur parfumée des beaux fruits frais, cerises, fraises des bois, raisin, ananas, etc., précieux gobblers, indescriptibles juleps qui, dans ce chapitre parfumé constituent le fin du fin.

Vous vous procurerez en outre ces jolis bols miroitants, au métal net, indispensables pour la préparation des punchs froids. Ainsi que cette tasse curieuse due à la collaboration sympathique de Tom et Jerry.

Vous décrirai-je maintenant la composition de ces breuvages divins ? Impossible, les initiés comptent 823 recettes, depuis le *Champagne pick-me-up*, jusqu'au *Franck's pousse-café*, en passant par la *Nuit-du-cap*, le *Sherry-wine-Négus*, le *Whisky daisy*, le *Zaza cocktail*, la *Toison d'or*, le *Napoléon cocktail*, la *Loie Fuller* qui ne comprend pas moins de quinze liqueurs et dont je veux, pour finir, vous donner l'amusante formule parce qu'elle est séduisante aux regards, favora-



ble au palais et que sa difficulté réelle peut constituer l'essai le plus documenté de votre adresse.

L'art suprême c'est de verser goutte à goutte les liqueurs avec une suavité mélancolique en inclinant le verre pour que ces dictames colorés glissent sur la paroi sans brouiller la musique commencée des nuances.

Tout réside dans l'ordre accepté qui résume à la fois des dons artistiques accusés et une connaissance précise des densités.

Versez donc, tout d'abord, la grenadine, puis le cassis, l'anisette. Ensuite le curaçao, le maraschino. Acidulez avec une mince couche de menthe verte suivie de menthe blanche, puis de fraïsette. Complétez par de la prunelle, du kummel, quelque sherry brandy, de la chartreuse jaune, de la fine champagne, de la chartreuse verte et du kirsch.

Avalez sans fermer les yeux pour jouir de la symphonie colorée de ce poème et vous sentirez en vous-même d'une seule aspiration revivre les senteurs divines des soirs exotiques, la poésie langoureuse des chansons nègres au bord des rapides, la langueur d'un ciel languedocien, et la hantise d'une rouge nuit — bolchevique....

Pierre de Trévières.

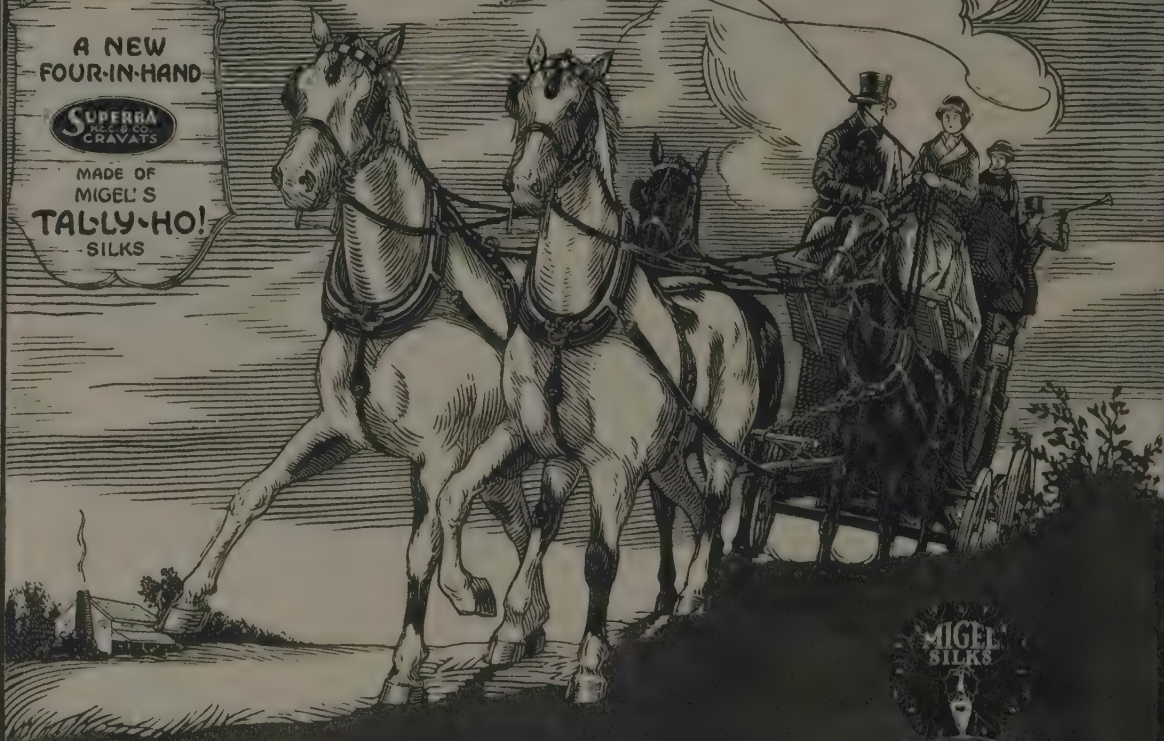


(Dessins de Hemjic.)

A NEW
FOUR-IN-HAND

SUPERBA
H.C. & CO.
CRAVATS

MADE OF
MIGEL'S
TALLY-HO!
- SILKS



SILKEN SUNSHINE! Men's Scarfs which unfold the misty, morning tints of the English countryside in quaint old Surrey, as glimpsed atop a coach-and-four. **SUPERBA** Cravats for Springtime, made of Migel's far-famed **TALLY-HO!** Silks, will wear out, of course, but they are woven to outwear two common scarfs. The spirited, sportsmanlike patterns are far away from the same old, tame old thing. Spruce Stripes and Figures.

On sale by Firstclass Haberdashers throughout the United States and offered in New York exclusively by the four John David Shops

H.C.COHN & CO. Scarf Makers ROCHESTER, N.Y.

2^e Année N°15
Mars 1921

Monsieur

Prix du N°
Cinq francs



Maurice Taquoy. 1920-

LINGE DE SOIE

TOUT le monde connaît l'histoire de ce prince qui, souffrant d'une insurmontable mélancolie ne devait retrouver la joie qu'en revêtant la chemise d'un homme heureux. Or, il se trouva que, dans son royaume, le seul homme heureux qu'il rencontra n'avait pas de chemise... les recherches du pauvre mo-

plus grande des satisfactions que se distinguer des autres?

Évidemment ceux qui érigent en principe que l'élégance ne peut se passer de la simplicité n'adoptent pas ces soies brochées aux couleurs variées, — mais lorsqu'on aborde le linge de soie, moins de rigueur s'im-

narque n'auraient pas été aussi vaines et il aurait assurément découvert des hommes heureux pourvus de chemises si les tissus que nous offrons avaient existé.

Que l'on ne croie pas que nous veuillons par là affirmer la nécessité d'un heureux caractère pour porter de telles chemises, mais, au contraire, qu'elles doivent assurer la joie à leur possesseur.

En effet, ce n'est pas le linge de tout le monde — et, pour certains, n'est-ce pas la

pose. Et puis ces tissus sont destinés à des pyjamas en même temps qu'à des chemises d'été et sur les plages ensoleillées, on peut se permettre ce qu'on n'oserait même pas envisager dans les brumes des villes.

Cependant, pour les chemises, d'une façon générale, nous les préférons plus claires et surtout moins surchargées; quant aux caleçons, bien qu'il soit assez séduisant de les avoir semblables à ses chemises, nous ne saurions conseiller de les tailler dans ces



Monsieur

tissus qui vraiment ne leur conviennent guère.

Ce sont plutôt des tissus pour pyjamas. Chatoyants et souples, largement chiffrés, ils seront loin d'être déplaisants.

Peut-être pourrait-on cependant leur reprocher de « faire trop riche. » Hélas ! ce défaut est maintenant si courant que ce n'est que timidement que nous y faisons allusion.

Encore un reproche. Est-ce, à vrai dire, un reproche ?

Ces pyjamas sont difficiles, très difficiles à porter et l'on risque avec eux d'être plus comique que vraiment chic.

On n'a pas oublié cette charmante comédie qui s'appelait le « *Bonheur de ma Femme.* »

Le héros de la pièce, nouveau marié, pour impressionner favorablement sa jeune

épouse, n'avait trouvé rien de mieux que de se faire faire pour sa nuit de nocces un pyjama superbe et multicolore. Hélas ! l'effet avait été tout autre que celui escompté.

La jeune personne, en présence de son mari déguisé en arc-en-ciel, avait éclaté de rire et, depuis lors, ne pouvait plus le voir sans être prise d'une folle hilarité. Un divorce sembla être un moment la seule solution possible.

L'idée était amusante et

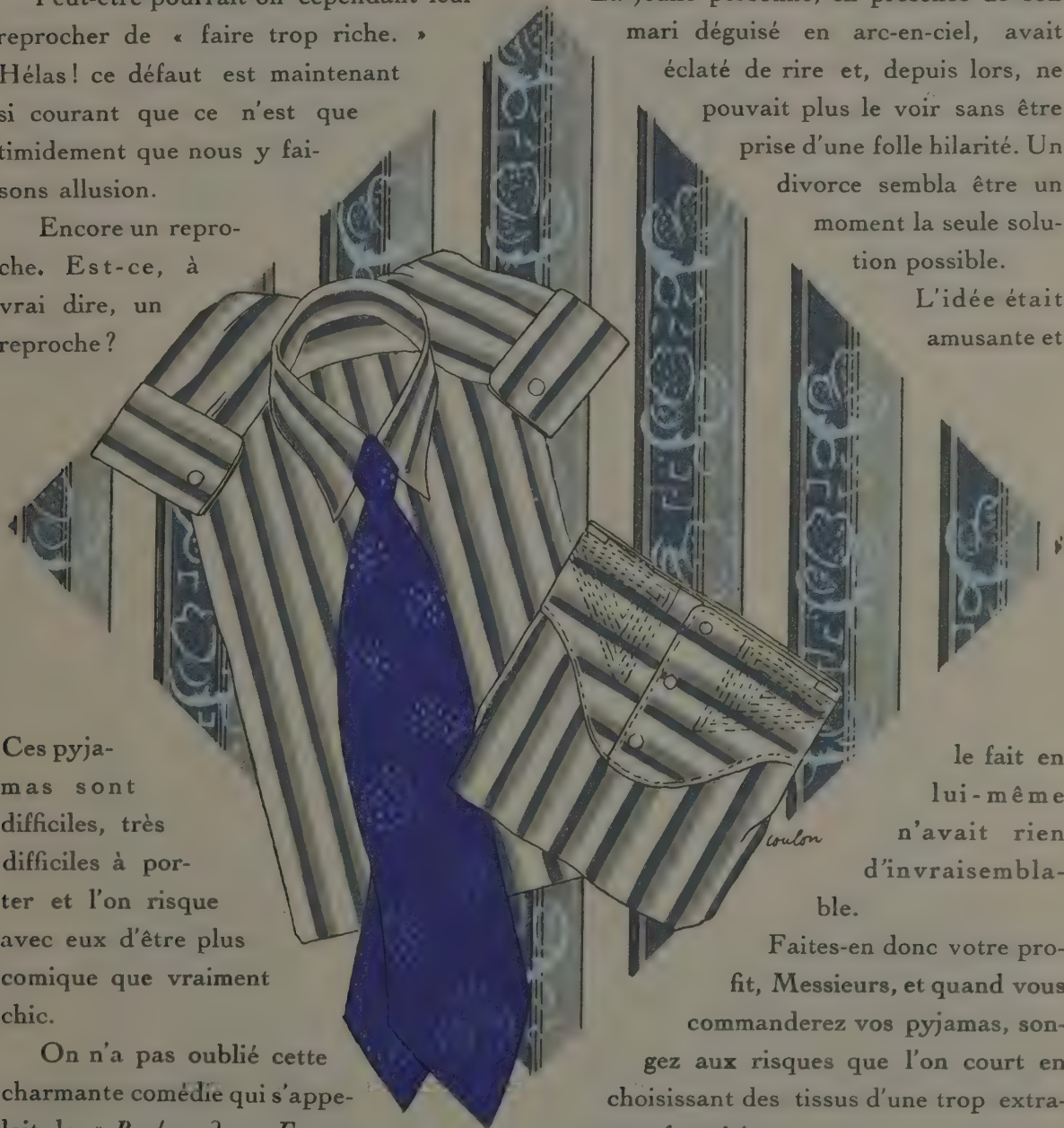
le fait en lui-même n'avait rien d'in vraisemblable.

Faites-en donc votre profit, Messieurs, et quand vous commanderez vos pyjamas, songez aux risques que l'on court en choisissant des tissus d'une trop extravagante fantaisie.

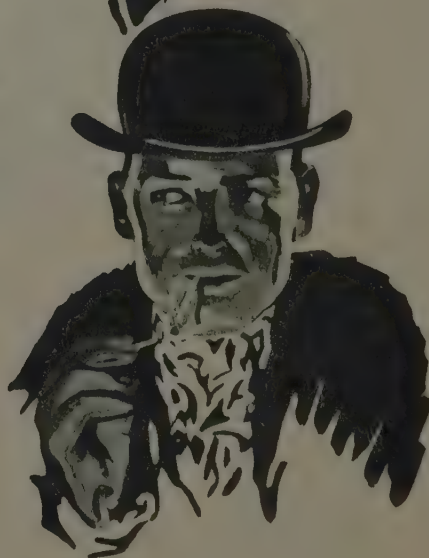
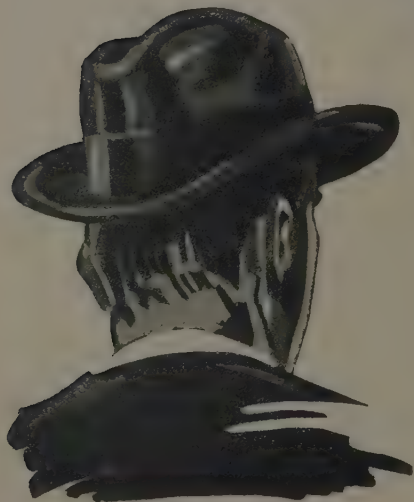
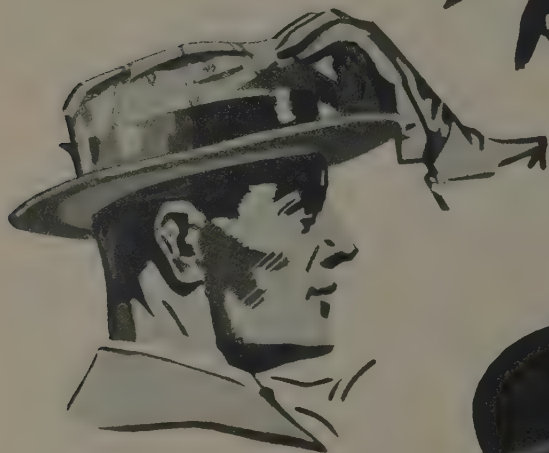
LÉON MAISONTHOU

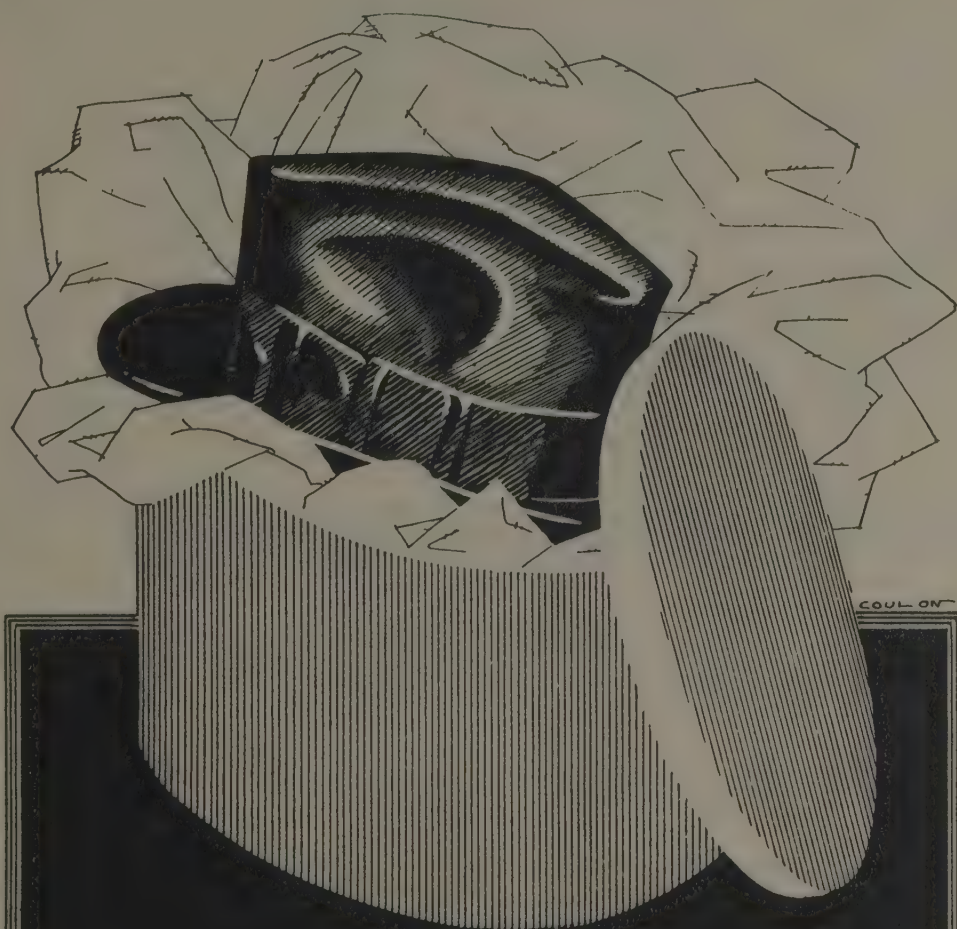
Dessins de E. de COULON.

MODÈLES DE SULKA.



LE CHAPEAU
A BERLIN





CHAPELLERIE A. BERTTEIL

PARIS

91 B^{is} HAUSMANN - 10 RUE DU 4 SEPTEMBRE

78 AV^e MALAKOFF - 134 B^{is} SAINT GERMAIN

NICE

HOTEL NEGRESCO ET 2 RUE DE RIVOLI -

DÉPOSITAIRE DES MANTEAUX "LODEN"

UN DANDY



JEAN MORÉAS

C'EST fut un vrai dandy intellectuel, un dandy sans recherche extérieure, sans bel équipage, mais dont l'abord s'imposait aux gens vulgaires qui l'entouraient.

Jean Moréas au Café Vachette, parmi l'odeur âcre du tabac et le cliquetis des soucoupes, entrant, roide, la tête en arrière, le monocle assuré, et jetant à la ronde un regard à la fois hautain et distrait, c'est un souverain prenant possession de son royaume.

— Ce café est sinistre. Je n'irai plus au café.

Il a laissé tomber ces mots tandis que son doigt lisse sa moustache de Palikare, mais, déjà, on s'empresse pour faire place au « maître ».

Il s'assied sur une banquette, le

chapeau melon fixé sur le côté de la tête, la taille trop bien prise dans une jaquette noire étriquée. Le garçon, respectueux, apporte un domino, et, de ses deux mains fines, le « maître » manipule distraitement les touches d'os. Cependant, tandis qu'on lui verse l'apéritif, il s'exclame à haute voix contre l'excès de glace pilée qu'on a mêlé à son breuvage. Puis, brusquement, se retournant

vers ceux qui l'entourent, il parle d'abondance.

C'est ici que le dandy reprend ses droits, que le « maître » redevient lui-même. En quelques mots choisis, en quelques courtes phrases significatives il rend des jugements sur les livres, sur les auteurs du jour. Il



énonce des opinions brèves et substantielles à la fois, il éblouit sans feu d'artifice par la clarté de sa pensée, la mesure de sa critique, la noblesse de ses idées. Il est fin et athénien jusqu'au bout des ongles.

Mais quoi ? Un chanteur populaire s'est arrêté devant le Vachette et roucoule niaisement : *Il pleure dans mon cœur*, de Verlaine. Indigné, Moréas se lève, et de sa voix rauque, profère :

— Je ne permets pas que l'on déshonore devant moi les vers d'un poète que j'ai connu et aimé. Les bons vers n'ont pas besoin de musique. Garçon, faites cesser ce scandale !

Et il s'apprête lui-même à partir. Il faut tout l'empressement affectueux de ses disciples pour le décider à demeurer.

Jean Moréas au café, c'est un ancien sur l'Agora. Dans le Luxembourg printanier ou automnal il continue à dissenter sans hâte, sans violence, à moins qu'il ne soit dans un de ses mauvais jours et que la colère ne fasse trembler les traits de son profil accusé.

Mais déjà c'est sous ces ombrages que le portent ses pas. Le soir venu, il reviendra vers ses chers cafés pour finir la nuit aux Halles et ne rentrer chez lui qu'au petit jour par le premier tramway de Montrouge.

(Dessins de G. Braun.)



Ce dilettante intellectuel, raffiné et cultivé comme pas un, adore Paris. C'est la seule ville du monde — avec Athènes — qui lui paraisse digne d'être habitée par un poète, et il y promène sa fantaisie, parmi toutes les verrues et dans les plus mauvais lieux.

Nulle part, cependant, la présence de ce poète pauvre ne donne à ceux qui en sont témoins le sentiment d'une déchéance.

Où qu'il soit, dans un

cabaret borgne des Halles, chez un infime marchand de vins, parmi les filles ou les maraîchers, Moréas sait demeurer le gentilhomme, le patricien qu'il est. Il conserve toujours et en tous lieux la haute valeur de sa personne, comme il garde, dans sa parole et dans ses écrits, la haute valeur de son art.

C'est une noblesse que le dandy a reçue de naissance et il ne voudrait abdiquer sous aucun prétexte.

Le jour de son arrivée à Paris, le poète fit charger sa malle sur une voiture.

Où allons-nous ? dit le cocher d'un air dédaigneux en contemplant ce petit homme noiraud.

— Al'Hôtel des Grands Hommes, parbleu ! répondit l'autre.

Tout Moréas est là-dedans.

Jules Bertaut.



Nouveautés Pratiques



Ce gilet sans dos, très pratique, a été inventé par M. Paul Grohin, tailleur à Moulins. Pour le porter il faut mettre trois boutons au pantalon. Un de chaque côté et un devant. Celui-ci tirant bien le gilet l'empêche de bailler. Ce gilet supprime la gêne des bretelles sur les épaules et donne de la liberté aux mouvements.



Cette lampe empêche le refroidissement complet du radiateur de l'auto arrêtée lorsqu'il fait froid. Elle s'attache très simplement au bouchon du radiateur.



Ce petit appareil des plus simples et d'un encombrement minimum comme d'un prix très peu élevé, sert à repasser les lames de rasoir mécanique.

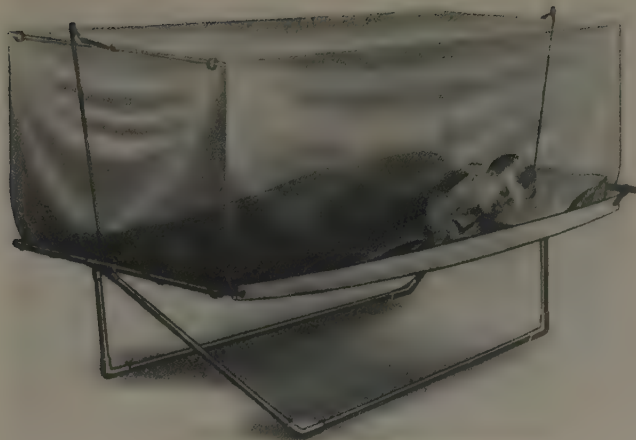


Ce crochet porte-habits se pose instantanément. Il est très robuste et peut supporter un poids considérable. Replié il tient dans la poche du gilet.



Cette armature, glissée dans les chapeaux souples, empêche leur déformation. Elle est d'une durée indéfinie.

◇ ◇ ◇



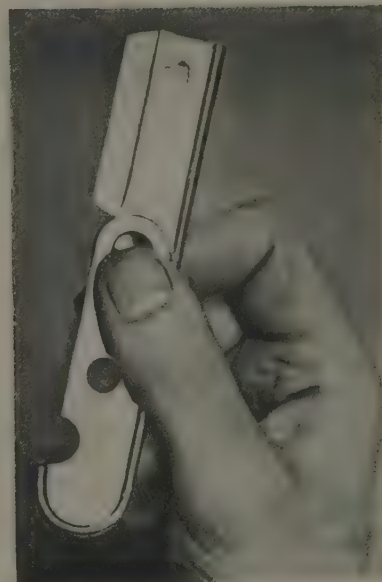
Lit démontable en acier et aluminium qui, plié, ne tient pas plus de place qu'un sac de golf.



Machine à fumer inventée par M. Dunhill. Elle marche par l'électricité et fume automatiquement. Elle sert pour essayer les tabacs ou culotter les pipes neuves.

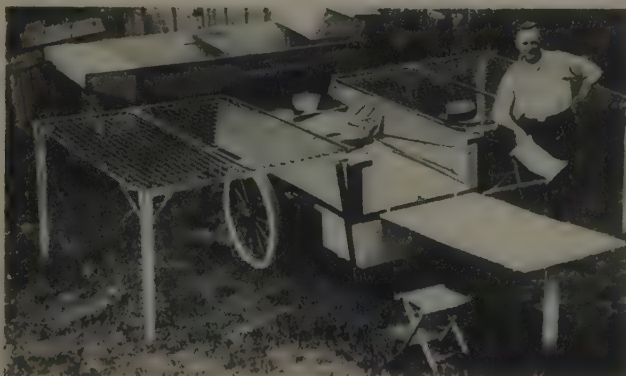


Pour repasser les lames de rasoir mécanique il suffit de les prendre entre les deux branches d'un ciseau et de les repasser comme des lames de rasoir ordinaire.

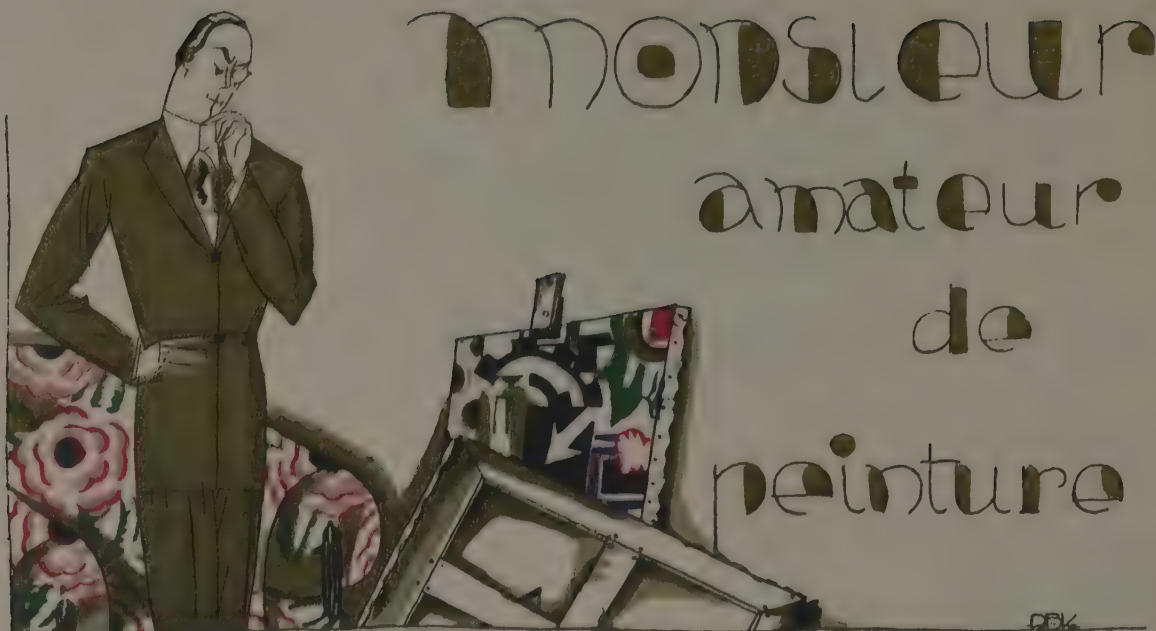


Ce petit appareil où l'on glisse une lame de rasoir peut servir de canif et aussi de rasoir si l'on n'en a pas un autre sous la main. Il peut aussi servir de lime à ongles.

Cette remorque, qui peut se fixer sur n'importe quelle voiture, contient, plié, tout ce qu'il faut pour le camping.



Instantanément, lit, table, fourneau sont en place. Le bateau que l'on voit au second plan lui sert de toit.



MONSIEUR est essentiellement moderne. Ce n'est pas qu'il dédaigne les portraits de famille, ces vieilles peintures qui font les bonnes maisons, mais il a trop délaissé le culte des gloires ancestrales pour tenter maintenant une « récupération » qui s'entacherait de quelques erreurs. Et Monsieur est net comme l'acier d'un mécanisme de précision.

Il a donc élégamment faussé compagnie aux plus respectables traditions pour donner de la proue avec ardeur. Et vous ne serez pas étonné d'apprendre que, dans son appartement, rue Alphonse-de-Neuville, Il a réservé une vaste Galerie aux Peintures ultra-modernes. Ses familiers, inconsidérément élus, la parcourent avec envie, et certaine petite duchesse, périodiquement « forcée », par la chronique parisienne, s'y attarde volontiers au grand dam du vieux duc qui ne s'est pas résigné à faire à la peinture la plus aimable des concessions.

Au milieu de cette réunion confuse, agitée, qui s'harmonise bien avec notre vie moderne féconde en mouvements désordonnés et en éclosions précaires, Monsieur montre même, accrochée en bonne place, une excellente copie de Fragonard, exécutée avec soin par une

technicienne habile de Montparnasse. C'est devant cette *Fontaine*, savamment « touchée » et patinée à souhait, qu'un ami d'Outre-Atlantique, pour témoigner de son admiration native, récita le plus correctement du monde :

— « Réellement, Monsieur, c'est une merveilleuse image et j'ai vu quelquefois semblable chose en Amérique j'ose dire ».

Et Monsieur fut le seul à ne pas sourire, car Il sait le respect qu'on doit à l'Amérique alliée et falsifiée.

Malgré une authenticité aussi catégoriquement établie, le chef-d'œuvre national n'a droit de cité que grâce à une sorte d'éclectisme bon-garçon dont Monsieur est abondamment pourvu, qui lui rend la concession facile et lui fait admettre qu'en d'autres temps il existait une *autre* peinture, parfaitement possible, moins éclatante certes, mais, aussi, plus tenace... et

que, plus généralement, Peintre est Dieu en son époque !

Aussi, malgré quelques « bitumes » attardés, l'idée-maîtresse triomphe, la couleur primaire éclate comme une pastèque au soleil méditerranéen et s'étale ici avec cruidité, une cruauté aussi que l'on croyait



réservée jusqu'ici à la seule *Rotonde* de Montparnasse, ce refuge d'esthètes fougueux, grands chambardeurs des théories les plus doctement assises et les plus tyranniquement enseignées.

Mais n'allez pas croire qu'il n'a point le jugement subtil et qu'il accueille avec une égale humeur les *Modigliani* hardis et impérieux et les délires dadaïstes. Si le cubisme a touché Monsieur à son heure, nous voulons dire au moment où il représentait un effort, s'il lui entr'ouvrit curieusement ses portes, Il témoigna toujours, à son égard, de l'attitude, non point hostile, mais distante et réservée des gens qui ne sauraient se commettre avec un nouveau-venu.

Aussi bien, les cubistes qui se disputent les coins les plus sombres de la Galerie, formant aussi un cadre curieux et imprévu, semblent bien périmés et ne sont acceptables, reconnaissons-le avec lui, que dans l'esprit purement décoratif qu'ils expriment parfois et font pressentir toujours.

Le même mouvement qui l'avait porté aux avant-gardes, lui donna tout naturellement le goût de la courbe, voire de la sphère et de l'ovale, chers au Vinci, et d'où, sans effort, Il devait accéder à la pleine stylisation décadente.

Monsieur, dont c'est toute la gloire, a découvert — car vous ne lui aviez pas fait, j'imagine, l'injure de croire qu'il comptait au nombre de ses fournisseurs un marchand de tableaux spécialiste en lancements tapageurs et éphémères — Monsieur, donc, a découvert un jeune peintre génial et misérable, qu'il cultive jalousement. C'est une sorte de Christ cheminant libre et seul, un créateur ardent qui stylise ses toiles à la façon dont il a stylisé sa vie, vierge de contingences. Harmonie consolatrice et hardie, invraisemblable en ce siècle où tout concourt à la briser ; où les hautes ami-

tiés sournoises expliquent tant de révélations médiocres, où les *grands magasins*, ne dédaignant pas de jouer aux Mécènes, consacrent en se les attachant les "*grands peintres*" bourrés de complaisance.

Monsieur fait preuve de plus grand courage encore, en recevant celui-là parfois... lorsque ses vêtements souillés ou trop fraîchement "détachés", ne risquent pas de choquer les yeux délicats ou d'incommoder l'odorat fragile d'une amie stricte ou d'un ami correct.



Et ce cœur modeste s'émeut de siéger en si brillante compagnie : *Renoir* aux souplesses molles, aux couleurs savantes ; *Modigliani* inégaux et puissants ; *Manet*, *Picasso*, *Van Dongen*, sensibles ; *Utrillo* aux gris pitoyables ; *Villard* cézanniens ; *Matisse* démodés et nouveaux *Matisse* "renaissants" ; *Dignimont*, *Kissling* clairement composés ; *Chavenon* discrets ; *Laboureur* secs ; *Laurençin* à la féminité intense ; *Luc-Albert Moreau* définitifs ; *Foujita* trop habiles ; *Warquier* romantiques.

Monsieur, que tant de candeur et de probité déconcertent, rassure

maladroitement cette âme tourmentée, cette misère accablante et, confusément gêné, il le reconduit ostensiblement vers la porte, à petits pas...

attardés...

mais inexorables de direction précise, insistant pour une visite prochaine dont Il se passerait volontiers, mais qu'Il saura de nouveau s'imposer, quelques minutes.

Monsieur est essentiellement moderne.

(Dessins de Ray Bret-Koch.)

Gilbert Gile.



MAURICE
CHEVALIER
DANS



" LE
MAUVAIS
GARÇON "



M. Maurice CHEVALIER,
l'acteur aimé du public de
Music-hall, et maintenant du
Théâtre, tient le principal
:: :: rôle d'un film :: ::
LE MAUVAIS GARÇON,

dont M. DIAMANT-BERGER, bien connu par *Les Trois Mousquetaires*, a fait la mise en scène.

POUR LES SOIRS D'ÉTÉ



Pardessus du soir, vigogne de couleur, col velours de soie; doublé duvetine, couleur assortie.

Smoking en tissu cheviotté; pantalon à bande; gilet blanc.

MODÈLES DE M. CARETTE.



LA GENTILHOMMIÈRE

Il n'est pas question de château historique ni même pour aujourd'hui d'habitation familiale; mais de la simple maison de campagne, d'une maison de garçon, où les des plaisirs de la ville vous viendrez prendre quelque repos entre le dernier bal de la saison et les chasses. En effet, je me plais à croire que vous ne tenes pas outre mesure à célébrer dans Paris la prise de la Bastille et que vous n'avez pas davantage une préférence marquée pour la cohue des stations balnéaires. J'imagine en revanche que de temps à autre vous éprouviez le besoin de vous soustraire au tumulte du monde, que vous aspiriez au calme, au recueillement, aux loisirs véritables. En ce cas la demeure à laquelle je songe est bien telle que vous la pourriez désirer. "Que faut-il pour être heureux?" écrivait je ne sais quel philosophe, un peu d'or". Soit. Mais aussi une maison.

Reste à donner quelques éclaircissements. Et d'abord l'essentiel est de bien choisir le lieu de votre retraite, ne point vous exposer à ce qu'un chemin de fer vienne un beau jour passer sous vos fenêtres ou qu'une usine s'éta-

blisse à votre porte. Sait-on seulement toutes les calamités qui nous menacent en l'an de grâce 1920. Ah! ne craignez pas d'aller loin et tant qu'à faire de vous éloigner, donnez la préférence à quelque région écartée, perdue. L'usine et le chemin de fer étaient redoutables. Que dire de populations en mal de fêtes civiques, de touristes épris d'ébats au grand air, des caravanes de petits bourgeois arrivant déguisés en baigneurs, en pêcheurs à la ligne, en chasseurs de casquettes, en joueurs de golf ou de tennis? Images attristantes à l'excès. Je le répète, on ne saurait trop se garder à l'avance contre de pareils dangers.

Donc, j'admets que vous ayez jeté votre dévolu sur un endroit à peu près ignoré, d'aspect encore intact et provincial, où les villageois auraient des blouses et

leurs femmes des bonnets. Cependant il faut loger quelque part et vous n'êtes pas au bout de vos peines. Bâtir?... Hum... cela risquerait de vous coûter bien cher. D'ailleurs vous ne trouveriez plus aujourd'hui de maçons et quant aux architectes, ils vous confectionneraient quelque chose de si



Monsieur

laid qu'une fois la dernière pierre posée, il ne vous resterait qu'à fuir le pays. Les collections de chalets modernes qui du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest déparent à l'heure actuelle nos malheureuses provinces, donnent à réfléchir. Rien que d'y habiter, on croirait avoir sur le dos un de ces abominables vêtements tout faits qu'on aperçoit à la devanture de "High Life Tailor" ou de "Fashionable House".

Le mieux évidemment serait de dénicher quelque gentilhomme abandonnée, quelque maison de la fin du XVIII^e siècle ou de la Restauration, mi paysanne mi bourgeoise. Il y en a comme cela un peu partout, de toutes simples et de charmantes, avec leurs jardins de curés, aux allées droites, bordées de buis, leurs plates bandes de fleurs et de légumes. Avez-vous jamais remarqué ce qu'un potager fleuri a d'intime de cordial et quelle merveilleuse odeur il s'en dégage ? parfum d'œillets, de lavande, d'herbes et de fruits qui chauffent au soleil. La maison serait de plein pied avec le jardin, les fenêtres garnies de géraniums et les portes à auvents comme dans les fermes. Sûrement vous trouveriez dans la région quelque démolisseur pour vous céder ce que malheureusement on ne trouve plus dans le commerce, j'entends des cheminées d'époque ou des restes de boiseries que vous utiliseriez selon vos besoins. Mille combinaisons se présentent à l'esprit. Toutefois l'important serait de conserver à votre demeure son aspect simple et provincial, bien dans le caractère du pays.

(Dessins de Luc Lanel.)



Je vois une première pièce donnant sur le jardin et servant de salle à manger, une pièce dallée toute en pierre, avec des murs blanchis à la chaux, des meubles un peu lourds, en bois naturel et foncé. Je vois aussi accrochés aux murs soit des portraits à l'huile, soit des gravures en noir. Sans aller bien loin on en trouve de magnifiques à la calcographie du Louvre et pour des sommes dérisoires. (Mainte-

nant, n'est-ce pas, inutile de confier ce renseignement au premier venu ou tout le monde nous imiterait). A la salle à manger communiquerait un salon aux murs tapissés de papier peint, aux rideaux de cretonne avec de bons fauteuils, de bonnes bergères bien confortables ; puis une bibliothèque où par les chaudes après midi on feuillerait la collection du "Musée des Familles", d'anciennes années de la "Vie Parisienne". Rien de distrayant, d'apaisant comme de nous reporter ainsi un demi siècle en arrière, à une époque où, de loin, tout semble déjà si commode et si bon enfant.

Du reste j'insiste pour que les chambres à coucher soient à alcôves, pour que les lits aient des rideaux et que ces rideaux soient en perse. Sur les commodes je mettrais des bouquets de fleurs fausses protégés par des globes, sur les cheminées des pendules romantiques, un troubadour jouant de la viole, une châtelaine rêvant en haut de sa tour. Enfin, le long des murs, je ne manquerais surtout point d'accrocher des images, évoquant le souvenir du Corsaire, de Childe Harold ou de Jocelyn.

Roger Boutet de Monvel.



POUR LA CHASSE A TIR



Complet de chasse en Homespun, à grands carreaux.
Larges manches raglan. Trois boutons. Culotte Knickerbroker.

(Dessin de Marc-Luc.)

MODÈLE DE KRIEGCK.

2^e Année N^o 20
Août 1921

Monsieur

Prix du N^o
Cinq francs



comme
la Cas



on II porte
quelle





LA TENUE A CHEVAL

L'AUTOMOBILE n'a pas entièrement détrôné le cheval, et, si le Bois n'a plus ses silhouettes d'antan, il s'est paré de cavaliers aux formules nouvelles,

deurs, aux croupes de limoniers, les crins mutilés, montés par des cavaliers recouverts d'étoffes à carreaux, de casquettes, les jambes triquées en avant,



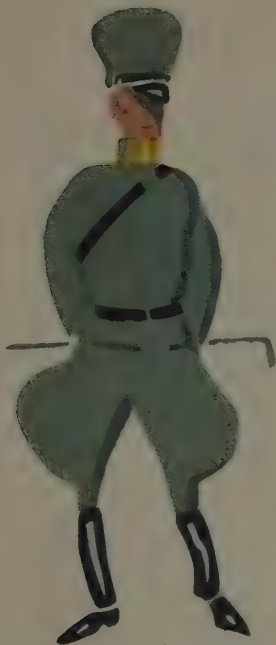
exclusivement inspirées des modes anglo-saxonnes.

Il y a quelques années, l'on voyait encore aux Acacias, coiffés du haut-de-forme, sanglés dans une jaquette noire, un impeccable pantalon à sous-pieds terminant avantageusement la ligne, deux vieillards droits sur leurs chevaux comme des sous-lieutenants de hussards, souples, élégants, discrets, la jambe intelligente, bien français ; mais ces fantômes du passé semblaient immatériels au milieu des chevaux pétara-

chaussant à fond l'étrier et munis, pourquoi mon Dieu ? d'un énorme fouet de chasse comme pour une battue au nègre.

La tenue à cheval est-elle devenue plus pratique ?

Je ne vois guère de différence, mais, en tous cas, pour se promener au Bois, la tenue d'un bushmann australien me paraît tout aussi inutile que celle du touriste qui endosserait un costume d'esquimau pour traverser la "mer de glace".



La tenue actuelle est la porte ouverte à toutes les négligences, agréable néanmoins lorsque très élégante, aux tons sobres et harmonisés : Petit chapeau mou d'un joli feutre souple et fort ou cape, une veste parfaitement coupée, culottes de whip-cord, de daim ou d'antilope, bottes aux teintes de marron d'Inde, elle devient parfaitement choquante lorsque les néophytes se costument en lads d'écurie, bien qu'encore je connaisse de vieux palefreniers anglais qui ont un chic original indéniable.

La tenue au Bois ou à la campagne est à peu près la même; ainsi voit-on, en forêt de Chantilly, la jaquette noire aux pans larges, le haut-de-forme mat et la culotte claire.

Partout ailleurs, la casquette bien enfoncée et le veston droit, voisinent avec la cape de couleur, la veste "norfolk", les bottes noires et les leggings de cuir ou de peau souple.

Beaucoup de cavaliers montent au Bois de très bonne heure, avant d'aller à leurs affaires, et ne se soucient que de leur goût personnel toujours sobre et pratique.

A Londres, les modes se retrouvent avec le chic et le détail particuliers à la race.

A Windsor, le roi d'Angleterre sort parfois en veston clair, cape noire, leggings et un stick qui tend à remplacer la cravache, tous deux à mon avis souvent parfaitement inutiles, si ce n'est pour le maintien ou tout autre raison d'habitude.

A Rome, tenues élégantes : chemises de soie, les manchettes sortant incroyablement des manches et ornées de gemmes multicolores.

Les officiers, tout de gris habillés, se font des tailles de guêpes et portent la culotte très serrée au-dessus du genou et dont le haut fait penser à des oreilles d'éléphant.

Il y a, à Paris, trois catégories de cavaliers :

Ceux que peu de promeneurs peuvent contempler. Ils montent pour eux, pour leurs chevaux, à l'heure où le soleil se hisse paresseusement au-dessus de son lit de brumes. Il y a dans cette catégorie, les gens qui veulent faire tomber leur ventre et les officiers.

Ceux qui viennent vers onze heures se faire admirer, si j'ose dire, et le tourbillonnement des jeunes gens et des femmes aux tenues invraisemblables.

Il y a quelques années un cow-boy de passage à

Paris montrait quelquefois son joli cheval paré d'une selle mexicaine, mais il n'y avait rien de choquant en cela, car l'allure était belle et dans sa formule rien n'était raté, ni prétentieux.

Les sports hippiques souvent un peu violent nécessitent des vêtements de première qualité, et partant, jolis de forme et de matière.

Bien entendu, selles et brides seront d'un très beau cuir; l'habillement du cheval doit être aussi élégant que celui de son maître.

J'ai sous les yeux les prix récents de l'équipement de luxe d'un ranchman de l'Ouest-Américain.

Une belle selle vaut de 450 à 500 dollars.

Une bride, une moyenne de 10 à 15.

Les pantalons de cuir ou de poil de chèvre, de 40 à 55, et un inusable chapeau, jusqu'à 40 à 45 dollars.

Un magasin de l'avenue de l'Opéra en eut un en montre l'été dernier pour la somme coquette de mille francs.

Le goût du cheval se perd et seuls les propriétaires de chasse à courre peuvent cultiver encore pleinement les joies et la beauté de ce sport; mais à quoi bon déplorer cet état de choses au pays de l'asphalte?

Tournons nos yeux vers les peuples à cheval, les cosaques et les grands bergers d'Amérique. Il ne s'agit pas ici de les comparer à tel autre cavalier, mais je veux avec cette transition atteindre la mentalité du cavalier, son art, l'amour de sa monture, ces groupements de "chevaliers" qui vivent et meurent à cheval et qui, comme le fait

s'est produit en France, en Camargue, eurent ce beau geste de faire enterrer un cheval de taureau favori, bridé, sellé, un trident à ses côtés.



Texte et Dessins de J. Hamman.

DEUX NOUVEAUTÉS



Veston croisé, tête de nègre.
Pantalon pareil sans pli relevé.
Gilet droit en vigogne chaudron.

Veston d'intérieur en vigogne prune, col châle très allongé jusqu'à la taille, en velours assorti; parements de même; poches obliques passepoilées de velours.

(Dessin de Marc-Luc.)

MODÈLES DE DAMIEN.

QUELQUES NOUVEAUTÉS



CARETTE

Le " Golfo " est un pardessus de sport, en étoffe imperméable, doublé de soie également imperméable. Il est aussi pratique pour le voyage que pour les sports.

Le " Gilcape " est un gilet-pélerine fantaisie. Facile à porter, il se recommande pour la campagne. Il se fait en homespun.

□ □ □

Ce veston de sport, élégant et pratique, est taillé dans une jolie étoffe mousse, de teinte claire. Il se pare de poches appliquées, d'une martingale et de quatre plis dans le dos. Il sera beaucoup porté dans les villes d'eaux et les plages à la mode.

(Dessins de Marc-Luc.)



VOISIN

MONSIEUR DANS SES TERRES

L'ŒIL du maître doit être partout. Aussi Monsieur doit se rendre dans ses terres ne serait-ce que pour son agrément. Mais comme il n'y a pas de plaisir là où il y a de la gêne, il est nécessaire d'être toujours habillé selon l'endroit où l'on se trouve et en rapport avec ses occupations ou les loisirs dont on dispose.

Il serait indigne pour un châtelain de recevoir ses invités en habit ou de se promener en jaquette au milieu de ses troupeaux ou dans les bois. Un gentilhomme digne de ce nom et soucieux de sa tenue ne se montrera jamais dans son château habillé des mêmes effets qu'à la ville.

Des vestons en gros Shetland et des culottes en Bedford à côtes, aux tons variés, lui sont tout indiqués pour la promenade à cheval et même pour le footing matinal.

Nous conseillons volontiers, pour le tour du propriétaire, le veston très ample, rappelant la blouse des paysans normands, avec une ceinture faisant le tour de la taille, à peine serrée et maintenue par une boucle, plus pratique qu'un bouton.

De grandes poches fermées par un bouton en cuir natté et le col pouvant se fermer en cas de pluie font un veston très confortable. Ce veston s'accompagne aussi bien d'une culotte ou, avec deux poches parallèles à la ceinture et d'un pantalon naturellement retroussé du bas, avec une chemise en Oxford ou en flanelle suivant la saison et dont le faux-col sera très bas et la gement écharpée, vous serez tout à votre aise. Nous garderons le gilet pour rester en bras de chemise lorsque, pour refaire nos forces, nous nous exercerons à des travaux propres aux campagnards. Dans ce cas, le gilet comportera quatre poches avec boutons, semblables à celles du veston, car il faut bien avoir un endroit pour mettre sa pipe.

Au milieu des champs où tout est spacieux, et où l'on respire largement, le pardessus boutonné devient encombrant, sinon grotesque. La pélerine que nous présentons, confectionnée avec une étoffe reversible et un grand col formant écharpe, est le vêtement idéal en cas de fraîcheur ou de mauvais temps. La casquette est toujours de mise à la campagne à condition toutefois qu'elle soit de la même teinte que le complet.

Quand le soleil brille et que, dans l'après-midi, vous faites honneur à vos invités (ou si vous êtes invité vous-même), vous endosserez un de ces jolis vestons croisés, d'une teinte unie,





marron par exemple — n'oubliez pas que le bleu est réservé exclusivement au bord de la mer — avec un pantalon en Homespum beige, presque blanc, et des souliers rappelant à la fois la couleur du veston et celle du pantalon. Avec cette tenue, vous pouvez vous permettre l'usage d'un chapeau en feutre mou. Jamais une casquette rigide; vous auriez l'air d'être sur le yacht. Ne mettez jamais non plus à la campagne des chemises ou des faux-cols empesés sous prétexte d'être correct; vous seriez déplacé et mal à votre aise.

Que faire quand arrive le soir? Si vous êtes dans un château, la question est vite réglée: mettez votre smoking. Si vous vous trouvez dans une maison plus modeste, changez simplement votre chemise de flanelle contre une autre en soie blanche; votre cravate fantaisie par une autre d'un ton uni et foncé ou noir et par là-dessus vous enfilez un veston en velours noir, bleu très foncé ou même tête de nègre; ce veston peut être bordé d'un large galon en laine. Le pantalon sera en drap du même ton ou noir. Ne vous avisez pas de mettre des escarpins, ni souliers vernis. Tout simplement des bottines en chevreau noir. Vous serez alors prêt à finir votre soirée au billard, danser si vous le pouvez ou, si vous le préférez, jouer au bridge ou lire dans votre bibliothèque.

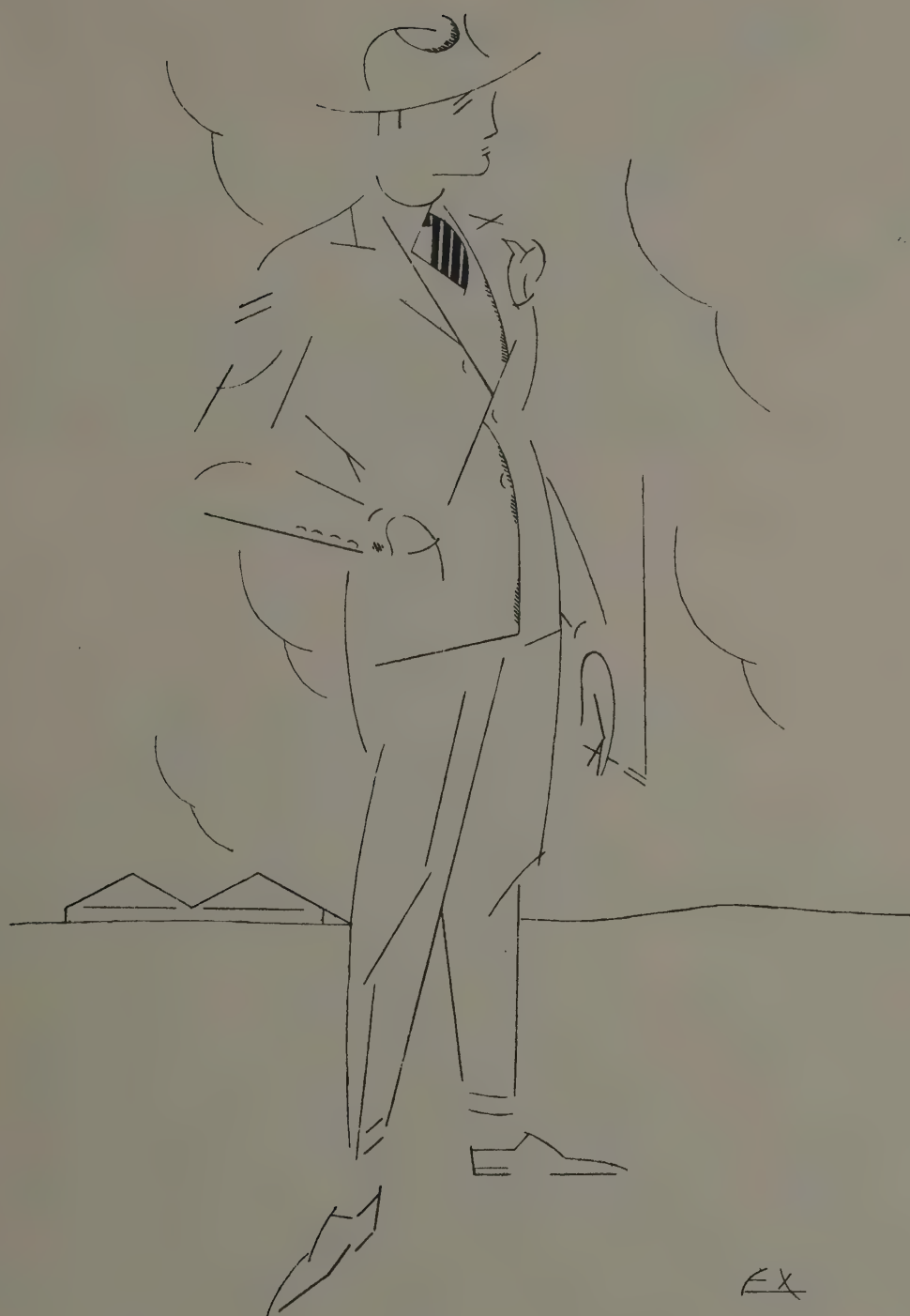
Larsen.

POUR LE VOYAGE

Pardessus commode
en "District Checks"
::: Cheviot :::

MODÈLE DE L. LARSEN & C^{ie}.





DE L'INFLUENCE DES AMÉRICAINS
SUR LE COSTUME MASCULIN

LE DERNIER USAGE DE LA CIVILITÉ



A LA CAMPAGNE

La belle saison revenue, les maisons des champs et celles de la mer vont se réveiller. Elles vont rire par toutes leurs fenêtres.

Si tu n'as pas trop souffert des variations de la monnaie, si tu avais plus de biens au soleil que de papier en portefeuille, ou bien si tu as habillé et nourri tes contemporains, bref, si tu es bien riche, tu songes à recevoir tes amis.

Je suppose que tu sais ce que tu leur dois. Cependant il n'est pas inutile que nous en parlions. Tu vas voir.

Il n'y a pas de matière mieux réglée ni moins nouvelle. Creuse-toi l'esprit : tu ne trouveras rien qui ne soit déjà chez les Grecs et les Romains, sans parler de l'Ancien Testament.

Pense que Loth ayant reçu deux beaux anges travestis en mortels, il alla jusqu'à exposer ses filles à la rage des Israélites, pour qu'ils se détournassent de ces anges dont ils voulaient s'emparer.

Heureusement, nous ne pratiquons plus l'hospitalité comme aux âges héroïques du monde, lorsqu'il n'y avait point d'auberges, et que l'homme domicilié devait avoir pitié de l'homme errant, par l'une de ces merveilleuses réflexions de l'égoïsme, qui ont fait naître la charité. Ainsi le voyageur inconnu devenait-il un objet sacré et l'hospitalité une religion.

Il n'y a pas deux siècles, tu devais, à l'auberge, abandonner le second lit de ta chambre au voyageur qui survenait. Que dis-je ? Tu lui abandonnais au besoin la moitié de ton lit. S'il était *mauvais coucheur*, — car l'expression doit venir de là, — s'il dormait à grand bruit, s'il ruait et divaguait dans le sommeil, ou s'il puait, tu n'avais qu'à te résigner. Heureux, s'il ne te fallait pas

avoir recours à ton épée ! Aujourd'hui, l'on dresse au retardataire sa couche dans la baignoire, lorsque la ville est bondée d'étrangers. Et, chez toi, dans ta propre demeure, l'organisation de la planète te permet de ne recevoir, après tout, que des amis. Tu n'as qu'à bien choisir.

C'est ton premier devoir.

Il faut les prendre aimables, qui aient beaucoup d'entrain et beaucoup de bonhomie, qui ne soient pas tranchants et dominateurs, qui ne veuillent pas faire la loi chez toi. Je te veux donc psychologue, mais c'est qu'il faut l'être dans toutes les affaires de la vie. Je te veux aussi médecin. Si ton cœur a parlé, si tu as un ami vraiment digne de ce nom, un ami éprouvé, qui vaille les grandes orgues de l'âme, tu le recevras, même et surtout malade, tu l'appelleras, tu le soigneras comme un frère. Ce cas écarté, par hypothèse, si tu veux abriter des compagnons qui ne te dévoient pas et qui ne se

dévoient entre eux, sache les observer en docteur. Qu'ils aient bonne denture, bon estomac, bon visage, les membres solides. Etudie-les en maquignon.

Tu es allé les attendre à la gare avec tout ce qu'il fallait pour le transport immédiat de leurs malles. Sur le quai, tu ne les as pas embarrassés, tu n'as pas usurpé, tu n'as pas ajouté ta personne, comme un ballot, à leur bagage. Tu étais là, c'est tout, souriant d'assez loin, tu avais sous la main un homme qui leur prêtait main forte : un coup d'œil que tu as donné. Secrètement et d'avance, tu avais tout prévu et apiané. La remise de leurs billets n'a été que pour la forme. Le chef de gare les a respectueusement salués.

Quand ils sont arrivés,



tu les as d'abord entraînés " dans le lieu où tu reçois le monde ", comme disaient les vieux traités (salon, petit salon, grande salle), cependant que l'on montait leurs valises. Lorsqu'on est venu te prévenir d'un signe que c'était fait, tu les a conduits aussitôt. Voilà leurs chambres, tu les avais distribuées selon leur goût, avec l'idée de les combler, c'est-à-dire de les surprendre sans les dérouter. Tu n'as pas donné un papier violet à une veuve, un grand lit unique à des époux notoirement bien que poliment divisés, non plus deux lits séparés à des tourtereaux qui ne peuvent s'endormir, sinon leurs quatre pattes bien mélangées. Tu as prodigué les serviettes des deux sortes, les couvertures et les savons.

Leur devoir sera d'être discrets, le tien la magnificence, mais sans ostentation, bien accordée à ton train personnel.

Il y avait là des tasses pour le thé, une petite lampe, de l'eau, du sucre, des fleurs, peut-être des fruits dans une vasque, un sirop et un alcool, qui n'était pas du whisky. Fi donc ! Le *ouïsque* est le cognac des pays déshérités. Et tu as dit : « Nous déjeunons — ou nous dinons — ou nous goûtons — à telle heure. Je suis du reste en bas à lire, si vous avez besoin de moi... »

Tu n'avais pas oublié qu'ils ne sont point des corps glorieux mais des hommes comme toi, comme les rois eux-mêmes. A peine avais-tu refermé leur porte, quelqu'un que tu avais aposté, leur est venu dire un petit mot et leur montrer la salle de bain.

La journée ne s'était pas écoulée, qu'ils connaissent la maison du rez-de-chaussée jusqu'au faite, et si elle est un peu vaste, surtout si elle est ancienne, tu as donné des explications modestes et complètes, les yeux souvent baissés. Tu es gentil.

Ils se sentent libres, chez toi, ils se sentent bien. Il n'y a de réunion obligatoire que pour les repas et les excursions. Le goûter est facultatif : il est servi, nul n'est tenu d'obéir à la

cloche. Pour le petit déjeuner, deux écoles. Si ton monde est jeune, simple et dispos, tu le rassembles dès le matin. Les pyjamas, les peignoirs, les chevelures en coup de vent, les éclatants visages, la fraîcheur des arbres et celle des yeux : tu ne vas pas te priver de si riant spectacle.

Ce que tu sais bien, c'est que tu n'éreinteras personne sous prétexte de lui montrer le pays. Il ne faut pas non plus qu'on reparte, n'ayant vu que ton jardin. Le séjour de tes amis sera assez long. Tu as ménagé les promenades en commun de telle manière que toute fatigue est toujours suivie d'un repos et que la découverte et le ravissement suivent un *crescendo*. J'ai dit que tu étais psychologue et médecin. Tu dois être metteur en scène et, par dessus le marché, diplomate. La liberté de tes hôtes doit résulter non pas de ton indifférence, qui leur serait pesante, mais de ton empressement. Une seule parole inhabile peut les retenir contre leur gré et les éloigner un jour trop tôt, gâtant leur plaisir et le tien. Tu dois éviter l'abus des rassemblements au grand complet, qui fatiguent lorsqu'ils se prolongent, mais, avec le plus grand soin, la formation de petits clans, prélude de la guerre intestinale.

Le soir venu, tu te surpasses. Tu rivalisais tantôt avec Talleyrand, te voici l'émule de Rivarol. Tu parles, tu dances, tu joues. Ou plutôt, tu mets en branle les conversations, les danses et les jeux. Il faut qu'une douce chaleur envahisse tout. Il faut que devienne perceptible, comme un fluide, cet antique bonheur de l'hospitalité, cette mystérieuse réciprocité des sentiments, si parfaite que le même mot a suffi de tout temps pour désigner les deux hommes, les deux fonctions : l'hôte qui ouvrirait sa demeure et celui qui acceptait d'y vivre le cœur à l'aise, comme dit une autre chanson.

Eugène Marsan.

(Dessins de A. de Roux.)



POUR CHAMONIX



Manteau ample en grosse
:: vigogne beige clair ::

Veston en escote à col combinaison,
:: pinces à la taille et martingale ::

(Dessin de Marc-Luc.)

MODÈLES DE LARSEN.

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

4^e Année N°37
Janv. 1923





NOS MAINS...

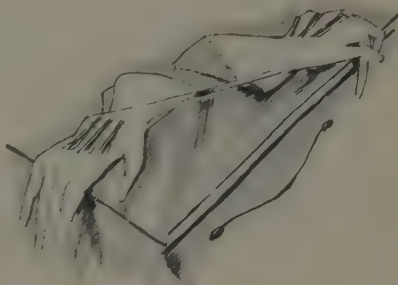
Temps lointains où le soin des mains masculines illustrait l'éducation d'un homme bien né ! Aimables époques où la sollicitude accordée à nos glorieuses phalanges constituait un manifeste d'élégance, une proclamation de bon ton...

Mais les mœurs industrielles sont écloses, le système Taylor, et les Standards ! Triomphe éclatant de la technicité ! Le praticien domine nos usages terre-à-terre et le saint callus du travailleur vaut les parchemins d'autrefois...

Déchéance !... Quel précieux enseignement et quelles indications suprêmes donnaient la main masculine, cette main qui, selon M. G. Dubujadoux révèle les penchants, les tendances, les aptitudes, cette main, vivant et subtil poème de notre vie intérieure, précieuse indicatrice de nos répugnances, de nos désirs.

Chaque crispation d'horreur, chaque geste, s'inscrit au creux de nos paumes. N'y cherchons pas les destinées futures, erreur dogmatique..., mais chacun dans la main peut lire son passé.

« Main durcie par les travaux, phalanges allongées dans la supplication, doigts par qui descendent du ciel les pardons et les grâces, mieux que les yeux vous méritez notre amour, mais plus captivantes encore que les mains qui prient que les mains qui peignent, que les mains qui absolvent, sont les mains qui caressent. » Comme ces ardentes évocations semblent à l'heure actuelle détachées de nos quotidiennes préoccupations !



Influence primordiale et inéluctable des mains qui impriment leur caractère, leur esprit même aux gants qui les contiennent !

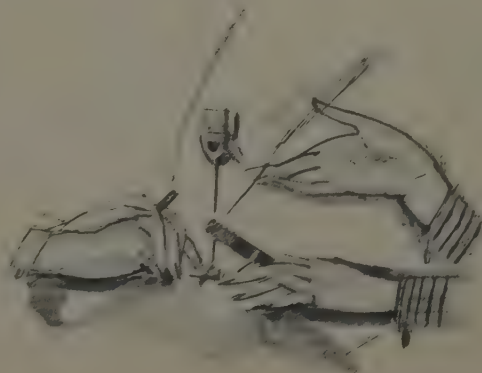
C'est Ramon de la Serra qui note l'attitude psychologique de nos gants quand ils sont libérés de l'emprise des phalanges, nos gants qui prennent lorsqu'ils restent seuls et abandonnés, tant de gestes divers ! « Geste de l'orateur : un pur geste de Démosthène, geste de pianiste qui joue, geste — quand ils tombent réunis aux poignets, l'un la tête en bas, l'autre la tête en haut, — de prisonniers à qui l'on a mis les menottes. Mais en général, ils nous font honte, adoptant une attitude pitoyable

de mendiants, surtout quand nous les posons sur une table de café.

Et c'est cette puissance active, cette force merveilleuse que nous méprisons aujourd'hui ! Vertu des doigts, jeux de paumes, fatalité !

Actuellement la manucure a perdu sa grandeur et perdu son rôle social. Elle ne sert plus guère, dans les pièces des Boulevards, qu'à la fameuse scène d'exposition, lorsque le père noble, les mains plongées dans la petite bassine parfumée raconte sa vie amoureuse ou explique à cette fidèle confidente pourquoi l'enfant gâté, héros de la pièce, mène une vie de dérèglement ou épouse sa maîtresse.

Comme l'assure M. Franc-Nohain, le pied s'en va depuis l'Empire. Mais la main s'enfuit depuis la Guerre.



Comment pouvons-nous à côté de cette supériorité esthétique négliger encore les indications psychologiques essentielles d'une main ?

Savez-vous que la révélation la plus sûre fournie par une main masculine, c'est le signe d'une propension accusée à l'adultère ?

M. Georges Muchery nous affirme que la main est un livre

ouvert où l'homme, instruit des sciences hermétiques, peut déceler la ligne passionnelle de sa vie troublée.

Je ne saurais ici développer les mystères passionnants de ces révélations. Apprenez toutefois que l'on peut distinguer sur vos paumes ouvertes, si vous avez été créé pour tromper les femmes, pour consommer l'adultère sans le savoir ou tomber dans les affres de l'adultère moral, mille fois plus coupable... Tout ceci contenu dans la main rude ou souple d'un homme.

Merveille...
Dans l'étude des

lignes, des monts, des anneaux, pourrez-vous encore découvrir, éducation précieuse, le moyen de n'être pas trompé par votre maîtresse, trahi par votre ami ou dupé par vos créanciers.

Soignons nos mains. Curons nos ongles. Que ces lamelles cornées ne portent pas le deuil du bel air français. Égalisons-les, polissons-les...

— Hé ! demandait cet ironiste notoire à quelque quidam négligé, vous avez donc perdu un ongle que tous les autres sont en deuil ?

Pierre
de Trévières.

(Dessins de Haguel.)

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

3^e Année N°30
Juin 1922



1^{re} Année N°12
Déc. 1920

Monsieur

Prix du N°
Cinq francs



Maurice D'Aguiar 1920~



UN DANDY D'AUTREFOIS LE COMTE D'ORSAY

DANS la mémoire de Monsieur, le souvenir du comte d'Orsay doit s'inscrire sous les traits du Français séduisant et spirituel, de parfaites bonnes manières, d'esprit gracieux et téméraire, beau garçon habillé divinement qui traîne les cœurs derrière soi et soulève les admirations sur son passage. Un dandy, si l'on veut, mais d'une espèce très française, qui a plus d'imprévu et plus de grâce que l'anglaise, et tout aussi hardie sous ses airs détachés.

On sait ce qu'a été Alfred d'Orsay pour les jeunes gens de la Restauration : un modèle inégalable d'élégance audacieuse.



On sait moins avec quelle rapidité il avait su conquérir les Anglais dès son arrivée outre-Manche, à peine âgé de vingt ans. " Rien ne réussit à Londres comme l'insolence ", avait dit M. de Chateaubriand. Le comte d'Orsay fut surtout impertinent et gai, follement téméraire et pleinement de chez nous, et c'est par là qu'il s'empara des insulaires.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée en Angleterre qu'il était

suivi par toute une légion de fashionables, lorsqu'il apparaissait à Hyde-Park, montant un cheval blanc irréprochable de formes. *Riding-coat* à la double rangée de boutons, haut collet, immense cravate noire, manchettes retroussées, mains gantées de daim jaune, bottes à la Souwarow, l'accoutrement de d'Orsay le rendit notoire parmi tout ce qui se piquait d'élégance. Mais ce qui l'imposa décidément, ce fut l'audacieuse création du *paletot* — qui nous semble si simple aujourd'hui — et qu'il inventa de la façon la plus imprévue.



Un jour, comme il revenait d'une promenade à cheval, surpris par une pluie torrentielle et vêtu fort légèrement, il avise un matelot couvert jusqu'aux genoux d'une longue veste en gros drap. « Eh! mon brave, veux-tu me vendre ton habit?... Tiens, je t'en offre dix guinées. » L'homme y consent, et une demi-heure plus tard, d'Orsay fait son entrée au Park, revêtu de la veste du marin qu'il a passée par dessus son costume. Sa petite cour se presse autour de lui, s'exclame sur ce vêtement d'une forme toute nouvelle et court chez les tailleurs en commander de semblables. Le *paletole* était né.

Plus audacieux encore parut le comte d'Orsay lorsque, revenu à Paris après son voyage en Italie, et recevant avec son amie, lady Blessington, la société la plus choisie de Paris dans l'immense hôtel qu'ils avaient acheté, il invita des artistes, des hommes de lettres, des peintres — et jusqu'à des acteurs — qu'il mêla aux ambassadeurs et aux douairières. William Spencer avec M. Pasquier, Young avec M. Molé, le duc d'Hamilton avec Kemble, et Mathews avec l'ambassadeur d'Angleterre ou la duchesse de Duras! Cette fois, on crut que le Faubourg Saint-Germain allait se fâcher tout rouge, mais ce diable d'homme, qui avait toutes les diablesse d'idées, avait aussi toutes les diablesse de séductions pour les faire accepter.

Non seulement le Faubourg Saint-Germain ne bouda pas les soirées où il se rencontrait avec une « société si peu choisie », comme on disait alors, mais Alfred d'Orsay mit à la mode dans le monde les artistes et les acteurs, comme il avait remis en honneur les traîneaux durant ce même hiver. On le vit alors souvent aux Champs-Élysées, dans un traîneau ayant la forme d'un dragon et que tirait à toute allure un magnifique cheval café au lait, couvert d'une peau de tigre. Et l'été suivant, ne s'avisait-il pas, pour remettre en faveur les courses en France, de se substituer à ses jockeys et de monter lui-même ses chevaux au bois de Boulogne? Quel comble d'excentricité pour un dandy! Toute la capitale en demeura ahurie.

Elle le fut bien davantage quelques années plus tard, lorsqu'elle revit ce même comte d'Orsay, presque totalement ruiné, se mettre à travailler, lui et sa maîtresse, comme un simple bourgeois, tout en devenant le plus élégant des cavaliers et le plus spirituel des

partenaires. Pour le coup, ni le Faubourg Saint-Germain, ni le Faubourg Saint-Honoré ne purent en croire leurs yeux! Lady Blessington, sentant sa fortune se dilapider complètement, avait commencé la première à donner l'exemple, en prenant la plume et en écrivant. Ses *Conversations avec Lord Byron* avaient eu en Angleterre un succès de curiosité prodigieux. Puis ce furent des vers, des nouvelles, des romans qu'elle répandit avec largesse dans les magazines d'outre-Manche. Enfin elle inventa les *Books of Beauty*, manières de keepsakes comprenant, avec le portrait de l'auteur, ceux d'une douzaine de personnes d'une rare beauté, fondus dans une littérature d'une rare insignifiance. On s'arracha les *Books of Beauty* dans le même temps que la meilleure société de Londres s'écrasait dans les salons de l'auteur.

Alfred d'Orsay, lui, avait inventé les *Books of Celebrity* pour faire pendant aux créations de sa maîtresse : c'était un recueil de contemporains notoires, où il ne mettait que ceux qui lui agréaient. L'idée était ingénieuse : la réputation de l'auteur était telle que toute la légion des snobs et des dandies intrigua pour figurer sur la fameuse liste. Les guinées affluèrent dans les poches de d'Orsay. Hélas! Les tailleurs, les bottiers, les costumiers et les parfumeurs les lui avaient mangées d'avance!

Toujours plein de ressources et désireux, en bon fashionable,

d'étourdir de plus en plus ses contemporains, Alfred d'Orsay se lança dans de nouvelles spéculations. Il inventa un signal d'alarme pour les chemins de fer, il fit de l'alchimie, il modela, il sculpta puis, brusquement passa la Manche et vint se réfugier à Paris. Il s'installa dans une maison qu'avait habitée lord Byron, au milieu des jardins et des charmilles de la propriété Beaujon, ordonna un vaste atelier que lui avait cédé le peintre Gudin et en fit à la fois son salon, sa salle à manger et son cabinet de travail. Ainsi il lança cet arrangement à l'anglaise parmi les « gants jaunes » de Paris.

Sa fonction était de mettre à la mode, de donner un caractère d'élégance à une chose et de l'imposer à l'élite. Jusqu'au bout il lui fut fidèle et, au moment où il mourut, il venait, par l'appui du prince Jérôme, d'être nommé directeur des Beaux-Arts et songeait imposer son goût à l'art officiel!



(Dessins de G. Braun.)

Jules Bertaut.



Chez BERTEIL

91, BOULEVARD HAUSSMANN
10, RUE DU 4 SEPTEMBRE
134, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
78, AVENUE MALAKOFF - PARIS
HOTEL NEGRESCO - NICE

HORS CONCOURS, CHICAGO 1895
GRAND PRIX, PARIS 1900
GRAND PRIX, BRUXELLES 1910
HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY, LILLE 1920

Dépositaire des Manteaux "LODEN"

DES GILETS

marjal



Qui donc a dit que le gilet de couleur était mort? Il n'était qu'en sommeil. Il se réveille, mais tel le serpent, il a fait peau neuve et s'est débarrassé des

fantaisies qui le surchargeaient. Il est aujourd'hui la simplicité même, n'empruntant son cachet qu'à sa couleur franche et à la netteté du tissu en lequel il est taillé: La "Perlane", étoffe qui ne se compare à aucune
 :: :: :: :: :: autre, par sa souplesse et sa tenue, en sera la matière idéale :: :: :: :: ::

(Tissus de M.M. Rodier.)



fig. 2



fig. 4

DE LA BOTTE A L'ESCARPIN

C'EST n'est pas sans un légitime orgueil que nous avons vu la mode pour les chaussures s'orienter vers la forme allongée et s'y stabiliser, car nous n'avons jamais cessé de donner à nos créations cette forme aussi fine que distinguée qui est celle, nous l'affirmons sans crainte de démenti, qui donne au pied en même temps que la plus agréable aisance l'aspect le plus élégant.

Les chaussures du soir comme celles de ville se portent donc assez pointues. Il est bon, du reste, en cette matière de ne pas exagérer et de se laisser guider par la conformation du pied que l'on chausse. Notons également que le talon est bien différent de celui que comportaient les chaussures de ces dernières années. Assez bas et large, reposant solidement sur le sol, il est plus masculin.

Ces remarques d'ordre général étant faites,

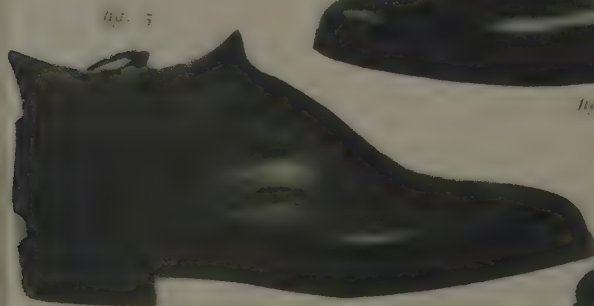


fig. 3

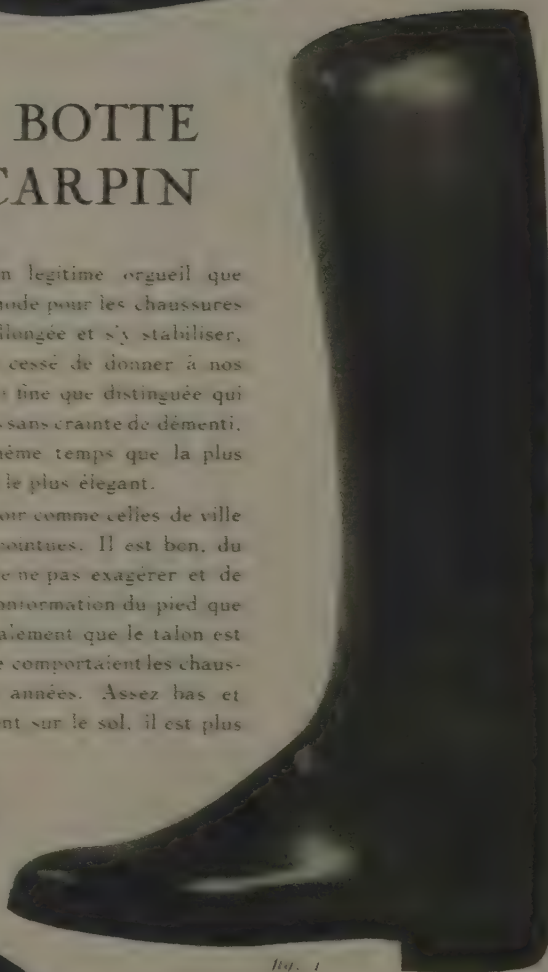


fig. 1



fig. 6



fig. 5



fig. 7



fig. 8

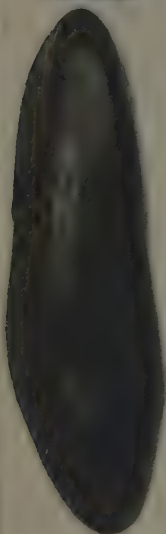


fig. 7 bis

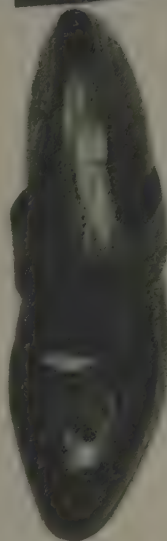


fig. 8 bis

passons à une rapide description des différents modèles de chaussures qui peuvent tenter Monsieur.

D'abord la botte. Un homme vraiment chic se double toujours d'un bon cavalier, et aussi bon cavalier qu'il soit, l'homme châtie, à cheval, à l'impeccabilité de sa silhouette ; d'où l'importance de la botte qui entre pour beaucoup dans la perfection de la silhouette.

Nous insistons, car la botte est une de nos spécialités. Nous faisons en effet la véritable botte anglaise, gagnant bien la jambe, tenant le mollet et ne faisant pas de plis inesthétiques (fig. 1.)

Comme chaussures de ville les souliers jaunes sont à l'ordre du jour. De forme ordinaire (fig. 3) ou plutôt à oreilles (fig. 4) ils seront d'un cuir brun fauve et non plus rouge comme le voulait la mode de l'année dernière. Les souliers "acajou" sont devenus communs. Cependant cette teinte sera conservée pour la tige de la bottine que montre notre gravure (fig. 2) dont seul le pied est de cuir noir.

Comme chaussures de cérémonie on est accoutumé de porter le soulier verni et la guêtte, mais celle-ci, bien que l'on doive reconnaître qu'elle a de l'allure, a un défaut énorme : elle ne va jamais bien. Aussi nous croyons qu'elle

doit faire place à la bottine vernie à tige d'antilope, formant guêtte (fig. 5), qui a tous les avantages de cette dernière sans en avoir aucun des inconvénients. A tige blanche elle sera la chaussure rêvée pour les courses, à tige de couleur, dans les cérémonies, elle sera le complément indispensable de la jaquette ou de la redingote.

Cet été, le soulier de daim blanc et de cuir jaune sera encore plus à la mode que l'année dernière (fig. 6.)

Et "at home" que porter ? — L'escarpin — mais lequel ? Car il en existe toute une gamme d'une infinie variété de forme et de couleur. Les uns (fig. 7 et 7 bis) sont de cuir uni rouge, bleu, vert, etc., les autres (fig. 8 et 8 bis, 9 et 9 bis) de cuir verni ajouré sur fond de couleur. Ils s'assortiront aux teintes des pyjamas et aussi à la décoration du studio, puisque pour les amateurs de "chinoiserie" a été créé un modèle spécial (fig. 10 et 10 bis.)

Comme on peut le constater, pour des chaussures, Monsieur n'aura que l'embarras du choix, mais aussi il pourra trouver ce qui lui convient le mieux et le flatte le plus, car il ne devra jamais oublier que c'est à la chaussure que se reconnaît la véritable élégance.

Hellatarn.

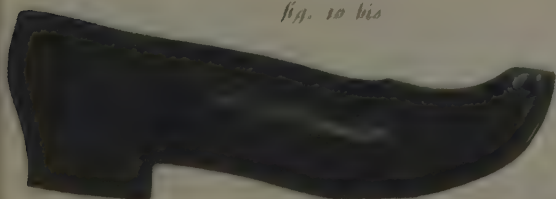


fig. 10 bis

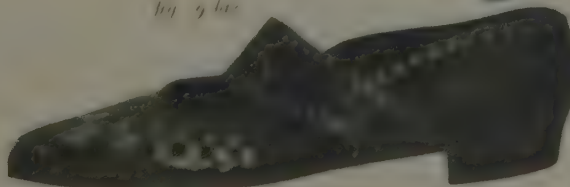


fig. 9 bis



fig. 9

Le même que pendant la guerre il y avait — si j'ai bonne mémoire, des "planteurs à la tenue", de même maintenant devrait-il y avoir un détaché de "monsieur,"



avenue du
Bois...



vous sortez
sans
votre
bonne?

dans les tennis...

à l'Opéra...

vous ressemblez à
un coureur
cycliste.


attendez!
on va vous
photographier!



et, l'un de nous
apprendrait aux gens
qui ont des automobiles,
que jadis... lorsque nous en
avions... nous conduisions d'un air
moins courroucé, avec de vraies
lunettes et un chapeau de bonfaiseur...

dans les anciennes
dames des
nouveaux riches...

J. C. Bellaigue
1910.



DANS LE MONDE ENTIER
L'ORGANE DE DÉFENSE
DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE
EXCLUSIVEMENT FRANÇAIS

EST

L'EXPORTATEUR
FRANÇAIS

LES POCHETTES POPULAIRES



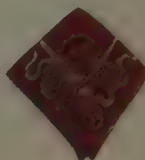
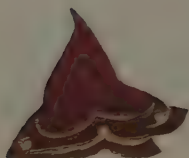
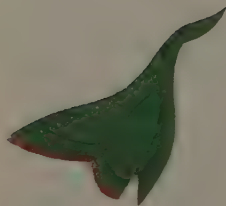
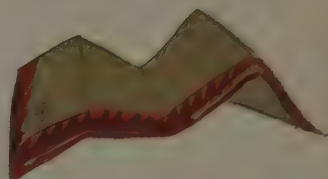
Ce sont elles qui troublent tout-à-coup le calme des sombres costumes, et semblent, prendre un malin plaisir à jeter si souvent, au cœur même des paisibles vestons, un note discordante ou criarde.

Vous les connaissez tous ces mouchoirs campagnards, gentiment bordés de dentelle, et qui sont figés dans la poche, comme les petits paysans qui les portent le sont dans leur vilain costume du dimanche. — Les voilà bien les pochettes dominicales

à l'usage de la province.

Elles ont de proches parentes en soie bleue ou rose pâle, festonnées, sur lesquelles la payse a brodé pour son gars le prénom qu'elle a toujours sur les lèvres. Quelquefois, c'est un bouquet de fleurs rococo qui remplace ces deux ou trois syllabes, mais ça ne vaut pas mieux.

Les pochettes de dentelles et les pochettes festonnées sont les dernières survivantes d'un mauvais goût désuet et tenace qui cède la place de-





vant un autre mauvais goût plus moderne et plus coloré. — Celui-ci aime ces affreux petits carrés de soie artificielle, presque transparents tellement ils sont minces, et passés dans de vilaines teintures aux tons désagréables. — Naturellement ces mouchoirs en fausse soie et aux fausses tonalités obtiennent un énorme succès pour cette double raison qu'ils sont inutiles et laids.

Ils s'étalent dans toutes les vitrines qu'ils envahissent comme une épidémie. Ils semblent jeter un perpétuel défi au bon goût et dire aux passants curieux : « Tu ne passeras pas sans nous prendre, regarde ma jolie cou-

leur, suis-je assez rouge? Non? Ah! tu veux du violet? Eh bien! cette pochette, ma voisine, est violette! Ce n'est pas encore elle que tu aimes? Alors! vois dans ce coin, la belle jaune; avec ça, sois tranquille tu feras ton petit effet. Comme tu es difficile! Tiens! tiens! je vois où tes regards se posent. Parfaitement, tu aimes les dessins! Rassure-toi, jeune homme, celles-ci ne coûtent pas plus cher. Regarde ces éclats de schrapnels jaunes sur fond violet, n'est-ce pas délicieux? Vois ces tons dégradés rappelant les glaces panachées et fondues, sont-ils curieux? Admire ces grosses craquelures noires sur fond serin, je crois que c'est une trouvaille. Tu aimes peut-être mieux ce parterre fleuri entouré d'une bordure jaune, je crois que c'était celle que préférerait ta petite amie, et elle avait, crois-moi, très bon goût. Ne sommes-nous pas toutes jolies d'ailleurs, il faut être bien difficile pour ne pas nous aimer. Nous sommes coquettes à souhait et nous nous parons pour vous plaire de

toutes les fleurs les plus étranges, de toutes les couleurs les plus vives, de tous les dessins les plus originaux.

Et puis, pourquoi plaider notre cause puisqu'elle est déjà gagnée. Vous nous mettez juste sur votre cœur et vous nous exhibez comme on montre à son bras une jolie femme.

(Dessins de André Foy.)

Nous sommes la seule note fantaisiste et gaie de votre sombre vêtement. Prenez-nous!

Et sur tous les vestons de toutes les classes, les pochettes prolifiques étalent l'orgie de leurs couleurs et de leurs fioritures et, comme elles sont bonnes filles, elles s'accordent avec tous les vêtements, avec toutes les cravates. Elles savent bien, dans le fond, que c'est elles qu'on regarde, et c'est tout ce qu'elles demandent.

D'ailleurs, elles savent bien aussi qu'on ne les achèterait pas, si on ne les voyait pas.

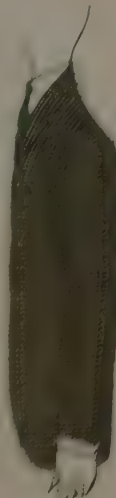
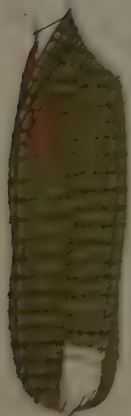
Chaque individu tient à sa pochette et lui fait prendre mille positions étonnantes. Tantôt celle-ci sort de la poche sous la forme d'un triangle de couleur qui semble cousu sur le veston; tantôt elle suit le bord de cette poche qu'elle souligne d'un trait vif; tantôt elle s'échappe comme un flot de soie; tantôt elle tombe lamentablement; tantôt elle s'ouvre comme une fleur bizarre; tantôt elle ressemble à un tampon voulant obstruer cette blessure qu'on a faite au veston; tantôt elle laisse sortir deux pointes comme des oreilles de lapin; tantôt elle semble apprêtée et tantôt naturelle, enfin tantôt elle est propre et tantôt elle est sale; mais ceci n'est pas une position, c'est un état.

Quelques-uns aussi certaines pochettes ont belles, étonnamment belles et leur soie épaisse épouse les plus jolis tons; mais ce n'est là qu'une exception.

D'ailleurs leur beauté reste toujours discutable puisqu'elle n'est pas consacrée par la masse qui reste en définitive seule juge.

Alors! vous trouvez jolie cette pochette jaune, avec ces fleurs violettes, ces craquelures marrons et cette bordure verte?

Naturellement, puisque je l'ai choisie, et puis tout le monde la trouve très bien, il me semble que c'est une preuve.



D. Lenief.

LA MODE A LONDRES



(Photos Underwood.)

MODÈLES DE LORD ET TAILOR.

L
A

M
O
D
E

A

V
I
E
N
N
E



Malgré les difficultés du change autrichien, la mode masculine est toujours fort en honneur à Vienne, qui étant devenue un centre de transit pour les pays Balkaniques, a attiré toute la haute Société internationale.

Les grands tailleurs Viennois, malgré les goûts très différents de leur clientèle cosmopolite, savent garder un style simple, sobre et précis qui satisfait à toutes les exigences. Au reste ils sont tous abonnés à *Monsieur*.

MODÈLES DE KNIZE.

Photos Setzer, Vienne.

DES GUÊTRES



Eux était bien typique cette réflexion d'un Bourguignon disant chaque fois qu'il voyait un de ses amis arborer des guêtres claires: «Ah! mon pauvre vieux, voilà que tu veux épater les femmes. A ton âge avec ces "instruments" là au pied, c'est mauvais signe.»

Ce n'était pas seulement la réflexion d'un humoriste mais aussi celle d'un observateur. Les guêtres en province et il faut bien le dire, à Paris également, furent longtemps l'apanage des vieux Messieurs bien propres ou des gens excentriques, c'est-à-dire qui n'étaient pas des bourgeois authentiques.

Il est, d'ailleurs, beaucoup de pays encore où on les considère comme des signes infaillibles de la dépravation du goût et des mœurs.

Mais, à Paris, dans la grande cité du meilleur goût et aussi du plus mauvais, elles ont pris une revanche éclatante et trottaient sur l'asphalte aux pieds des jeunes et des vieux, presque fières d'être aussi nombreuses et sachant bien qu'avec la majorité elles ont conquis le droit de cité.

Sans aucun doute, il y en a de très bien qui s'appliquent parfaitement sur la chaussure et semblent lui dire "vois quel beau mariage nous faisons. Quelle gaieté j'apporte dans tout le sombre costume et quelle note d'élégance j'ajoute à ce vêtement qui sans moi serait passé inaperçu." Évidemment ces guêtres-là ne sont pas la majorité, elles ont plutôt

l'air d'un défi jeté à toutes les autres, aux cent formes diverses et qui ont bien mauvaise tenue. Mais pour être la minorité, elles n'en existent pas moins et, si vous avez un moment à perdre, regardez quelque deux cents paires de pieds, vous en verrez de jolies et de bien faites, à votre grand

étonnement. Par contre, vous rencontrerez un grand nombre de curieux échantillons qui pourraient faire une collection pittoresque et si vous le voulez, ensemble, nous allons nous distraire devant cet amusant défilé.

Voyez les guêtres qui baillent et paraissent s'ennuyer sur des chaussures qui ne sont pas faites pour elles. On peut dire, qu'elles baillent à s'en décrocher le sous-pied. Et celles-ci qui s'écartent comme un éventail sur ces pieds plats; elles pourraient se tenir un peu. Ou changer de propriétaire car elles iraient certainement mieux sur ces "bateaux" insuffisamment recouverts par des guêtres minuscules qui ont l'air de bâches trop courtes.

On se demande comment leurs boutons ne sautent pas au premier mouvement et l'on est impressionné devant l'allongement miraculeux des sous-pied qui ressemblent à des ceintures de cuir serrant des paquets.

Regardez celles-ci, qui envahissent les chaussures au point qu'on douterait de l'existence de ces dernières si l'on apercevait une pointe minuscule de cuir verni, sont-elles assez amusantes?

Celles-là pour changer sont





toutes ridées en travers, elles ont perdu en longueur ce qu'elles ont gagné en largeur. A côté des guêtres de tout à l'heure qui baillent elles ont l'air de guêtres qui rient.

Oh ! voyez ces formidables chevilles renforcées par cette pièce d'étoffe solide qui joue le rôle de pansement pour pieds enflés. Ce sont des piliers gagnés, et voici pour leur faire contraste deux minces chevilles qui s'agitent dans des guêtres trop larges, un peu comme une paille dans un verre.

Mais regardez encore un peu et vous allez voir des guêtres qui semblent hostile à la chaussure. Tenez, si celles-ci n'étaient pas retenues par le sous-pied sur lequel elles tirent de toutes leurs forces, je crois bien qu'elles quitteraient ces souliers. Elles se retirent du talon et de la pointe et se recroquevillent à la façon d'une huître sur laquelle on verserait quelques gouttes de citron. Et ces autres qui s'en vont sur les côtés, on sent qu'elles ne sont pas à l'aise et veulent partir ; c'est comme celles-là qui trouvent toujours le moyen de se déboutonner ou celles-ci qui s'arrangent pour que leur sous-pied se décroche et vous fasse tomber. Lorsque les guêtres ne sympathisent pas avec les chaussures elles vous jouent mille tours pour qu'on les abandonne dans quelque placard où elles seront tranquilles.

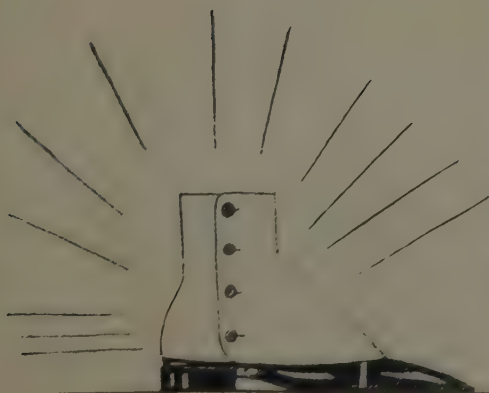
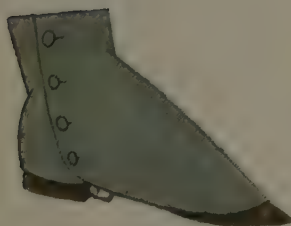
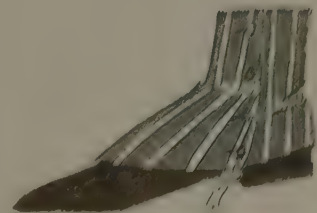
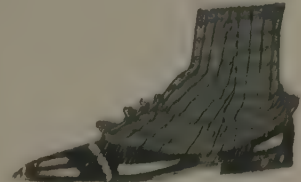
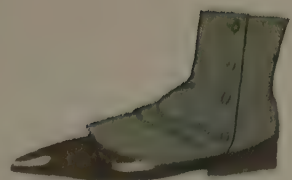
Elles vous feront mille difficultés pour se placer, perdront un bouton, une boucle, déchireront une boutonnière ou vous rendront ridicules en se mettant à l'envers comme celles que vous voyez au pied de ce Monsieur distrait. Si enfin elles ont l'air de céder devant votre volonté, elles se glisseront habilement sous la main du cirneur pour recevoir une belle tache de cirage pour rire de votre tête et pour que vous disiez en colère " Ah ! ces sales guêtres ".

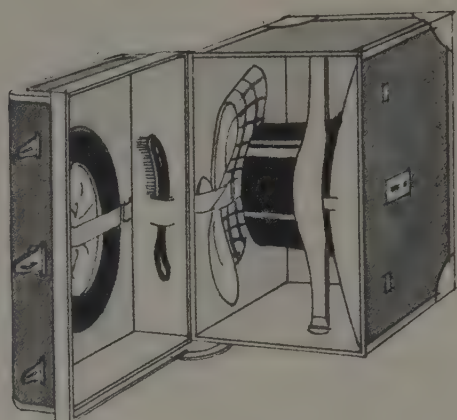
Et sans doute jouent-elles toutes ces comédies parce qu'elles voudraient bien revenir à leur rôle primitif, parce qu'elles voudraient bien rester l'ornement exclusif des vieux Messieurs qui les soignaient et ne les fatiguaient jamais par des marches excessives, parce qu'on les regardait alors avec d'autres regards que maintenant, parce qu'elles avaient une personnalité qu'elles n'ont plus.

Mais si elles ne jouent plus seulement ce rôle, elles jouent parfois celui de cache-mistère et ceci doit les consoler de cela. D'autant plus, d'ailleurs, que, belles ou laides, pour entretenir la légende, elles sont toujours un peu vieux.

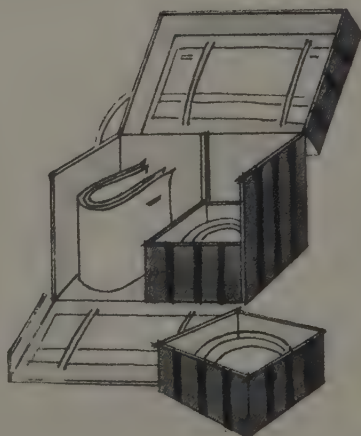
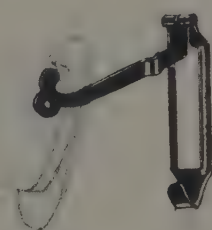
D. Lenief.

(Dessins de André Foy.)



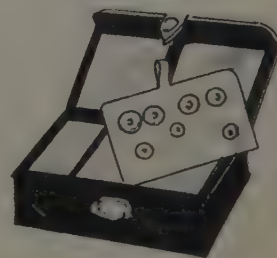
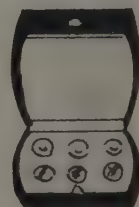


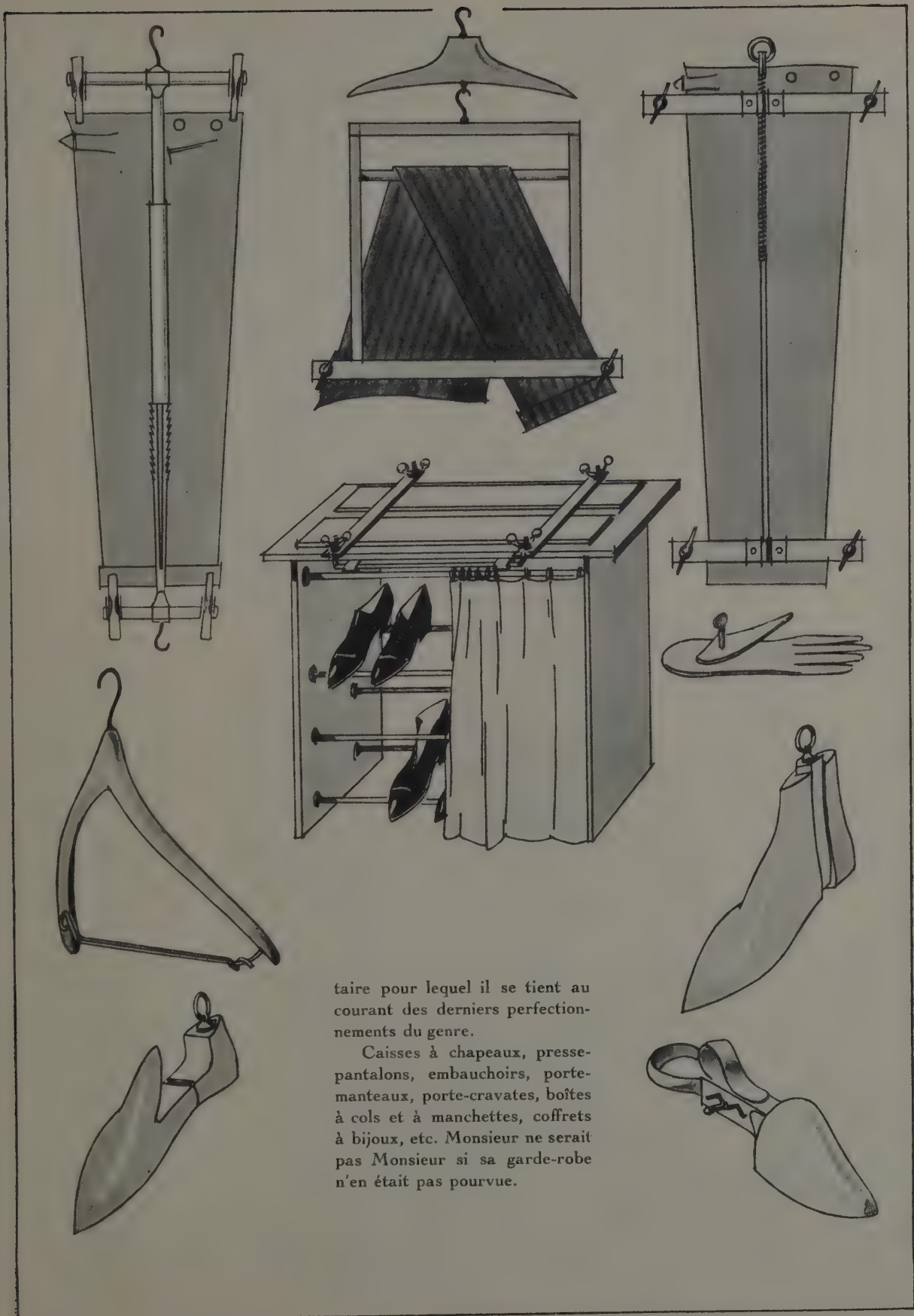
L'Arsenal de Monsieur.



Si l'homme soucieux d'élégance ne doit point porter des vêtements qui paraissent sortir de chez le tailleur, encore convient-il que toutes les parties de son costume gardent une tenue irréprochable. Il n'y peut prétendre qu'en prenant un soin attentif de ses effets.

Pour cela il possède tout un arsenal d'orthopédie vestimen-





Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

3^e Année N° 27
Mars 1922



Cape pour le soir

Krieger

Chemises de soie pour la mer et les sports

La mode est à la soie et il serait inadmissible, pour un élégant, de porter d'autres chemises, cet été, à la mer. La forme est classique. Le col s'ouvre largement pour dégager le cou. Poignets mousquetaires. C'est la chemise idéale pour le tennis et les autres sports. Les fantaisies audacieuses sont tolérées dans le choix des couleurs : cachou, beige, mauve, rose. L'élégance suprême est d'assortir la couleur de sa chemise au teint de sa fiancée, à la couleur du ciel, à son état d'âme... ::

(Dessin d'Eric de Coulon).

MODÈLES DE LA GRANDE MAISON DE BLANC,



LES POULES DE MONSIEUR

MONSIEUR a fait, au cours de sa vie, une très jolie collection de poules.

Entendez par là, en d'autres termes, qu'il a beaucoup séduit, enfin qu'un grand nombre de femmes sont tombées dans ses bras. Mais, n'est-ce pas, c'est un mot bien usé que celui de "femme" : il sent le roman psychologue et le calicot vaniteux. Mieux vaut dire "poules", c'est simple, affectueux, et cela est plus modeste.

Toutes les races, tous les plumages et tous les ramages, tous les caractères et toutes les aptitudes furent représentés dans la collection de Monsieur : on y voit du demi-monde et de la fine bourgeoisie, du théâtre, de la duchesse, de l'intellectuelle, de la princesse russe, de la championne de danse, de la chanteuse pour fêtes de charité organisés par les altesses, etc., etc. Aujourd'hui, cependant, Monsieur raffine, car il ne collectionne plus : il ne veut plus avoir qu'une poule à la fois — mais quelle poule !

En effet, il n'exige pas seulement d'elles "de l'esprit, de la culture et des talents", comme Casanova en trouvait chez cette jeune Parisienne qu'il allait visiter avec tant de plaisir à l'Hôtel du Roule. Tant s'en faut ! Outre toutes les grâces du corps et de l'âme, Monsieur demande encore à sa poule d'être d'une vieille et illustre famille, d'habiter dans un hôtel, aménagé à souhait pour les galas, d'avoir à sa table les puissants seigneurs des ambassades et des cours, de l'Académie Française et du Polo de Bagatelle, du Parlement et du Jockey, ainsi que les Dames dont ces Messieurs se trouvent le plus ordinairement environnés.

Touchant le chiffre des millions indispensables, le modèle des autos et la qualité des chevaux de selle, Monsieur se montre irréductible. L'écurie de courses, toutefois, n'est pas absolument exigible. Le yacht non plus ; pourtant, il serait indésirable qu'on n'en eût point.

— Tant qu'on a l'âge de Chérubin, fait Monsieur en respirant le parfum d'une rose que tue doucement la nuit d'été, tant qu'on est un gigolo enfin, on se jette à toutes passantes. Mais dès la première ride, il est naturel que l'on souhaite au moins de recevoir l'aveu d'une entreprise digne d'Ali-Baba, en même temps que celui d'une tendresse jusque là cachée, et de cueillir un secret d'État sur deux lèvres charmantes.

Après quoi, il ajoute, les yeux pleins de rêve :

— Tel que vous me voyez, j'attends... Oui j'attends une poule rarissime, la poule entre toutes, qui me confiera, par exemple, au cours d'une soirée d'ivresse, en quel lieu du monde

est maintenant gardé le coffre contenant ce prodigieux collier de perles que la feue impératrice d'Autriche avait plongé dans la mer, parmi les roches de Corfou, et rivié au granit par une triple chaîne. Car l'impératrice assassinée emporta dans la tombe, croit-on, le secret de cette cachette marine, connue seulement des crustacés bis-cornus, des poissons d'or et des sirènes. Mais moi, je suis convaincu qu'un voleur est allé chercher le coffret à son manteau d'algues mouvantes. Quelque maîtresse éperdue, un soir, entre nos frissons de volupté, me révélera ce mystère. A-t-on rendu les perles impériales au petit Charles de Hongrie ?... Ou bien





courent-elles le monde sur les épaules d'une ribaude avinée?... Ah ! qu'il vienne ce beau secret ! Et que je l'aimerai de passion, la bouche qui le laissera s'envoler dans un soupir de langueur et de désir !

Puis Monsieur conclut, comme pour s'excuser, avec une douceur humble et charmante :

— Il faut quelque piment à qui vieillit déjà...

Monsieur connut aussi de plus fraîches amours, et même virginales. Par une après-midi nacrée de juin, comme nous devions au bar après les courses, le séducteur leva soudain vers les flacons alignés un regard plein d'émotion et parla en ces termes :

— Une fois, il m'arriva de me trouver profondément épris d'une exquise et adorable jeune fille. C'était à Constantinople, voici pas mal d'années. Il s'agissait de la fille d'un pacha opulent et des plus modernes, vu qu'il laissait cette enfant délicieuse se promener quotidiennement dans une victoria très bien attelée, sous la seule garde de son institutrice, une française. Je les croisais chaque jour sur une belle route, non loin de la mer. Ma bien-aimée allait, vêtue à l'européenne, divinement svelte — ce qui est si rare pour une Turque ! — et la figure presque découverte. J'en perdais l'esprit, mon cher !... Faire la connaissance de l'institutrice, vous comprenez que ce fut l'affaire d'une semaine au plus...

— Cela dut vous coûter gros.

— Pas un sou !... Dès que cette personne, respectable quinquagenaire, sut que j'étais moi-même français et que j'avais des amis à l'ambassade, elle s'humanisa soudain au point de me dire que tel jour, à telle heure, sa jeune élève se promènerait à pied avec elle, et la figure sans aucun voile, en tel endroit fort désert de la route. Là, je la pourrais voir à mon aise, et qui sait, je lui parlerais peut-être. L'institutrice me dit cela un 13 juillet...

— Quelle précision ?

— Ah, dame ! c'est que le lendemain 14 parurent fort en avance les promotions des palmés académiques qu'on n'attendait guère avant la fin du mois, cette année-là, me dit-on à l'ambassade, et peut-être plus tard encore... Or le 15, hélas ! je revis à l'improviste l'institutrice : mais quel odieux visage, quelle duègne abominable !... Eh bien, lui demandai-je, et votre élève merveilleuse ? Perdez toute espérance, me répondit sèchement la virago. Cette petite vient d'éprouver des scrupules religieux. Renoncez à vos coupables entreprises, ce sera prudent de votre part.

— Le cri de la conscience...

— Plus souvent !... J'appris tout simplement que cette vieille pimbèche avait demandé les palmés, et voilà tout. Elle avait compté vaguement sur mon hypothétique appui. Mais voyant qu'elle ne figurait pas dans la promotion du 14 juillet... adieu mes amours !

Monsieur acheva son cocktail en silence, puis ajouta, non sans mélancolie : " Tel fut le seul amour vraiment pur de ma vie..."

(Dessins de Maurice Taquoy.)

Marcel Boulenger.



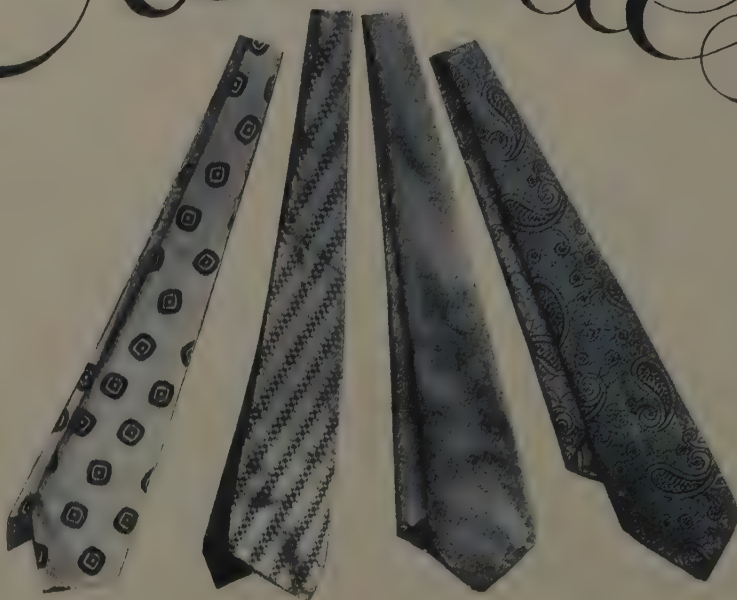
Les cravates de belle soie, tissées dans nos vieux centres français, seront toujours l'apanage de notre mode masculine. Chacun y trouvera son choix; et les dessins les plus variés, traités dans cette belle matière, seront toujours à la mode.



BOIVIN JEUNE

Les Cravates

Pour cet été, les cravates de foulard sont à l'ordre du jour et cette mode-là n'est pas que de chez nous. Elle fait fureur aussi en Angleterre. A dire le vrai, c'est une mode qui revient à chaque été et qui est toujours la bienvenue.



Avec le faux-col souple, alors que la chaleur nous incite à nous débarrasser de notre gilet, quoi de plus agréable que la cravate de foulard et de plus joli, alors que les deux pans volent au gré de la brise ? :: :: ::

(Phot. Isabey.)

BOIVIN JEUNE

Monsieur

La cravate de foulard est éminemment de fantaisie, aussi les coloris les plus variés et les plus osés ont-ils permis. Nos chemisiers ont été chercher leurs inspirations jusque dans les dessins des voiles persans. Les jaunes, les roses et les verts dominent dans ces ramages ou parmi ces fleurettes indéfiniment répétées. Avouons qu'à côté de ces audaces, les foulards classiques en bleu, noir et blanc ont bien leur charme de même que ces dessins à petits pois dont, décidément, nous ne parviendrons jamais à nous lasser. :: :: ::



(Photo Isabey.)

GRANDE MAISON DE BLANC



(Dessin de Tilo.)



POUR SE TRAVESTIR



Sa majesté Carnaval XLV fera cette année une entrée triomphale dans sa bonne ville de Nice et, pour recevoir comme il convient ce roi du rire et de l'amusement, nos artistes et nos costumiers imaginent de magnifiques travestis où se révèle leur goût artistique ou humoristique.

Ils ont abandonné en grande partie les costumes démodés de mousquetaires, les costumes de style comme Louis XIV, Louis XV, les costumes militaires, sans doute parce que nous en avons trop vus depuis plusieurs années.

Ils cherchent dans les curieux vêtements des Orientaux, des Indiens, des Russes, des Japonais, des idées qu'ils modifieront au gré de leur fantaisie.

Le premier Veglione du 8 février, uniquement composé de travestis espagnols, révélera tous les costumes pittoresques depuis ceux de l'Andalousie jusqu'à ceux de la Vieille-Castille. Des picadors et des toréadors, par centaines, évolueront dans cette immense arène de plaisirs et nous assisterons à une magnifique corrida sans taureaux.

L'Espagne, voilà un immense sujet pour le travesti et M. Rinuy nous montre dans ses amusants dessins le parti qu'on peut tirer des costumes colorés des provinces espagnoles.

Il dépendra de chacun de vous d'en chercher un qui vous soit particulièrement seyant ou au contraire, tout-à-fait caricatural. Vous pourrez selon votre tête représenter le plus bel espagnol de l'Andalousie ou le plus comique des Asturies, l'un et l'autre peuvent avoir un caractère typique et cela ne dépend que de votre choix.

Pour toutes les autres fêtes de la Mi-Carême où aucun style ne sera imposé, votre fantaisie aura encore plus de liberté et vous pourrez être successivement grand Nabab de l'Inde, avec un somptueux vêtement chargé de broderies, avec de précieuses sandales et une barbe en collier, roi de Golconde portant une large et précieuse ceinture sur une robe richement brodée, Derviche avec un curieux turban en pointe, prince Égyptien avec un costume rigide et une barbe soigneusement frisée; Arabe avec d'amples burnous sur des costumes surchargés d'or, Assyrien avec de curieuses scènes de personnages sur votre travesti et une sorte de fez rigide, Eunuque même pour ce jour-là seulement. Que sais-je ? Vous pourrez être un paysan Lybien, un Russe bariolé, un Mexicain élancé, un Chinois précieux, un Grec ridicule, un Turc solennel.

Vous pourrez être un homme politique à la manière de Bécane, un sauvage de fantaisie comme le conçoit Dignimont un Gille moderne tel que le représente Peltier, un diable sympathique comme les aime André Foy, un guerrier néo-grec et de Mi-carême comme le veut Hemjic, un champion de tennis de 1934 comme l'imagina de Roux, un docteur Caligari. un





Locus Solus, un être étrange et nouveau comme ce fatal personnage de Braun.

Vous pourrez être tout ce qu'il vous plaira d'être.

Soyez beau, ou soyez comique mais cherchez à être personnel. Exagérez votre défaut physique ou embellissez-vous si vous le méritez, mais n'oubliez pas qu'un travesti est avant tout une caricature, par conséquent quelque chose d'amplifié, qui doit frapper par sa forme inattendue.

D'ailleurs ce goût de la mascarade n'est pas seulement de notre époque il fut de tous les temps et de tous les pays.

C'est l'adoration des divinités aussi vieille que le monde qui fit naître ces fêtes périodiques où les chants, les danses et les déguisements donnaient libre cours à leur fantaisie.

En Grèce, les Dionysiaques en l'honneur de Bacchus et de Demeter donnèrent lieu à des mascarades burlesques dans lesquelles on se lançait des apostrophes bouffonnes qui furent, dit-on, l'origine de la comédie.

A Rome, les fêtes des Dieux lares, de Saturne, de Cérès et de Vesta servirent de prétexte aux libations copieuses et au libertinage, toujours dissimulés sous les déguisements les plus amusants.

En Arcadie, ces jours consacrés à un culte comportaient non seulement des mascarades mais encore des flagellations pour mortifier les pécheurs.

Plus tard les fêtes des Lupercales donnèrent lieu à des orgies mémorables.

Le christianisme naissant essaya par de saintes oburgations d'enrayer ces coutumes qui servaient de prétexte aux orgies mais elles furent les plus fortes et continuèrent malgré l'opposition de la nouvelle religion.

Plus tard, les Gaulois enrichirent leur fête du Gui des pratiques Lupercales et les hommes se déguisèrent en femmes tandis que celles-ci se déguisèrent en hommes, ce qui est resté depuis longtemps le travesti le plus amusant.

Au Moyen-Age, naquirent les mascarades des fous, où les nobles, les manants, les bourgeois et les gens d'église mélangés se jetaient à la face les ironies les plus cruelles et souvent les plus savoureuses — Dijon était renommée pour sa fête de la Mille folle, Reims pour celle du Hareng et Douai pour celle du géant Gayant.

Dans les campagnes, les paysans durant ces fêtes singeaient les maîtres dont ils avaient à se plaindre et c'est à cette époque que naquit la coutume de brûler, la veille des cendres, une effigie grossière de l'homme détesté.

Le Prince Carnaval de notre époque était né

Rome, Venise et toute l'Italie connurent ces fêtes fameuses dont parlèrent Lord Byron, Casanova, Goldoni, Manzoni et que chanta Gautier dans ces vers amusants :

*De paillettes tout étoilé
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé...*

après ces séries de la licence le carnaval français pâlit singulièrement : mais s'il ne fut plus le prétexte à des orgies formidables qui semblent avoir tant réjoui nos pères, il se distingua de plus en plus par une richesse et une variété de costumes qui ne le cèdent en rien aux plus belles fêtes d'autrefois.

Quand renaît février, renaît le désir de rire !

dit une vieille chanson.

Une fois de plus, comme l'aigle renaissant de ses cendres, S. M. Carnaval XLV sera le grand maître du rire et de la moquerie.

D. Lenief.



AU CINÉMA DEUX JEUNES PREMIERS AMÉRICAINS



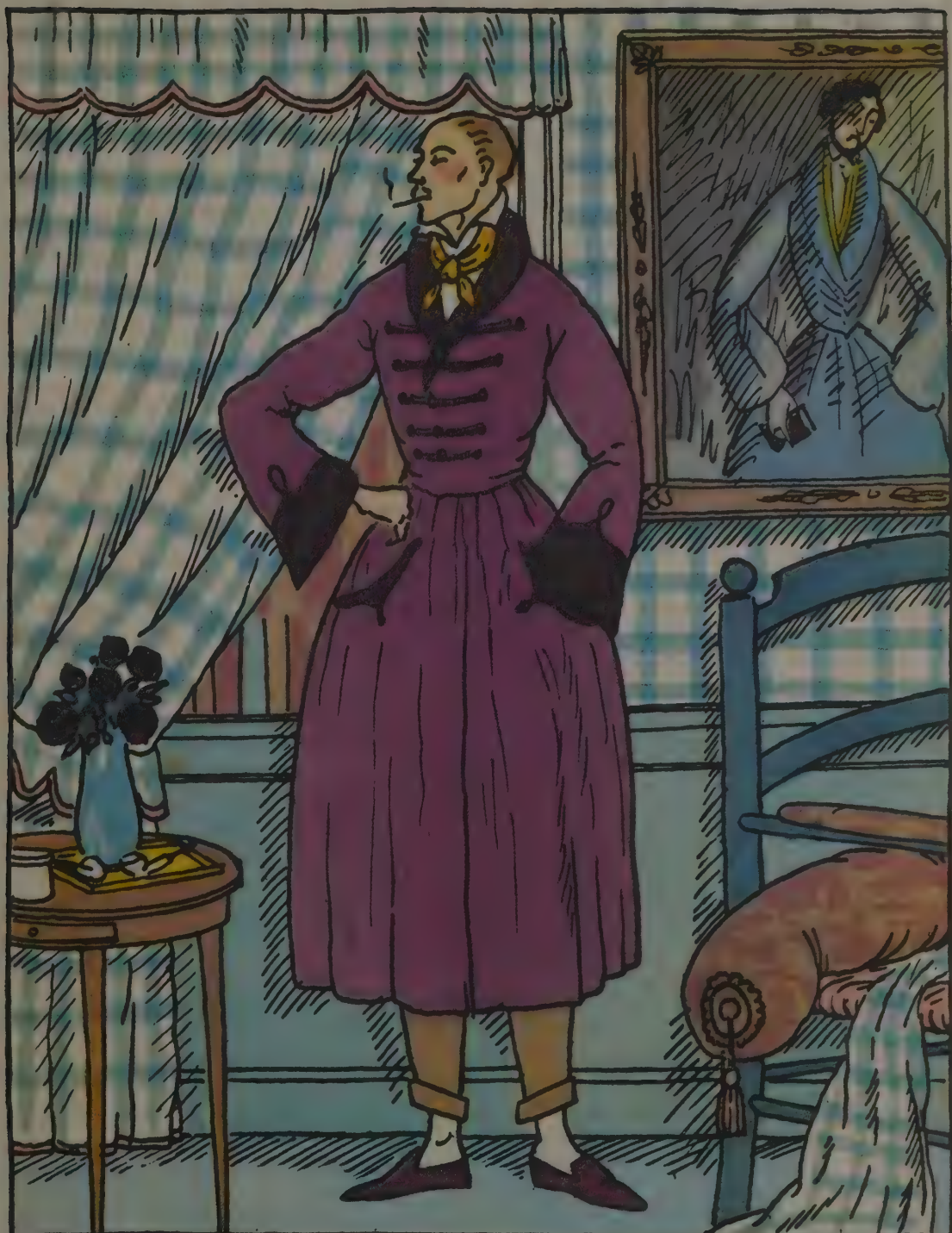
RAMON NOVARRO

Ce jeune premier que notre photographie représente en costume de lieutenant-aviateur, fut récemment découvert par Rex Ingram qui vient de lui confier le premier rôle dans un film actuellement en préparation "The Passion vine" de John Russell.

MALCOLM MAC GREGOR

Après avoir obtenu un gros succès dans le rôle de Fritz von Tarlenheim dans le film *Le Prisonnier de Zenda*, Malcolm Mac Gregor tourne en ce moment le premier rôle d'un autre film *Tous les frères étaient braves* de Irvin V. Willat, tiré du roman de Ben Ames Williams.





Guy ARNOUX

La Robe de Chambre

rien de nouveau ^{ou} sous le Soleil ~

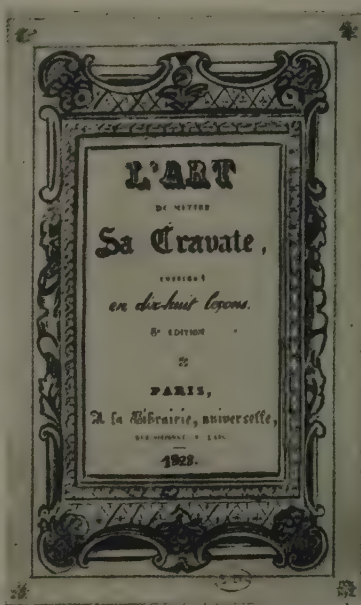


L'ART DE METTRE SA CRAVATE

(1830-1921)

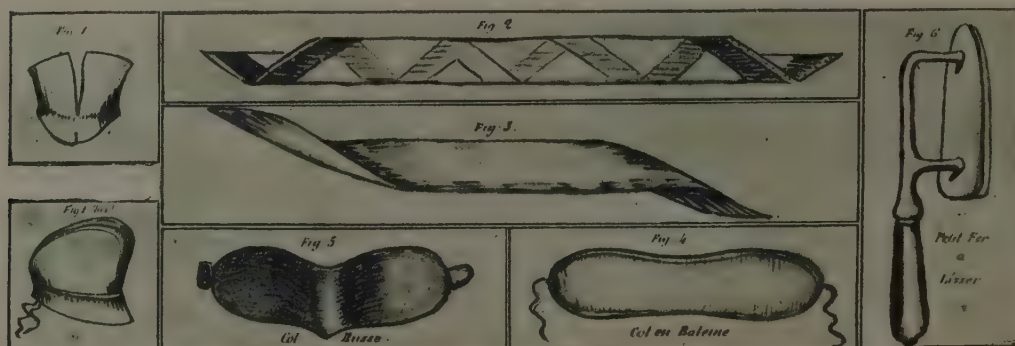
EN 1830 Monsieur avait le choix entre vingt manières et plus de mettre sa cravate; nous n'en avons plus guère que deux; trois en comptant le col de chasse. Le costume masculin tend de plus en plus vers l'uniformité; si cette progression doit continuer avec la même vitesse d'ici vingt ans nous serons condamnés à être tous aussi pareils que les billets de métro. L'élégance pourtant est en opposition absolue avec le collectivisme, ou pour parler plus correctement, faire acte d'élégance c'est faire acte d'individualisme.

Avez-vous remarqué que sur vingt femmes que vous croisez dans la



rue cinq portent un tailleur
 gris et un chapeau rouge.
 Cette uniformité, cette
 répétition d'une idée agréable
 en soi nous choque et nous
 agace, simplement parce que
 nous sommes accoutumés à
 plus de fantaisies (heureuses
 ou malheureuses) de la part
 des femmes. Par contre si
 vous avez la chance d'observer
 dans une journée cent dix
 gentlemen à peu près correc-
 tement vêtus, vous tomberez
 d'accord avec moi que
 quatre-vingt-dix portent des
 cravates à peu près sembla-
 bles et en tout cas nouées de
 la même façon.

Cette constatation ne vous indigne pas, ne vous choque pas, ne vous agace même pas. Cette





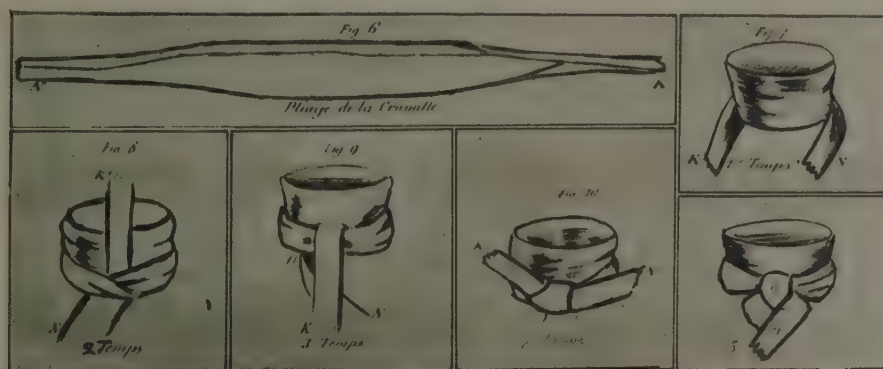
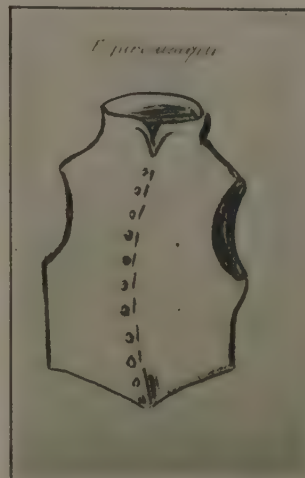
apathie est scandaleuse; elle a une parenté certaine avec la résignation du rond de chapeau découpé à l'emporte pièce avec dix mille autres qui lui ressemblent "comme un frère".

Je m'excuserai de répéter cette banalité qu'une cravate est un état d'âme. Si, comme je l'espère pour la réputation de votre esprit, vous en avez un certain jeu; un jeu équivalent de cravates et de manières de les nouer doit correspondre. C'est en cherchant cet accord parfait entre la cravate et le moi qu'il arrivait à Brummell ou à d'Orsay de s'environner de flots de cravates essayées et quittées. Or ni l'un ni l'autre n'appartenaient au type bel-

lâtre précieux, comme on l'a dit quelquefois, mais étaient des hommes d'esprit aigu ayant un sens profond de l'esthétique de la vie.

C'est en partant de ces considérations (qui ne manquent pas de profondeur) que nous avons pensé intéressant de soumettre aux lecteurs de Monsieur et à l'esprit inventif de nos grands chemisiers, ces documents sur la façon dont on pouvait nouer sa cravate en 1830. Il y a certainement là de quoi tirer parti; un parti d'esprit moderne, bien entendu.

Penser remettre à la mode la "sentimentale" ou la "mathématique" serait à peine moins ridicule que d'aller à l'Opéra en Chlamide.



P.-L. Duchartre.



EUGÈNE SÜE, DANDY

Avec ses larges épaules bien carrées, sa tête carrée aussi et couverte d'une épaisse chevelure d'un noir de jais, avec ses yeux brillants sous d'épais sourcils et son nez légèrement retroussé, sensuel et amusant à la fois, c'est bien, sous l'impeccable tenue du dandy, le « beau pirate » tel qu'il l'a lui-même maintes fois décrit dans ses romans.

Cavalier magnifique qui a des recherches de tenue toutes féminines, des épaules de boxeur et une vie *infernale*, il séduit tout Paris vers ces années 1830 qui voient l'apogée du dandysme.

L'aisance avec laquelle il a forcé les portes les mieux closes du Faubourg Saint-Germain a quelque chose de diabolique. Il n'est bruit, de la rue de Varenne à la rue du Mont-Blanc, que du luxe de ses déjeuners et de la richesse folle de son intérieur.

Dans les meilleures maisons on l'agrée, il est le favori de la duchesse de Rauzan, fréquente l'ambassade d'Angleterre, est l'ami intime de la belle Mme Lehon, « l'ambassadrice

aux cheveux d'or » et ne manque pas un des déjeuners dansants du comte Apponyi. Sur le pied de la familiarité, il traite le comte Molé et M. de Chateaubriand. A un bal costumé donné par M. Thorn, le richissime Américain, tout Paris l'admire dans un somptueux pourpoint de velours noir. Il est à tout et à tous, et toujours à l'endroit où le bon ton commande de se montrer.

Comment ne l'aimerait-on pas, ne le flatterait-on pas, ne le supplierait-on pas de venir ? C'est le romancier dandy le plus à la mode. Il ravit toute une génération avec ses histoires de pirates, il flatte les hommes, il épouvante les femmes avec les théories sur l'amour et sur l'adultère qu'il fait débiter à ses héros byroniens d'Arthur et de Mathilde. Comme tous les roués qui font profession de cynisme, il enchante les cœurs.

— Qu'avez-vous ? lui dit Dumas.

— Ah ? Mon cher, je viens de trouver un commencement de nouvelle admirable.





— Et c'est ?

— C'est ceci : « Depuis six mois j'étais l'amant de la femme de mon meilleur ami. »

Comment ne pas s'extasier devant une littérature aussi frénétique ? Eugène Süe ajoute, du reste, à ses qualités d'artiste celle d'être un anglophane enragé ! Pour le coup, voilà le beau monde transporté ! Un homme qui appelle John son palefrenier, qui déclare que Paris n'est qu'un vaste cloaque à côté de « l'air pur de Londres », qui parle sans cesse de *confortabilité*, de *fashionabilité*, qui achète des produits anglais à l'*Indian Tea Warehouse* de la place Vendôme, qui vous entretient de chenil, de chiens, de courses et de boxeurs, ne peut être que le plus accompli des gentlemen, c'est-à-dire le plus correct des gentils-hommes.

Pourquoi faut-il, hélas ! que la roche Tarpéienne soit si près. Déjà les purs du Faubourg avaient froncé le sourcil en lisant *Mathilde* où tant de personnes titrées étaient peintes sous des noms d'emprunt. Bientôt les *Débats* commençaient la publication des *Mystères de Paris* et le scandale éclatait.

Toute la notoriété que Eugène Süe conquerrait dans les classes bourgeoises et populaires, il la perdait, d'un seul coup, dans le beau monde. Un romancier pour les portières, qui met en scène les chourineurs et les voyous, fi ! Qu'on lui ferme la porte au nez ! Et les gens du Jockey commencèrent de lui faire si grise mine qu'il n'osa plus s'y

aventurer. Et, sa fortune ayant été à peu près dissipée dans ses habitudes de faste, il dut donner le spectacle écœurant d'un écrivain qui travaille.

C'est là qu'a péché le dandysme de Eugène Süe, dans cette acceptation du jugement d'autrui, dans cette soumission aux exigences de ceux qu'il avait domptés. Un autre, plus habile ou plus fort, se serait montré beau joueur. L'auteur d'*Arthur* donna le spectacle d'un homme qui abandonne la partie et s'enferme dans son erreur.

Rompant avec tous ses amis fashionables et ses belles amies, il devient démocrate, humanitaire, pleurard et jacobin. Il songea à briguer les honneurs politiques, il écrivit pour le peuple !

Son dandysme était jugé. En vain s'installa-t-il avec fracas dans un château, fit-il courir le bruit qu'il mettait des gants paille pour écrire ses romans et qu'il faisait savonner ses pièces d'or par ses domestiques avant de les placer dans sa bourse, son crédit était coupé et le monde l'abandonnait à son destin quarante-huitard.

Hommes de lettres qui voulez être dandies, méditez le sort lamentable de Eugène Süe !

Jules Bertaut.



(Dessins de G. Braun.)



La question des parfums

MONSIEUR doit-il se parfumer ? Montaigne répond avec une brutalité qui surprend de sa part : " c'est puer que sentir bon ". Il faut croire que ses contemporains abusaient des parfums, à la manière de ces bellâtres romains à la tête brillante de cosmétiques, dont parle Horace. Il faut penser aussi que les parfums de son temps, tous d'origine animale ou végétale, devaient être assez grossiers. Monsieur des Esseintes a donné aux joies ressenties par les papilles nasales leur exacte et véritable importance. Celui-ci, s'il faut en croire Huysmans, " pensait que l'odorat pouvait éprouver des jouissances égales à celles de l'ouïe et de la vue ; chaque sens étant susceptible, par suite d'une disposition naturelle et d'une érudite culture, de percevoir des impressions nouvelles, de les décupler, de les coordonner, d'en composer ce tout qui constitue une œuvre ".

DU CHOIX

DES PARFUMS.

Tout l'art consiste à laisser deviner un parfum, quel qu'il soit, plutôt qu'à le faire sentir. Il faut user de tact même avec le nez de nos amis ; rien n'est plus désagréable que le gentleman qui projette une bouffée d'iris en tirant un mouchoir de sa poche, il convient également d'adopter le même parfum

pour les cheveux que pour le linge ; mélanger les parfums est une faute du même ordre que de porter des chaussettes jaunes avec des souliers noirs.

Un homme de goût se doit de connaître à fond la " syntaxe des odeurs ".

Celles-ci se ramènent à deux groupes, les esprits et les extraits, parfums simples, et les "bouquets" ou parfums composés. A défaut d'un " excellent et moult utile opuscule des différentes façons de fardements et de senteurs " tel qu'en possédaient les élégants du XVI^e siècle, Monsieur devra pour adopter ses parfums, se baser sur des expériences personnelles. En effet un même parfum, se combinant avec l'odeur qui nous est particulière, a quelquefois des réactions toutes différentes. Enfin il est des parfums qui ne conviennent qu'aux femmes, d'autres ont " mauvais genre " d'autres sont tombés dans le domaine public...



CE QU'IL CONVIENT DE PARFUMER, ET DE

QUELLE MANIÈRE.

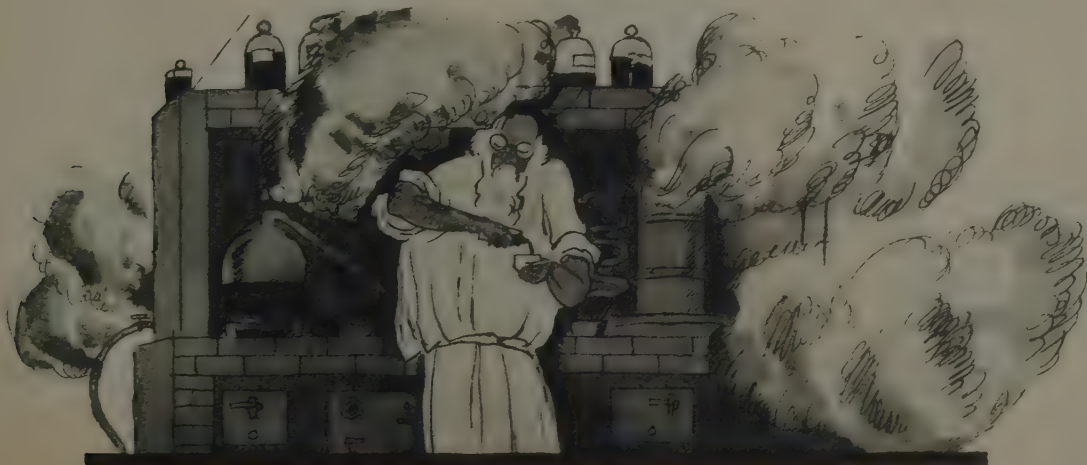
Les cheveux par vaporisation. Le lobe des oreilles par humectation. Le corps par vaporisation et friction. Le linge par imprégnation (cachets de racines, herbes des champs). Les appartements par torréfaction (gommes, pâtes etc.). Il reste bien entendu qu'il faut que chacun de ces parfums

soit assez évaporé pour être à peine perceptible. Sous Louis XIII l'usage s'était répandu de faire couler des fontaines d'eau parfumée pendant les repas. Il a été repris depuis. Ce raffinement vous permet de trouver un goût de rose à un civet de lièvre, il me semble que c'est là mélanger les questions d'une façon déplorable.

AUTREFOIS : PARFUMS ET FLACONS.

Dans l'antiquité Alexandrie, Tyr et Sidon furent de véritables villes-cassolettes. Des docteurs ès-parfumeries eurent à Rome et à Athènes une célébrité presque aussi grande que celle de Socrate ou de Cicéron ; comme la belle Folia, Cosmus ou Nicéros. Les croisades amenèrent en Europe la vogue des parfums orientaux dont Gênois et Vénitiens furent par la suite les agents de diffusion. Le siècle de Louis XIII raffola de muse, de civette, d'eau de myrte et de poudre d'iris. Plus tard la myrrhe et l'oliban connurent la grande vogue. Les contemporains de Louis XV ont inventé le luxe charmant des flacons de cristal taillé et gravé, des porcelaines de Chelsea ou d'émail de Saxe, pour enfermer les parfums à la mode : la frangipane et la maréchale. C'est au XVIII^e siècle que nous devons le goût des devises pour désigner les parfums. "Dis-lui que je l'aime", "Vous troublez mon repos", "Votre vue me ranime", ont connu la vogue de ce parfum qu'un homme austère appelait, par erreur, "Le dernier outrage".

(Dessins de Pierre Mourgue.)



DES PARFUMS MODERNES.

Nos meilleurs parfums ne viennent plus, ni des fleurs, ni de l'Arabie, mais de la chimie, qui est un pays d'infinies ressources. En effet la distillation ne saurait dérober à la fleur morte son véritable arôme, tandis que les chimistes sont arrivés à recomposer les effluves les plus subtils de toutes les fleurs vivantes. Dépasant même le stade de l'imitation de la nature il lui ont ajouté "ce don en plus"

cette touche rare qui qualifie une œuvre d'art.

DU CHOIX DES FLACONS ET DE LEUR PLACE.

Pour le cabinet de toilette il faudra constituer un bel alignement de flacons très simples, en cristal épais, taillé à arêtes vives. Un gros vaporisateur en Baccarat de deux couleurs en sera le tambour-major.

Il faudra des flacons plus rares pour les parfums précieux qui seront à leur vraie place dans la chambre à coucher de Monsieur. Il faudra bien trouver un vieux cabinet espagnol, un ancien coffre de mariage ou quelque boîte d'alchimiste pour les loger dignement.

Cléopâtre qui séduisit Octave, Antoine et tant d'autres délorés, avait étudié de près la puissance des parfums, c'est peut être l'ensorcelante pommade à la graisse d'ours inventée par elle qui a changé la face du monde et non la forme de son nez. Si j'étais vous, Monsieur, je trouverais un parfum qui ne soit rien qu'à moi.

P.-L. Duchartre.



LA CORPULENCE ET L'ÉLÉGANCE



« Le vêtement moderne, voilà l'ennemi » écrit M. Henri Béraud dans le chapitre de son « Martyre de l'Obèse » où il déplore que soit toujours déçu, pour les gros, l'espoir que tel vêtement vu sur le dos d'un comédien ou en vitrine leur « ira pas mal. »

M. Henri Béraud a raison. Ce qui est fait pour les maigres ne peut aller à ceux dont la taille est épaisse. Mais ceci n'empêche pas qu'il y ait des hommes « puissants » très bien habillés.

S. M. Edouard VII était de forte corpulence ; cependant il fut durant toute sa vie, aussi bien comme prince de Galles que comme roi d'Angleterre l'arbitre incontesté des élégances.

Evidemment les hommes minces sont plus faciles à habiller, mais il n'est pas un grand tailleur qui n'ait parmi sa clientèle quelques hommes gros qui se montrent fort satisfaits de la manière dont ils sont vêtus.

Tous les tailleurs

peuvent habiller les hommes de tournure normale, seuls les bons tailleurs peuvent habiller, bien, les obèses.

Il y a quelques mois M. Rigau que les clients de M. Larsen connaissent bien était au café de la Paix avec un ami, lorsqu'il remarqua un consommateur dont la corpulence vraiment extraordinaire le frappa. Il le montra à son ami avec cette réflexion : « Je n'aimerais pas beaucoup avoir ce monsieur pour client ». Le lendemain, curieuse coïncidence, ce « monsieur » H. de S.. M..., un sud-américain, était dans le salon d'essayage de M. Larsen entre les mains de M. Rigau.

Le gilet de M. de S.. M... d'une pointe à l'autre a, M. Rigau en a fait l'expérience, presque la hauteur d'un homme, c'est dire le tour de taille peu banal de son propriétaire. Celui-ci cependant ne manque pas d'élégance. Il a entre autres un manteau à martingale qui lui va merveilleusement — preuve qu'un vêtement, même



Photo Poirier.

M. PAULEY .

s'il est d'une forme qui au premier abord ne semble pas devoir convenir aux gros, leur va parfaitement s'il est bien fait, surtout s'il est fait pour qui doit le porter.

M. Carette qui dans sa longue et brillante carrière de tailleur a vu défiler dans ses salons des hommes de toutes complexions a bien voulu également nous donner son avis sur la manière dont on devait habiller les hommes gros.

La plus grande latitude leur est laissée dans le choix des étoffes. Le peigné est très à la mode, mais M. Carette n'est pas ennemi de la cheviotte. Il faut leur conseiller les teintes un peu foncées et les dissuader de choisir des tissus à petits dessins et surtout à rayures. Les rayures, en effet, sur les rondités, affectent l'allure de courbes et soulignent les formes au lieu de les atténuer.

Comme coupe de vêtements toutes sont possibles ; le veston croisé en particulier est tout à fait recommandable.

Mais d'une façon générale les hommes gros doivent s'habiller large, car, comme nous le fait remarquer M. Carette, ils paraissent ainsi avoir maigri, tandis que dans un vêtement qui les boudine ils semblent au contraire avoir encore engraisé.

Enfin et c'est peut-être là le secret de leur élégance, les hommes gros ne doivent pas suivre la mode. Ils ne le peuvent pas. L'homme mince suivant les années pourra avoir la taille haute ou la taille basse, l'homme gros ne pourra pas se permettre ces



fantaisies. La taille de son vêtement ne pourra jamais être qu'à la taille proprement dite, les creux ne pourront être marqués que là où ils se trouvent en réalité.

Les hommes gros doivent être habillés comme par une couturière dit également M. Harmaniantz, « Charley » qui s'y connaît puisqu'il est le tailleur de M. Pauley qui est un de nos plus grands et en même temps notre plus gros comique.

L'étoffe que M. Harmaniantz adopte de préférence pour ses « gros » clients est un peigné couvert de tonalité foncée, cependant il a fait à M. Pauley un complet à petits carreaux qui, s'il soulignait le ventre de l'excellent artiste, n'était cependant ni

ridicule, ni dénué d'élégance.

Evidemment M. Pauley n'essaye pas de dissimuler son ventre. Au contraire il le porte avec orgueil comme un panneau-réclame, et on peut constater qu'à la ville comme à la scène M. Pauley est gros mais bien habillé.

De tout ceci il faut conclure qu'un bon tailleur peut vêtir parfaitement bien tous les individus, même ceux que la nature a un peu trop bien doté au point de vue de l'embonpoint, mais qu'il ne devra jamais essayer d'amincir ceux-ci en les serrant. C'est au contraire en dessinant bien leur ventre, en ne le dissimulant pas qu'il l'empêchera de trop paraître.

Personne, du reste, depuis Edgar Poë n'ignore que le meilleur moyen d'empêcher une chose d'être vue, est de la mettre bien en évidence.

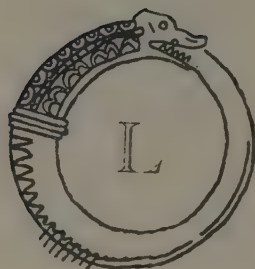
F. d'Hautrelieu.



Photo Poirier

M. PAULEY.

La Bague



A bague 'masculine' l...

Question difficile et complexe où les délicatesses les plus subtiles s'égarent et font fausse route.

Quelle bague un homme élégant doit-il porter ? chevalière ? alliance ? camée ? Cruelles énigmes... Edictons sur ce grave sujet quelques principes liminaires...

Postulat : Un homme bien né, cultivé et discret ne doit porter qu'une bague, une seule. Une bague bien choisie, virile, masculine...

Eviter pour Dieu, d'adopter des bagues d'allure féminine comme certains hommes à bonnes fortunes. Cela donne "l'air aimé", déclarait un personnage de Balzac. Mais nous vivons une autre époque. Gardons au fond du cœur nos souvenirs sentimentaux sans les évoquer aux yeux des profanes.

Un élégant ne doit donc porter qu'une seule bague, sous peine de se donner l'apparence toujours un peu fâcheuse d'un propriétaire de mines au Mexique, d'un trafiquant de l'Hôtel des Ventes. Mais à quel doigt porter cet unique anneau ?

La bague masculine se porte à la main gauche. Le quatrième doigt eût longtemps le privilège de recevoir l'anneau ainsi qu'en témoigne son nom d'annulaire. Macrobie nous apprend dans ses Saturnalia que cet usage nous vint de l'ancienne Egypte où l'annulaire avait été choisi pour recevoir la bague, symbole de l'alliance, parce qu'un nerf parti du cœur y aboutit... Voilà certes un étrange mélange de sentimentalité et de physiologie.

De nos jours la mode s'est généralisée de porter la bague au petit doigt.

Quelle pierre choisir ? Nous aurions des tonalités discrètes. Il est louable de laisser le diamant aux étrangers opulents et aux banjoïstes des dancings.

Un homme né français — pour parler avec Labruyère — adoptera une pierre d'un éclat moins

bruyant : le saphir est très apprécié en ce moment. Si quelque association de genres vous séduit essayez les mélanges onyx et diamant ou onyx et émeraude. Le ton sombre de l'onyx fait merveilleusement valoir l'éclat de ces belles pierres.

Les gemmes rares sont exposées non point dans le sens de la longueur du doigt comme dans les bagues de femmes ; mais dans la largeur. C'est une distinction essentielle.

La pierre choisie, ne la taillez pas à l'extrême. Portez-la en gros chaton, tout uniement.

Signe curieux de nos temps versatiles.

La chevalière blasonnée est bien passée de mode. Le bon goût exige qu'on ne fasse pas plus d'étalage de ses ancêtres que de ses succès galants.

Les initiales à la rigueur sont admises, à condition de les disposer en forme géométrique, anguleuse — j'allais dire cubiste. Nous aimons les attitudes nettes les angles droits et les contours précis.

Les camées antiques se font encore quelquefois monter en bague ; il sont plus appréciés en breloque.

On fait depuis quelques années des bagues chinoises, avec des devises empruntées à la sagesse de Lao-Tsen ou plus simplement avec des initiales imitant les caractères de trigrammes.

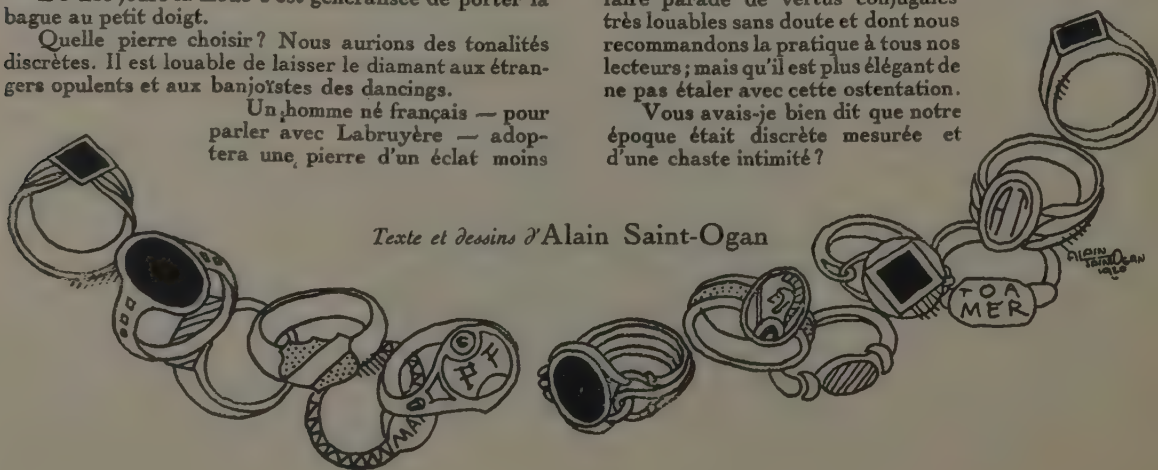
Et maintenant se pose la redoutable question. Un homme marié doit-il porter l'anneau d'alliance ? Quelques maris conservent l'alliance pieusement et discrètement dans leur porte-monnaie. D'autres en font quelque breloque plaisante.

Voici quelles sont les prescriptions actuelles : Nous les formulons nettement, au risque de froisser quelque susceptibilité féminine.

L'alliance se porte, d'après les oracles écoutés, seulement les deux ou trois premières semaines qui suivent la cérémonie.

Arborer plus longtemps ce symbole de fidélité serait faire parade de vertus conjugales très louables sans doute et dont nous recommandons la pratique à tous nos lecteurs ; mais qu'il est plus élégant de ne pas étaler avec cette ostentation.

Vous avais-je bien dit que notre époque était discrète mesurée et d'une chaste intimité ?



Texte et dessins d'Alain Saint-Ogan



PETIT MANUEL DE LA BONNE COMPAGNIE

OU

LE CAUSEUR DES SALONS

LE causeur des salons devra se pénétrer de ce principe : qu'on ne fréquente point la bonne compagnie pour s'amuser.

Il y travaillera.

✧ ✧ ✧

Il travaillera dans les épithètes rares, les anecdotes à pointe empoisonnée et les amitiés inédites. Si les loulous dits papillons sont à la mode, il adoptera, par exemple, le porc-épic. Il dira de son animal favori :

— J'aime mon porc-épic pour sa tendresse défensive.

D'où il tirera un court et littéraire argument sur les âmes affectueuses que le Siècle contraint à se hérissier.

✧ ✧ ✧

Il parlera du passé avec d'autant plus de vénération qu'il aura le souci de son avenir.

✧ ✧ ✧

Il choisira dans la société la vieille dame à l'œil sévère ou l'ironiste qui le considèrent comme un importun et causera pour eux, en négligeant le reste de la compagnie. Ainsi le bon avocat d'assises pour le juré récalcitrant.

✧ ✧ ✧

Il plaisantera les gens du monde avec les artistes et vice-versa. Si les deux éléments se trouvent, par hasard, confondus, il les conciliera par un sourire où chacun croira trouver une approbation et un mépris complices.

Aussi dira-t-on de lui : « Ce n'est pas un garçon ordinaire ; il sait mépriser. »

✧ ✧ ✧

Il s'efforcera de ne point vieillir : le causeur se porte jeune, cette année.

Un brin d'espièglerie ne messiera point : il troublera les joueurs de bridge, ses ennemis, tel Alfred de Musset touillant, de sa badine, les dominos des placides clients du café de la Régence.

LA REDINGOTE



Photo Dorys.

Le Baron James de ROTHSCHILD.

L'habit et la jaquette, bijoux indispensables des garde-robes masculines, ont, depuis longtemps déjà, retrouvé, près du monde élégant, une vogue méritée et tous les jours plus grande.

Seule des vêtements habillés, la redingote n'avait pu encore vaincre la défaveur dont l'après-guerre, avait accablé toutes les tenues de cérémonies, le smoking excepté.

Le semestre qui vient de s'écouler nous a apporté un heureux événement : la redingote, à son tour, revient à la mode.

Les grands mariages du printemps finissant et du début de l'été ont marqué sa renaissance.

Evidemment, la jaquette reste le vêtement type du marié, mais la redingote, sérieuse, correcte, un peu solennelle même, redevient la véritable tenue du père du marié.

On en eut dernièrement une nouvelle preuve.

Au mariage du baron James de Rothschild on remarquait que le baron Henri de Rothschild, père du marié, portait une classique mais fort élégante redingote de drap gris foncé sur un pantalon fantaisie à rayures grises ton sur ton.

Le baron Henri de Rothschild n'a jamais eu de particulières prétentions à l'élégance ; il n'a jamais lancé de modes ni cherché à en lancer. S'il a donc revêtu une redingote pour le mariage de son fils, c'est qu'il lui a semblé qu'elle était le vêtement qui convenait pour cette cérémonie et pour le rôle qu'il avait à y tenir.

C'est un signe des temps — nous a dit M. Damien, l'habile artiste auteur de ce vêtement — la redingote recommence à être portée et l'année prochaine en connaîtra la vogue nouvelle. Qui l'a remise à la mode ? — Personne... et tout le monde.

On la portait autrefois, on a cessé de la porter, on la porte à nouveau. Ce n'est rien, c'est tout, c'est la mode...



La redingote portée par le Baron Henri de ROTHSCHILD au mariage de son fils.

MODÈLE A. DAMIEN.



Photos Wide World

Le plus Bel Homme

Ce jeune américain M. James Pomeroy Hendrick, est élève à l'Université de Yale, et doit prochainement commencer à Cambridge ses études de droit. Il vient d'obtenir la palme du concours de beauté masculine, en l'emportant sur tous ses camarades, et peut désormais porter le titre de "plus bel homme de l'Université de Yale".



Photo Hoover Art.

L'Homme le plus Laid

M. Brannon, étudiant à l'École de technologie de Georgie, vient de son côté de gagner un prix original. Il a, dans un concours qui réunissait 27 candidats, gagné le prix Ben Turpin, décerné à l'homme le plus laid de l'École. 3530 votes le désignèrent.

CHARLES RAY

Le populaire jeune premier du Cinéma Américain.

CEUX QUI NE PAYENT PAS LEUR TAILLEUR

N'ALLEZ pas croire surtout que cela soit à la portée de tous, heureusement pour les tailleurs. Pour se soustraire à cette obligation, il faut faire preuve de dons particuliers, posséder l'art de la présentation, des attitudes, un sans-gêne (le mot n'est pas trop fort) remarquable, enfin une tête à faire des dupes. Et malgré toutes ces qualités (si l'on peut dire) il n'est pas certain que le tailleur ne pressente pas le client insolvable.

Mais, comment résister au charme de ce Sud-Américain, à l'allure désinvolte, un peu méprisant et qui ne s'étonne d'aucun prix et pour cause. Le léger roulement des r, la lenteur voulue des gestes, le regard autoritaire de l'homme du monde et la présentation habile d'un portefeuille plein de billets de banque achèvent de convaincre le tailleur crédule.

« Si je suis content de ce costume, dit ce joueur habile, je vous ferai une importante commande ».

Quelques justes observations qui révèlent l'homme qui sait s'habiller achèvent d'étonner le coupeur, alors la maison est à lui.

Le tailleur joyeux sollicite une seconde et magnifique commande qui est faite avec la même désinvolture, le même mépris apparent de toutes ces questions matérielles. Celle-ci sera payée par chèque, le chèque n'arrivera jamais.

Et d'un !

Voici le bon vivant qui met tout le monde à l'aise,

depuis le portier jusqu'au patron, par sa bonne humeur et sa figure réjouie. Il endort la méfiance qui disparaît devant tant de bonhomie, il caresse les étoffes d'une main experte et choisira la plus belle.

« Faites-moi quelque chose de bien, qu'on sente le bon faiseur. Je veux être bien servi, je paye comptant ». A ces deux derniers mots toutes les faces s'éclairent et la joie débordante du client semble illuminer toutes les faces.

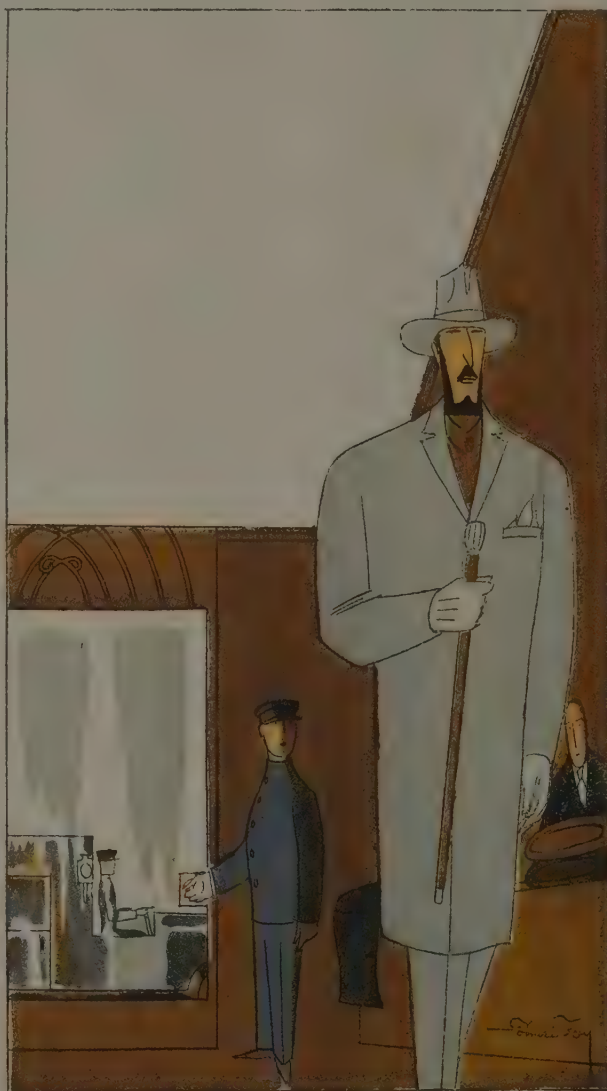
Il paye un costume, le premier, c'est vrai, il ne payera jamais les autres.

Moins redoutable que cet habile personnage, l'homme aux belles relations fait encore des dupes.

« Monsieur, dit-il avec emphase au tailleur, j'ai vu mon ami le comte de la Tour du Pont-de-l'Eure bien habillé par vous, j'ai quitté mon tailleur dont je ne suis pas content (naturellement il lui envoyait sa note, l'insensé) et désirerais un vêtement d'une coupe impeccable. Je sors beaucoup, je vous ferai une magnifique publicité, le marquis Un Tel est de mes amis, je suis intime avec la famille descen-

dante des Croisés, pas une réunion mondaine ne m'échappe ». Quel lot ! L'homme porte au doigt, inévitablement, la chevalière au blason authentique, l'œil est ouvert par un monocle, la silhouette est fine, aristocratique, les mains soignées, la face rasée.

Cette tactique, ces attitudes prennent ou ne prennent pas. On peut tenter sa chance, n'est-ce pas ?



Lorsque le costume est commandé, cet homme aux belles manières est ou très satisfait ou absolument mécontent de la coupe, selon que le tailleur lui parle ou ne lui parle pas de cette chose ridicule, indigne d'un gentleman, le paiement.

Il faut avouer que cette troisième façon de faire est un peu désuète et ne trompe presque personne.

Elle sent trop l'ancien régime.

En dehors de ces types que nous avons intentionnellement stylisés, il y a des catégories d'individus qui ont la réputation de ne pas payer leurs costumes. Les députés, très mauvais, nous dit un tailleur, ils ne veulent rien savoir (quelle ignorance !). Même ceux de la droite ? Même ceux-là. Ils payent avec de bonnes paroles et de belles promesses. C'est quelque chose !

Les diplomates ? Valent rien, ajoute-t-il rapidement et d'un air convaincu. Ils parlent bien, ils endorment, ils demandent des délais malheureusement illimités. Et puis, ils ont une force, une grande force, on ne peut pas les poursuivre. Que ne suis-je diplomate, soupire ironiquement un client dont on acquitte la facture.

Et les acteurs ? C'est le même genre avec cette différence qu'il faudrait, presque, payer ceux-ci. Songez, disent-ils, mon nom sera sur toutes les affiches, on saura celui de mon tailleur, toute la clientèle chic me suit, vous avez en m'habillant une chance inespérée.

« Si le tailleur Machin réussit mon costume
Le grand artiste Chose assure sa fortune »

Et d'une tape amicale l'acteur frappe sur l'épaule de son fournisseur qui lui demandera en grâce deux

billets de faveur pour admirer son chef-d'œuvre.

Mais alors qui donc paye ses costumes, car les tailleurs jusqu'ici ne vivent pas de leurs rentes ? Les commerçants, les industriels, les gens de la province, en général ceux qui sont mal habillés, nous dit un tailleur humoriste.

Voilà qui n'est guère réjouissant pour ceux qui ont encore de si beaux sentiments.

Rassurez-vous cependant, chers lecteurs aux vêtements élégants, nous ne dirons pas en vous voyant : voici encore des hommes qui n'ont pas payé leur tailleur.

Et puis, nous n'avons pas dit que tous les Sud-Américains étaient habillés gratuitement, car nous ne voulons pas de complications internationales, nous n'avons pas dit que tous les députés ne payaient que de bonnes paroles, car nous respectons le Parlement, nous n'avons pas dit que tous les diplomates n'avaient pas le sou, parce que nous craignons leurs ruses, et nous n'avons pas dit que tous les acteurs « bluffaient », car nous aimons le théâtre.

Nous avons dit que certaines personnes n'aimaient pas beaucoup payer leurs fournisseurs, ce qui est un sentiment comme un autre, mais nous constatons que ce sentiment tend à disparaître, car le tailleur se fait bien mieux payer qu'autrefois.

Etudiants, souvenez-vous !

D. Lenief.

(Dessins de André Foy.)



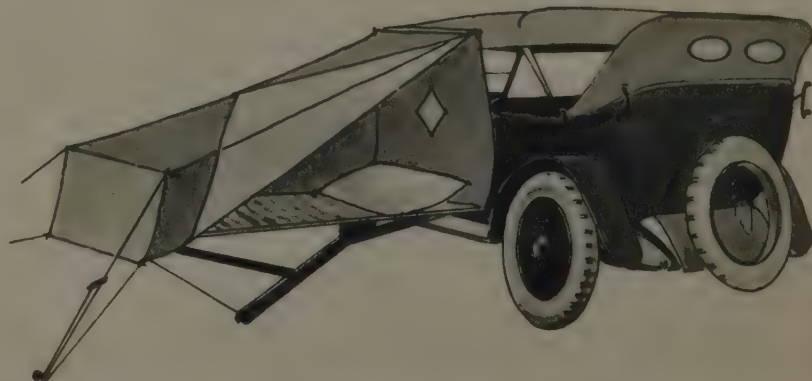
QUAND MONSIEUR fait du CAMPING



... Il ne part
point à l'aven-
ture sans empor-
ter avec soi les
indispensables
commodités qui
lui assureront,
au milieu des bois
ou en plein bled,
un maximum de
: : confort : :

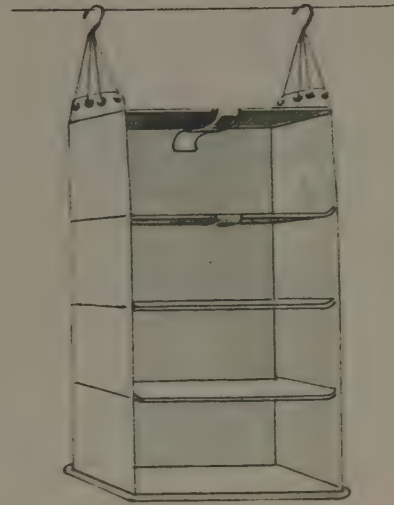


Encore convient-
il que ses *impédi-
menta* se rédui-
sent à un encom-
brement mini-
: : : mum : : :





Le compagnon du tour de France se contentait de son sac à dos, mais le progrès a changé cela. Le camping est fils de l'automobile. Aussi l'auto trainera-t-elle une remorque légère où se casera tout ce qu'il faut pour être chez soi, et à son aise par :: :: tout. :: ::



Voici quelques modèles des plus récentes créations grâce auxquelles le camping devient un sport agréable aux plus difficiles : : : ciles : : :



Le "home" transportable ne vaudra peut-être pas le "flat" parisien, on y pourra toutefois vivre en liberté quelques jours de repos : champêtre :



Venu de Bordeaux pour être boulevardier, Aurélien Scholl représente une des dernières variétés du dandy : le dandy des petits journaux, des échos de Paris et des nouvelles à la main.

C'est l'homme au monocle vissé dans l'œil qui commence à vivre à cinq heures, l'heure verte de Madrid ou de Tortoni, qui s'installe dans l'un ou l'autre de ces deux cafés et regarde passer le Boulevard en faisant des mots.

Autour de lui s'agite la phalange de ces Parisiens endurcis qu'on a toujours vus là et qu'on verra là jusqu'à leur dernier soupir. Pourvu qu'ils tiennent ! Hélas ! Ils ont tenu, ces dandies falots, descendants bien pâles des dandies à la Musset, dont certains osent arborer le chapeau haut-de-forme à bords plats et la cravate lavallière !

Voici Gustave Claudin, Pétrone du Second Empire, ex-arbitre des élégances aux Tuileries, pour qui les deux trottoirs qui sont entre la rue Drouot

et la place de l'Opéra localisent le plateau de la vie humaine. Voici Armand Gouzien, bon vivant, toujours allègre, remuant et sonore. Voici Philibert Audebrand, un échauffé du romantisme qui détaille ses souvenirs à qui veut les entendre. Voici Théodore Barrière qui a la spécialité des mots roses. Voici Paul de Saint-Victor escorté d'Alexandre Dumas fils. Voici Mirès et sa macédoine de millions. Voici Armand Baschet, d'une élégance raffinée. Voici Gavarni et Théodore de Banville. Voici Jules et Edmond de Goncourt, fureteurs et avisés. Voici des journalistes, voici des avocats obscurs qui seront ministres, voici des ministres et voici des filles, voici le Boulevard.

Ce bataillon de notoriétés, c'est la galerie habituelle, c'est le public ordinaire du dandy de la nouvelle à la main. Devant eux il va falloir s'escrimer sans arrêt, de cinq à sept, pour soutenir sa réputation de causeur éblouissant et de lanceur de « mots ». Pas un jour de trêve, pas

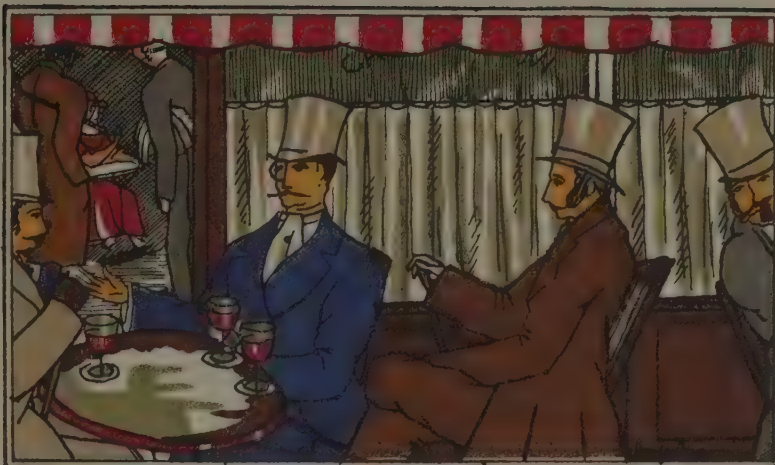
une heure de défaillance. A peine quelques semaines de congé, dérobées çà et là, et dévorées à Bruxelles, à Bade, à Dieppe ou à Trouville. Mais, le reste du temps,

sur le pont et toutes voiles déployées !...

Aurélien Scholl, n'est-ce pas alors le prototype de la petite presse et de l'esprit boulevardier ? Son nom n'est-il pas synonyme de spirituel et de parisien ? Tous les garçons de café entre Madrid et le Nouvel-Opéra ne le connaissent-ils pas ? Tous les provinciaux de passage ne se le montrent-ils pas dans son coin familier comme on va voir le passage des Panoramas ou les travaux d'embellissement de M. Haussmann ?

Noblesse oblige : l'honneur du dandy, sa gloire et sa raison d'être le contraignent de continuer. C'est un tour de force effroyable qu'il faut accomplir sans sourcilier comme les athlètes du Cirque d'été et les gymnastes de l'Hippodrome. Qu'il soit gai, qu'il soit triste, qu'il soit bien portant ou malade, Tortoni doit le voir de cinq à sept, le monocle vissé dans l'œil, la moustache conquérante, le regard vif, la parole facile et l'esprit rentissant.

De Tortoni, il se rend au *Mousquetaire*, au *Figaro*, au *Courrier de Paris*, à la *Vie Parisienne*, dans tous les centres de la petite presse, et, pourtant, c'est le même esprit, ce sont les mêmes



« mots », c'est la même verve débordante. Il se rit des puissants de l'Empire comme il blague Bismarck, il se moquera de la République comme il tournera en dérision le

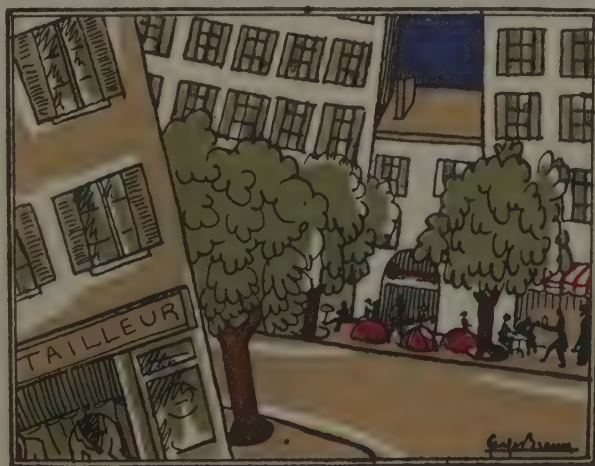
Maréchal, il a des sarcasmes contre Emile Ollivier comme il en proférera contre Gambetta. Il ne doit jamais être pris de court, et, jamais, il ne doit donner aux choses de l'importance.

Sa « manière », il se l'est fixée d'avance, sa silhouette, il l'a peinte exactement en pensée avant de la réaliser dans la vie : il est le dandy volontaire et conscient d'une certaine forme d'esprit et d'un certain genre de vie.

En vieillissant, il ne s'amende ni ne se transforme. Aurélien Scholl est toujours Aurélien Scholl. C'est le vieil habitué de Tortoni qui a transporté ses pénates au Café Riche, déjeune toujours au Café Anglais, dîne chez Durand, passe au *Figaro*, arrive au Nouvel-Opéra à l'heure du ballet et soupe avec une danseuse.

Des mots, des mots, des mots !... C'est sa gloire, sa fortune, sa signature et le reste. C'est sa vanité et son secret. Ne

lui demandez pas autre chose : il a circonscrit sa notoriété à la nouvelle à la main et son champ d'action à trois cents mètres d'asphalte. Mais ce sont trois cents mètres qui ont eu la dimension d'un monde.



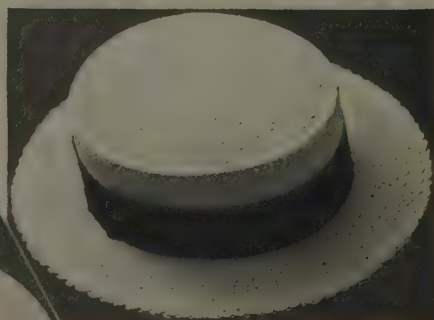
(Dessins de G. Braun.)

Jules Bertaut.

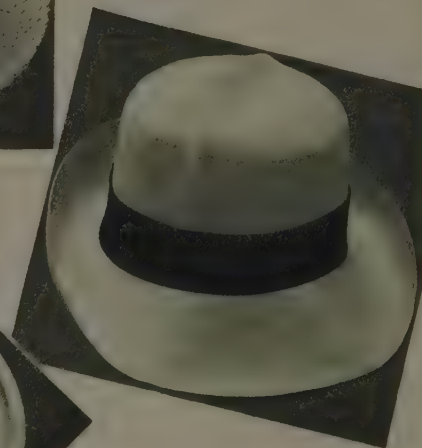
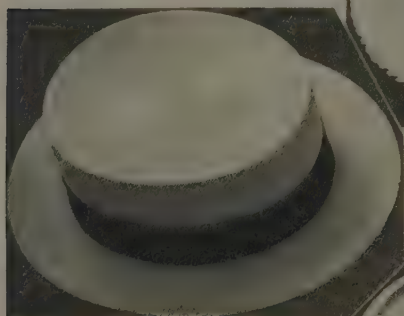
Les Chapeaux



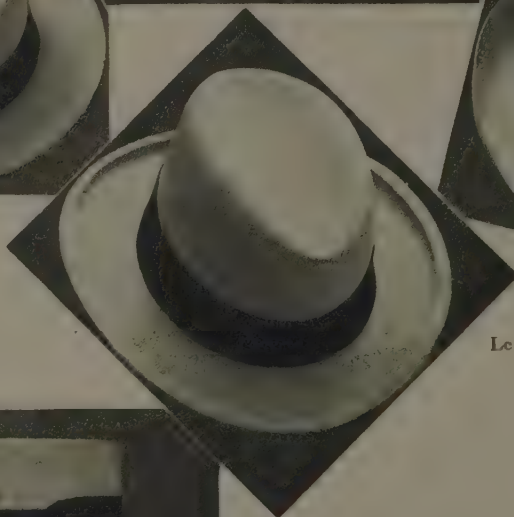
Canotier de paille, " Picot fin ".
hauteur 8 cm. $1\frac{1}{2}$, largeur des
bords 5 cm. $1\frac{1}{2}$.



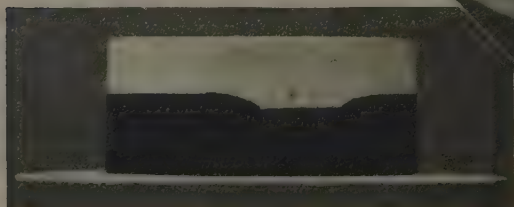
Canotier de paille, " Rustic ".
hauteur 8 cm. $1\frac{1}{2}$, bords den-
telés de 6 cm.



Panama forme tyrolienne à
bords plats de 6 cm. $1\frac{1}{2}$
avec petit bridé écrasé.



Le panama d'origine a toujours son chic
et son charme.



Le nœud du canotier " Rustic " est gros et plat. Ne cherchez
pas à y ajouter d'autres fantaisies.

Pour plaire à nos lecteurs qui nous l'ont demandé à différentes reprises, nous avons décidé, dorénavant, de donner de plus en plus de modèles, et nous ne reculerons pas, chaque fois que cela sera nécessaire, devant le détail ou le terme technique.

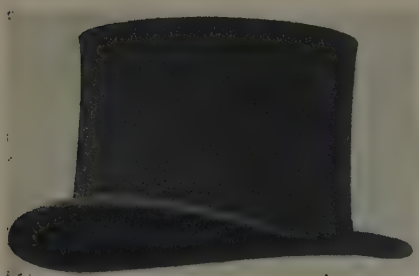
Cette année, les canotiers ont des bords larges de $5\frac{1}{2}$ à $6\frac{1}{2}$ centimètres. Ainsi l'exige la mode. Le " Rustic " est un chapeau très en vogue, mais vous ne le porterez que l'après-midi, car il est moins élégant que le " Picot ". Vous ne craignez pas de porter ce dernier, avec le smoking, durant les belles nuits d'été.



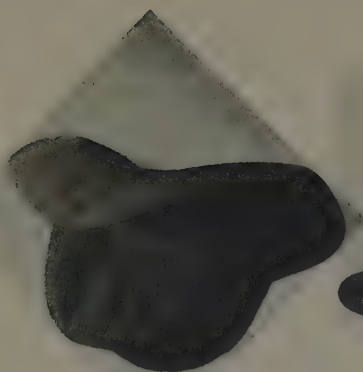
(Photos Isabey.)

MODÈLES DE A. BERTEIL

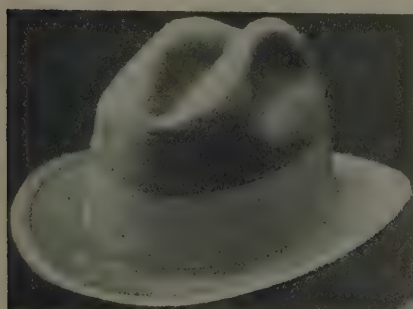
Monsieur



Chapeau claqué en peau de soie, dessous de bord satin, sans bordure apparente et galon étroit.

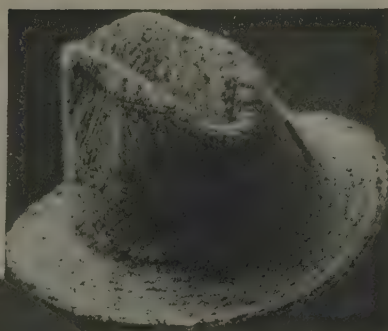


Chapeau de soie, forme droite, bords demi-relevés.



Feutre velours blanc, ruban blanc.

Chapeau souple pour le smoking dessous satin.



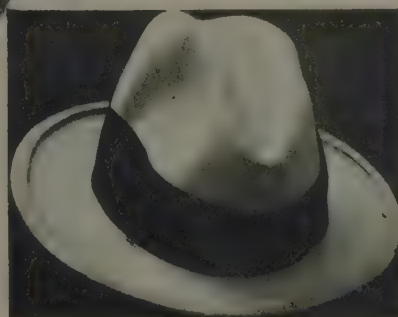
Le chapeau d'étoffe se recommande pour le golf, la chasse et l'auto.



Cape d'après-midi, ballon très plein, étranglé du bas, bords légèrement relevés.



Feutre velours gris et castor, larges bords plats, excessivement goûté par les Américains.

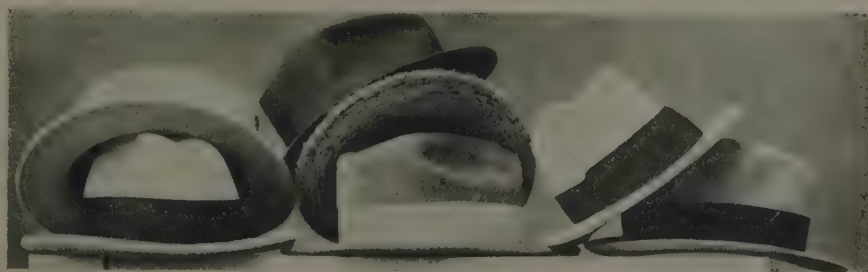


Feutre blanc, ruban noir, larges bords plats.

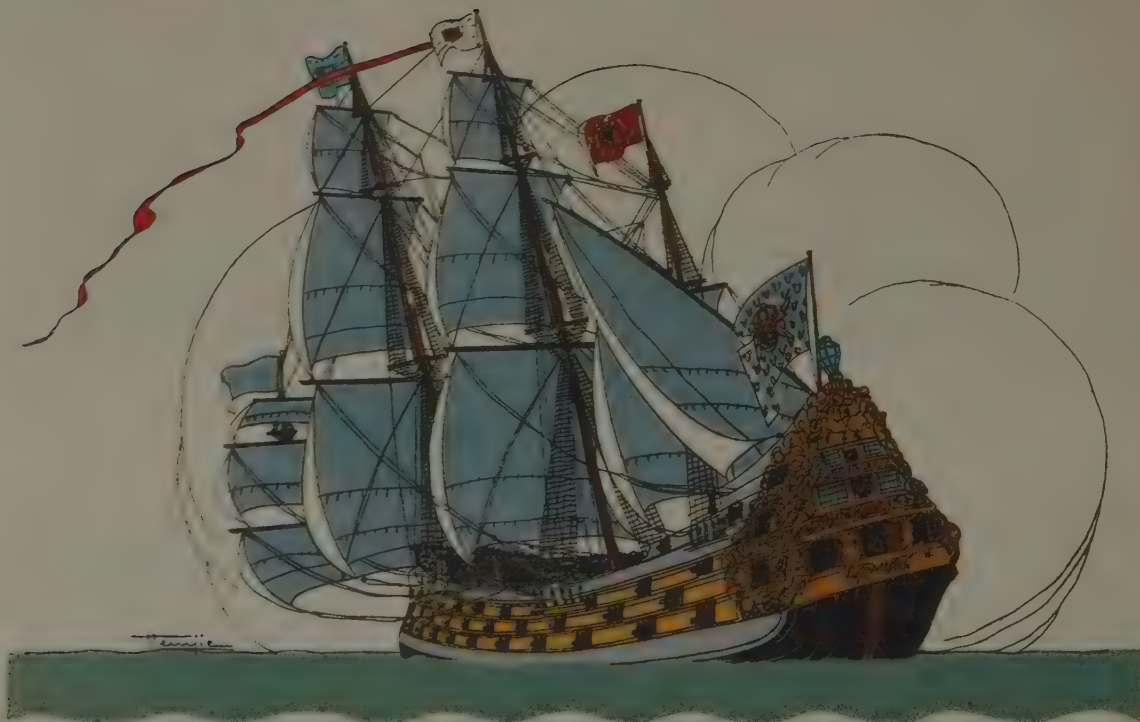
Les chapeaux souples aux nuances claires sont très à la mode. Pour la première fois, Deauville verra, cet été, sur sa plage fleurie, le chapeau souple blanc, à ruban noir ; et ce ne sera peut-être pas, cette petite révolution dans le chapitre des chapeaux, le moins curieux des attraits de la côte normande.

Pour les sports, le chapeau d'étoffe réunit tous les suffrages de même que pour l'habit, que ce soit l'hiver ou l'été, le chapeau claqué est le seul indiqué et qu'il soit bien-séant de porter. Mais avec le smoking ne craignez pas le feutre souple à revers de soie, si pratique, puisqu'il se plie en quatre et que vous pouvez le glisser dans votre poche, si les lenteurs d'un vestiaire vous effraient...

(Photos Isabey.)



MODÈLES DE A. BERTEIL



L'ÉLÉGANCE DES MARINS

OUVRONS un tableau d'honneur de l'élégance. Portons-y ce marin qui voulut, dans le péril de la mer, s'habiller.

C'était à bord de la *France*. Car il faut dire la *France*. La grammaire, l'usage, la volonté des marins le veulent. *Le France* est absurde. *Le cuirassé France*, balourd, hypocrite et, d'ailleurs, vicieux. Il faudrait, en tous cas : le cuirassé la *France*. Mais ce n'est pas la peine... L'ancienne marine réservait avec raison les noms féminins aux nefs féminines, frégates et corvettes. Cet accord nécessaire de l'article avec le nom a été démontré sans réplique possible par le poète Maurice de Noisay, dans une fameuse petite brochure qu'il a donnée à propos de la République, ballon dirigeable perdu en 1912...

On a sauvé des eaux le vaillant garçon dont je vous parlais. Aux termes d'une belle lettre publiée par l'*Action Française* du 30 août dernier, voici comment il parle... Imaginez la nuit obscure où le navire entamé sursaute, s'immobilise et s'éteint. De temps à autre, un bruit sourd : les cloisons étanches qui sautent. Ayant fait son devoir sur le pont, notre homme pense "à se faire chic pour sombrer". Il redescend dans les ténèbres du navire, défait son habit de service, met sa meilleure tenue de drap bleu : "chemisette blanche, tricot éblouissant, béret propre, un pompon tout neuf." Il prend son portefeuille, ses photos, un crayon, ses lettres... Bref, il s'en alla dans la dernière chaloupe avec le commandant. *La France* se renverse. Des jets de vapeur fusent à travers la coque. Reflets d'or sur un fond rouge.

On songe à ces marins qui, sous Louis XVI, se mettaient sur leur trente-et-un pour la bataille. Habit bleu, culotte et bas écarlates, boucles d'or, épée

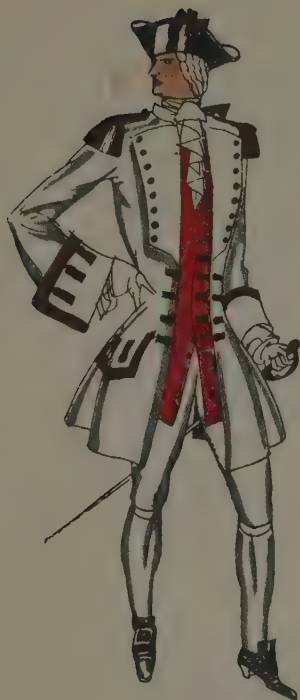
dorée, gros galons au tricorn, et des dentelles, des broderies, des cheveux poudrés, tout ce qu'il fallait, dit un historien, "pour les désigner aux balles des Anglais".

Le navire coulait par l'avant, l'eau embarquait par les batteries, notre lion donnait un coup de brosse à ses cheveux. Pierre Loti et Claude Farrère devraient féliciter par lettres missives cet enfant d'une race. Du bonnet au chapeau verni, du chapeau au béret, du tricorn à la casquette, en passant par le gibus, la marine française, cadre et équipage, a changé de costume, non pas d'âme ni de coquetterie.

Mais saviez-vous que la marine française eût porté le tuyau de poêle ? Vers 1840, un capitaine aimait à descendre aux escales en habit bleu d'uniforme et pantalon de nankin. Pour cravate, quelque madras à carreaux, pour couvrechef, un haut-de-forme de castor gris. Les marins continuaient à suivre la mode. Leur tromblon ne les empêchait pas de se battre et de naviguer. On peut les voir, dans un dessin du Prince de Joinville, qui s'escriment le sabre à la main, aux portes de la Vera-Cruz où ils entrèrent, naturellement.

Nous entretenions, à cette époque, dans les mers du Levant, une escadre devant laquelle les Anglais avaient honte de bouger. Ils restaient au mouillage, l'oreille basse, craignant la comparaison. Et elle, elle "semblait jouer aux barres avec les flots". *Frégate à la voile, cheval au galop, femme qui danse...*

On devait garder la casquette pour le vent et pour le service en rade. Elle était alors volumineuse, avec un cercle de baleine pour tendre sa circonférence. Elle couronnait un ensemble où la redingote à grande



jupe alternait avec l'habit à gros revers. Le pantalon finissait par les sous-pieds indispensables, qui l'ajustaient, selon la remarque de Balzac, au talon de la botte. Les gosses, les aspirants, les enseignes, avaient un spencer où cambrer leur taille fine, avec un petit poignard à la ceinture, en guise d'épée, comme les *arditi* de Gabriele d'Annunzio.

Un marin d'aujourd'hui n'est pas mal non plus. Il a sa vareuse creusée sans excès, dont le col, quand il est bien fait, monte assez haut pour ne laisser voir qu'un doigt de linge. Par devant, ce même col est

fermé ou entr'ouvert, au choix. Dans le second cas, il forme deux tout petits revers un peu bombés, découvrant le haut de la régates. Cette petite régates n'a pas besoin d'être minuscule : une extrême correction, même une demi rigidité apparente, faille ou satin.

Celui qui oserait, avec sa tunique de cérémonie, si les règlements le per-

mettent, une cravate-plastron sous le col droit de la chemise serait sûr de faire école. En petite tenue, rien ne défend le retroussis du pantalon. La marine peut ainsi rester fidèle à sa tradition toujours un peu *civile*. On voit bien que je ne le dis point par blâme. Si l'esprit du siècle n'était pas si craintif, nous aurions vu nos officiers de marine, l'été, avec des canotiers de paille anglaise. Ils se contentent du manchon blanc à la casquette. Transformée par l'influence anglaise, celle-ci est assez haute d'ordinaire, avec une visière à quarante cinq degrés. Or, les mieux mis des officiers kakis, les mêmes qui rempla-

çaient la culotte d'ordonnance par une culotte de cheval café-au-lait, ont adopté en France une casquette plus plate, plus longue, à la visière plus près de l'horizontale. Les marins de chez nous qui songeraient à reprendre, car l'élégance à de ces retours, l'ancienne casquette d'il y a quinze ou vingt ans, ne seraient donc pas arrêtés par l'argument tiré de l'anglomanie. S'ils lisent *Monsieur*, ils auront beau jeu.

D'autres éléments du costume civil actuel sont utilisés : le faux-col mou (mais plutôt avec l'épingle), le brodequin sans bout rapporté, le soulier épais. Si le pantalon est blanc, la chaussette est blanche, sans baguette.

Autrement, elle est sombre : noire plutôt que bleu marine, comme la cravate. Avec le pantalon de toile, on conçoit que le soulier acajou va bien, mais l'alliance du cuir noir et du lin candide fait plus "marin". Tant pis pour la poussière des chemins d'Orient. On en sera quitte pour avoir dans sa poche-revolver une peau qui serve à battre ses chaussures à la dérobee. Les gants de tous les jours, tannés, de couleur fauve...

Et quand de pareils soucis vous sembleront trop mesquins, rappelez-vous l'histoire de ce marin japonais.

Il revêtit une chemise blanche que sa sœur lui avait brodée aux armes de sa famille, il répandit un flacon de violette et, nouant une écharpe de crêpon à son uniforme tout flambant neuf, il salua le soleil de Tsoushima.

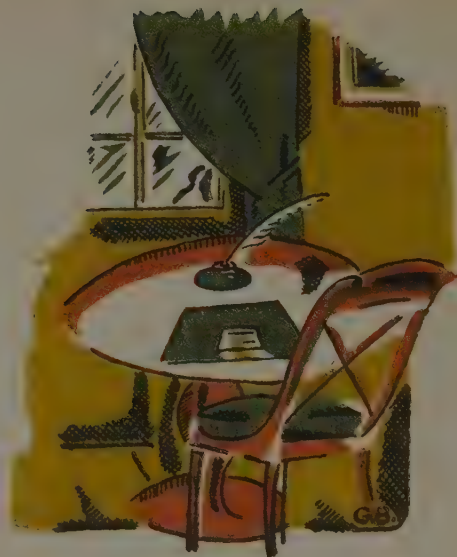
Le dandy qui, en 1912, citait ce texte avec admiration est mort lui-même héroïquement en 1914 : Pierre Gilbert, auteur de *La Forêt des Cippes*... A la brutalité du destin, il enseignait que l'homme doit opposer un fier sourire, un bel usage.



(Dessins de Hemjic.)

Eugène Marsan.

BARBEY D'AUREVILLY, DANDY



Il y a eu deux phases de dandysme dans la vie de Barbey d'Aurevilly, l'une pendant sa jeunesse, l'autre pendant ses dernières années.

Pendant sa jeunesse, époque de son existence assez mal connue et dont nous ne possédons que des images imprécises, c'est le dandy romantique, le « gant jaune » du Boulevard, le convive du Café de Paris.

Nourri de Stendhal qu'il admirait déjà dès 1838 comme un dilettante supérieur, Barbey, comme Julien Sorel, prend alors des leçons de flegme britannique chez le chevalier de Beauvoisis ou chez cet étonnant prince Korassoff, lequel prétend se conduire d'après ces deux maximes : conserver en toutes circonstances une mine froide et faire toujours le contraire de ce que le vulgaire attend de vous.

Mais c'est surtout Balzac qu'il a connu à Passy, tandis qu'il recevait l'hospitalité de la baronne de Maistre, dont l'image le hante. Toujours il se souviendra de la jeune silhouette parée d'un somptueux habit vert dont les boutons d'or à la Mirabeau étaient larges comme des assiettes, toujours il évoquera avec l'enthousiasme les figures de dandies de l'épopée balza-

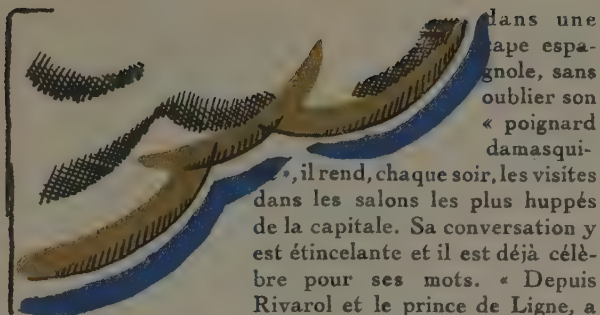
cienne, les Rastignac, les de Marsay, les Maxime de Treilles, les la Palferine. Lui aussi rêve d'être affilié à une « société de dévorants » comme les Treize, lui aussi forme le projet de codifier les idées qui le séduisent, et c'est le petit traité *Du Dandysme et de Georges Brummell* qu'il rédige.

A cette époque de son existence, il faut se représenter Barbey sous les traits d'un jeune premier frais émoulu de sa province normande, promenant à travers les salons du Faubourg Saint-Germain et les cafés élégants de la capitale sa haute silhouette, sa tournure bien prise, son stick rageur et ses cravates étonnantes. C'est l'époque où il rédige des articles de fantaisie dans un journal de modes, qu'il signe du pseudonyme féminin de Maximilienne de Syrène, c'est celui où il donne des pages étincelantes à la *Sylphide* et à la *Mode*.

Bien entendu, il porte un cœur dévoré de passion et simule des attitudes de poitrinaire pour plaire aux dames. Il se félicite de sa « maigreur éthérée », et grâce à la suppression d'un repas par jour, conserve une « taille de guêpe ».

Une fleur à la boutonnière, parfumé d'ambre, drapé





« Dans une cape espagnole, sans oublier son « poignard damasquiné », il rend, chaque soir, les visites dans les salons les plus huppés de la capitale. Sa conversation y est étincelante et il est déjà célèbre pour ses mots. « Depuis Rivarol et le prince de Ligne, a écrit Paul Bourget, personne n'a causé comme M. d'Aurevilly ». Il n'a pas encore atteint, à cette époque, ces raccourcis de phrases extraordinaires, ces épithètes fulgurantes qui feront plus tard sa gloire, mais il tient un langage éclatant de traits et d'images.

Cette vie inimitable, il la mène jusqu'à la révolution qui voit la chute de Louis-Philippe. A cette époque, son dandysme, tout extérieur, fait place à une autre forme du même sentiment : le dandysme en pensées et en paroles. Il débute par une conversion éclatante et brusque au catholicisme après être devenu monarchiste intransigeant. « La démocratie, écrit-il, est la souveraineté de l'ignoble. » Bientôt sa plume devient une épée, ses articles des coups de boutoir. Ses mots sont fulgurants et très dans la note outrancière.

Littérature, arts, critiques des mœurs, politique, tout lui est bon pour aiguïser sa verve et nourrir sa polémique. Indistinctement il tombe avec la même rage sur les uns et sur les autres. Balloté de journal en journal, renvoyé d'un coin pour se retrouver dans l'autre coin, il se redresse, hautain, souple et mépri-

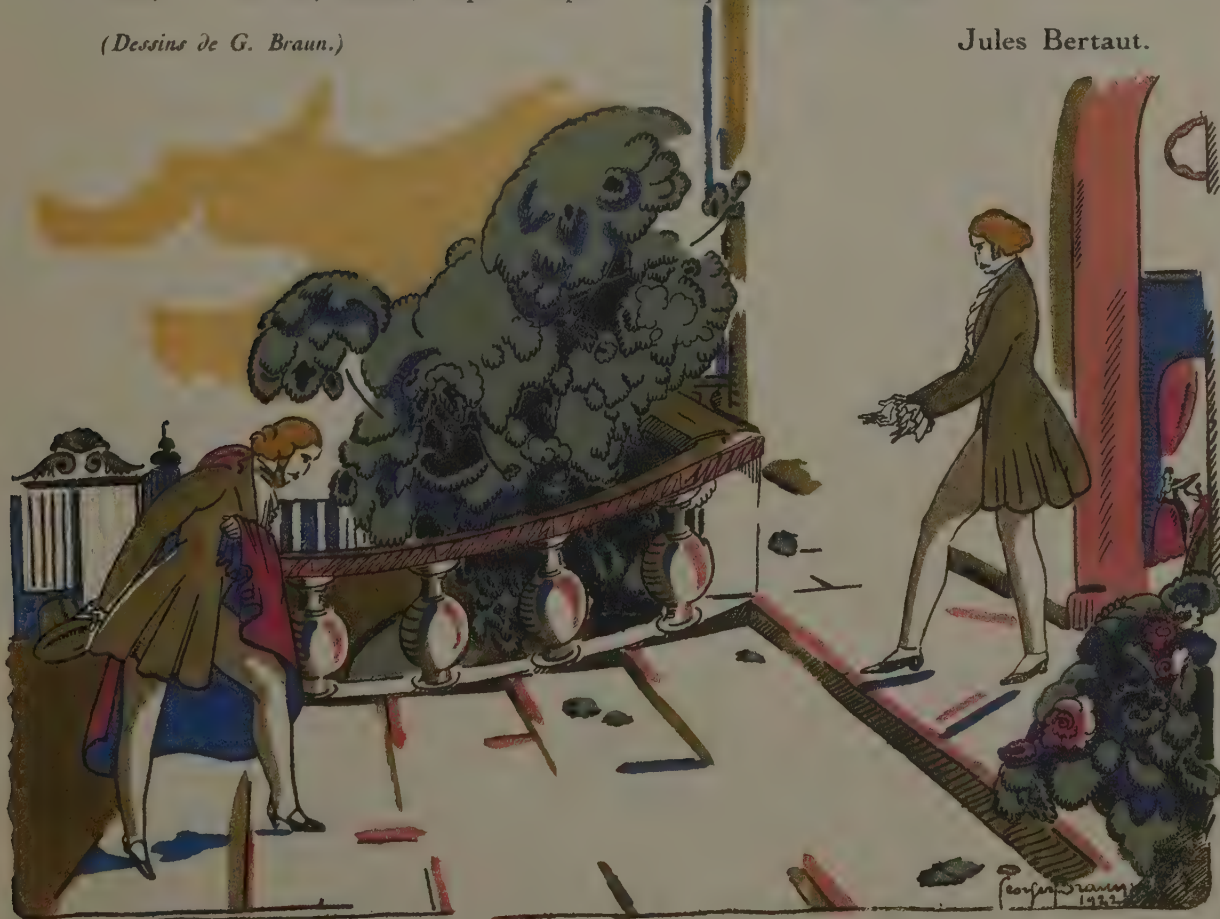
sant, au-dessus de la bassesse et de la médiocrité contemporaines.

Ce sera là la phase suprême de son dandysme, celle qu'ont connue nos contemporains. Le « Connétable des lettres françaises », comme on l'appelait, avait conservé l'aspect de l'ancien *lion* du Boulevard de Gand. Il avait toujours son nez en bec d'aigle, sa moustache panachée, son teint pâle et ses cheveux noirs. Il était déjà aussi hautain et aussi distant lorsqu'il se trouvait en présence des bourgeois ou des mufles, et sa redingote était ajustée comme jadis, ses manchettes de dentelles et son jabot faisaient l'admiration des milieux littéraires.

C'est l'instant où le *vieux laid*, comme disait Paul Bourget, faisait de longues promenades à pied, le soir, aux Champs-Élysées, au sortir du Cirque dont il était un fanatique, devisant sous les ombrages avec quelques-uns de ses familiers. Son catholicisme intransigeant, son royalisme notoire, ses dernières polémiques contre les *Bas-Bleus* ou contre le théâtre contemporain, tout rehaussait sa figure, déjà si originale et si émouvante. Le dandy d'autrefois était demeuré le même, mais c'est en paroles et dans ses écrits qu'il se manifestait surtout. Jusqu'à la fin, il demeura irréductible, la tête haute et la plume à la main, ne s'abaissant jamais devant les puissances de gloire ou d'argent, pauvre, fier et indomptable. Dernier raffinement de dandy qui ne veut pas *se rendre* : « Si le sentiment de la Garde est héroïque à Waterloo, disait-il, il ne l'est pas moins en face de la vieillesse qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Pour des têtes construites d'une façon militaire, ne jamais se rendre est, de tout propos, toute la question ». Il montra qu'il était de ces têtes-là.

(Dessins de G. Braun.)

Jules Bertaut.





GEORGE BRUMMELL

ET

Le Dandysme



F. Bosch
1911

J'AI souvent exprimé cette idée que George Brummell, s'il était extrêmement célèbre, à tel point que son nom signifie Dandysme, était peu connu. En Angleterre même — j'ai pu m'en assurer — la plupart ignorent sa vie, si riche en anecdotes d'une variété si forte, et d'une signification si aiguë.

Cependant le "divin George" régnait à Londres à l'époque où Napoléon I^{er} occupait le trône impérial en France ; il n'y a donc pas si longtemps. L'époque fastueuse de Brighton est contemporaine du Camp de Boulogne. Et au bruit sourd des crosses de fusil sur nos falaises, répondaient sur la plage d'en face les coups de sticks et les éclairs du carreau dans l'œil.



Petit-fils d'un confiseur, fils d'un secrétaire du Chancelier de l'Echiquier. Brummell fut à dix-sept ans Chevalier d'honneur au mariage du Prince de Galles, plus tard George IV, avec la princesse Caroline de Brunswick, et cela de compagnie avec les Ducs de Bedford, de Roxburghe, et d'autres non moins. Pareille ascension ressemble au miracle.

Mais certains êtres s'affirment nettement prédestinés. Tel celui-ci. A *Elton* il fut reconnu presque instantanément pour le plus brillant « lapin » du collège ; et il lui suffit de se montrer sur la terrasse de Windsor, dans un ajustement d'ailleurs des plus simples, avec ses cheveux naturels et de délicates bottes à revers blancs, pour fonder la mode nouvelle et rejeter à jamais dans le ridicule et dans le passé l'accoutrement des Lords : bottes gigantesques qui montaient jusqu'au ventre, perruques monumentales, etc.

Quant à la manière dont il put conquérir la faveur du Prince, faveurs qui lui servit évidemment beaucoup tant qu'il la posséda et qui lui servit encore davantage lorsqu'il l'eut perdue, elle lui vint par ce Dieu si ingénieux et si puissant qu'on nomme le Hasard.

Le Directoire sévissait alors en France, tandis que les bergeries, laiteries du xviii^e siècle persistaient en Angleterre. Or la laiterie la plus « à la mode » à Londres, celle de Green-Park, était tenue par une parente de Brummell. Et c'est là que le jeune Dandy fut rencontré par le futur George IV.

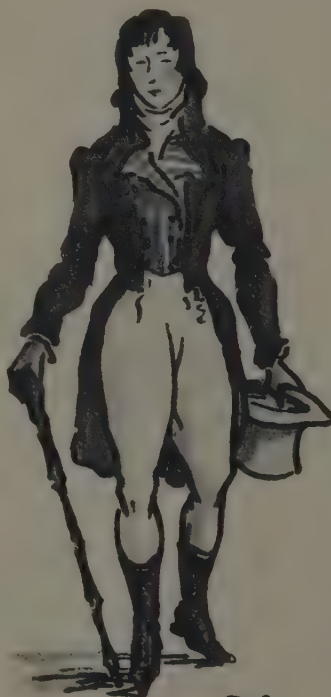
Ce Prince, le quatrième, donc, de la maison de Hanovre, était beau comme certains types adipeux dans leur jeunesse. Fils d'un roi piétiste, sévère, insensible à l'art (George III s'amusait beaucoup plus aux contorsions d'un clown avalant des saucisses qu'à une pièce de Shakespeare et il considérait un tapis dans sa chambre en hiver comme trop de luxe) son ambition à lui, Prince de Galles, était de paraître tout le contraire, s'affirmant volontiers le premier Gentleman du royaume et du monde. Mais il ne pouvait jouer son rôle tout seul, il lui fallait des compagnons à son image. Et quand il rencontra Brummell, il eut l'impression de trouver justement l'un de ceux qu'il lui fallait. Il ne savait pas encore qu'il élisait ainsi, en le remarquant et en le plaçant à ses côtés, son maître même.

Brummell — pour sa part — n'était pas beau, dans le sens vulgaire. Il était mieux que beau. Il réalisait la perfection du geste et de l'attitude.

Si bien habillé que l'on ne s'en apercevait pour ainsi dire pas, il personnifiait, par les actes de tous les instants de la vie, le gentleman idéal.



On a voulu maintes fois établir des comparaisons entre nos Lauzun, nos Richelieu, nos d'Orsay et le Dandy du West-End. Idée absurde. La Grâce française, qui enveloppe si délicieusement notre histoire, n'a aucun rapport avec le Dandysme qui est, somme toute, une volonté de dominer, par le moyen d'un certain air, et qui n'a pas son but final, certes, dans la conquête féminine. Une certaine pureté lui sied au contraire et le rehausse. Brummell, qui souffrit bientôt du « dégoût de plaire », qui, à force d'être



F. B

Monsieur

ainé, aurait voulu être haï, et pourquoi? pour changer, Brummell, acharné railleur, qui a lancé les mots les plus cruels et les plus justes, en même temps, qu'on puisse imaginer, n'épargnait personne, ni homme ni femme.

Il surnomma M^{me} Fitz-Herbert, veuve, deux fois veuve, et femme secrète pendant vingt ans du Prince, qui de la sorte était bigame, il la surnomma, dis-je, la Grand-mère des amours, ce qui n'en fit pas son amie.

Et — ô vertige du succès et de la gloire! — il surnomma le Prince lui-même, son Protecteur, qui grossissait de plus en plus à mesure que l'Angleterre par le Blocus Continental maigrissait — spectacle effrayant! — il le surnomma *Big-Ben* (Le gros

Cette période unique, extravagante, où le Dandysme fut souverain, où parmi les préoccupations formidables du Royaume « Guerre avec Napoléon, Blocus Continental » un simple Gentleman, de modeste extraction, courba toute la Société Britannique et la Cour sous sa loi, aboutit à la fameuse scène du souper, où Brummell, vers les deux heures du matin, dit au Prince, tout nouvellement Régent : George, sonnez.

Et George, Prince de Grande-Bretagne et d'Irlande, Régent du Royaume, Futur Roi et Futur défenseur de la Foi, prit la sonnette en main et sonna... pour dire au laquais : Faites avancer la voiture de Monsieur.

Et ils furent brouillés. O catastrophe, qui bouleversa tout



Benjamin), surnom de toute évidence familial, mais dont le plus grave défaut était d'appartenir déjà au portier de *Carlton-House*.



Il est difficile de se faire une idée approximative du Dandysme à son apogée, vers 1810. Brummell était comme un Dieu, d'ailleurs terrible. Un mot de lui sacrait un Gentleman ou le jetait à terre. Et l'on a souvent raconté que deux jeunes mariés, dans un salon où paraissait soudain George, pensaient bien plus à lui qu'à leur propre bonheur.

A Brighton, au Palais Chinois construit par le Prince de Galles et dont on a fait un musée, on peut voir des estampes où le galbe des Dandies en promenade est assez bien « saisi ».

Et pour l'énormité du luxe d'alors, il faut savoir qu'une entrée au bal d'Almack, si difficile à obtenir pour qui n'était point de la Fashion, coûtait en outre dix guinées.

de suite les salons et les clubs de Londres! Brummell eût pu s'efforcer aussitôt à un accommodement. Il aimait mieux lutter. Nature indomptable! Il alla jusqu'à prétendre qu'il ferait sortir le Prince (du Royaume, c'eût été peu de chose)... du Dandysme!

Mais le plus extraordinaire c'est que, dans cette affaire, il ne perdit pas un seul de ses amis. Il put lutter avec Son Altesse à égalité!



Je m'arrête là. Je n'ai pas la prétention d'épuiser en quelques lignes un sujet si abondant, et qui touche de toutes parts à des faits si considérables. Je dirai seulement pour conclure : George Brummell a donné du style à la personne humaine. Et c'est là beaucoup. C'est dans l'histoire des Sociétés un événement de premier ordre.

(Dessins de F. Boschert.)

Maurice de Faramond.

ÉTABLISSEMENTS

PAUL OLMER

et ^{C^{ie}}

159, Rue Montmartre, 159

PARIS

CRAVATES

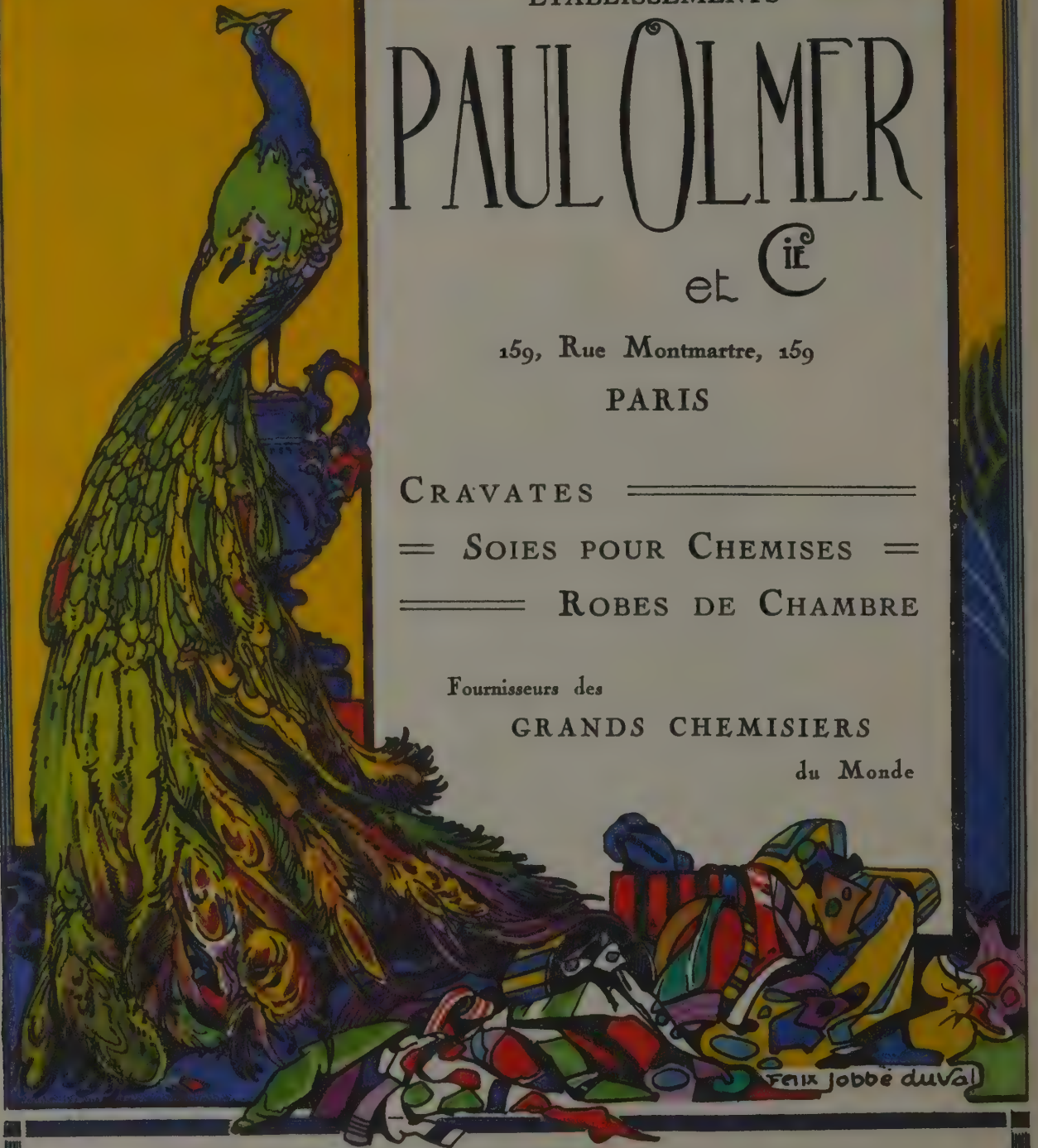
= SOIES POUR CHEMISES =

= ROBES DE CHAMBRE

Fournisseurs des

GRANDS CHEMISIERS

du Monde



FOIRE DE LYON

RÉUNION DE PRINTEMPS — 1^{er} au 15 MARS

GROUPE 21 — STANDS 26 et 27

1^{re} Année N° 34
Paruer 1920

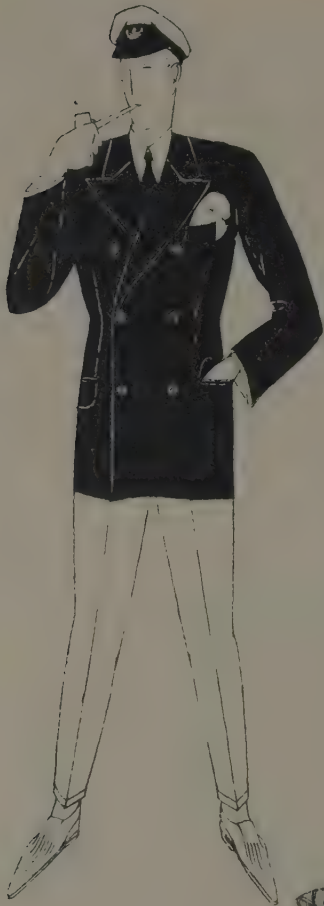
Monsieur

Prix du N°
Cinq francs



Guy ARNOUX

LES VARIATIONS DE LA MODE



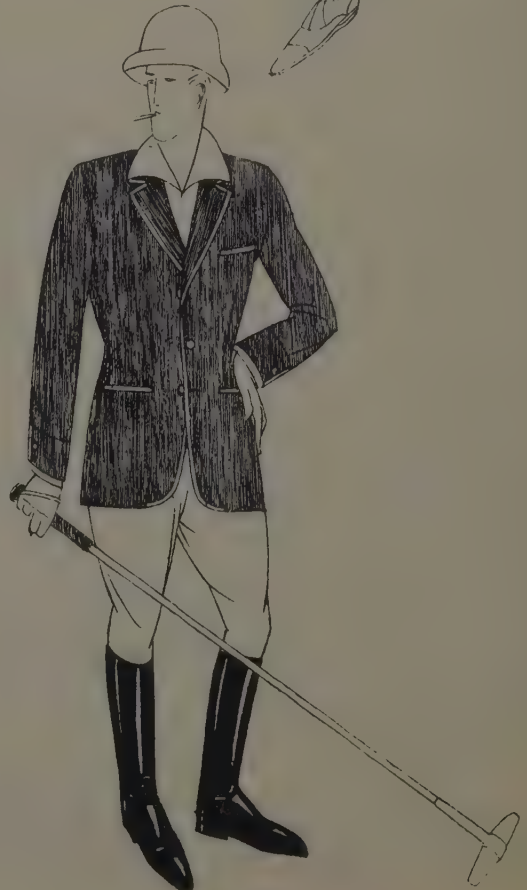
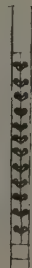
De tous les costumes masculins, ce sont actuellement ceux de sport qui sont les plus variés tant par leurs formes que par leurs tissus.

Leur succès est relativement récent car il y a seulement quelques années l'on ne parlait guère de ces vêtements. Les tailleurs n'en faisaient pas et les fanatiques, qui pratiquaient un sport quel qu'il fût, se servaient pour cet usage de leurs vieux costumes. Maintenant ces apôtres ont fait des prosélytes et la religion du sport est devenue universelle.

Elle a ses stades gigantesques, ses pistes, ses courts, ses links, elle se devait d'avoir ses costumes comme le travailleur a sa cote bleue, comme l'homme du monde a son habit ou son smoking.

Naturellement la tenue varie suivant chaque sport qui nécessite des mouvements spéciaux que ne doivent pas contrarier une emmanchure trop juste ou un pantalon trop étroit. C'est ce que nos tailleurs ont compris lorsqu'ils s'attachent à laisser au corps toute son aisance au moyen de quelque pli savamment placé ou de quelques pinces ou de larges épaules.

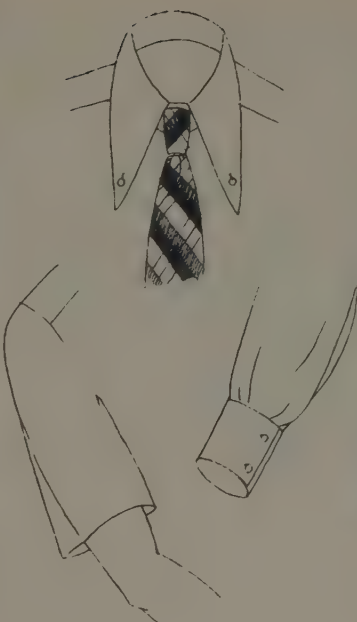
M. Kriegek, par exemple, imagine pour le golf un veston à martingale portant au milieu du dos un large pli creux qui comporte intérieurement un lacage élastique. De cette façon ce pli s'entrouvre au moindre mouvement que fait le joueur, mais il se referme aussitôt que celui-ci est au repos, offrant ainsi ce double avantage de donner au vêtement



l'élasticité voulue tout en lui conservant sa belle coupe.

C'est toujours dans le même but que ce tailleur imagine pour la veste de tennis deux plis profonds partant des épaules et s'arrêtant à la taille. Ceux-ci font également charnières et accompagnent tous les gestes. Par contre cette fois la martingale a disparu mais les damiers de l'étoffe, qui pour le golf étaient petits et noirs et blancs, sont devenus très grands et bariolés. Le pantalon sera en toile ou en flanelle unie blanche, pas trop long ni trop serré aux hanches ou aux genoux. Il sera accompagné d'une chemise également blanche, telle que nous en montre M. David, suffisamment large pour permettre l'aisance du bras, des épaules et des coudes, ou portant des manches courtes qui s'arrêtent au-dessus de la saignée. Après la partie et pour éviter les refroidissements on peut se couvrir de la veste ou simplement nouer autour de son cou ces délicieux foulards aux chauds coloris comme ceux que ce chemisier nous présente.

Pour le polo cette veste en jersey de chez M. Kriegck est extrêmement souple : elle est tellement légère qu'il semble qu'on n'a rien sur soi et cependant elle suffit à vous garantir contre la fraîcheur sans gêner aucun de vos mouvements. Elle peut servir également pour le yacht, mais pour ce sport la tenue réglementaire et presque immuable comporte en général la veste bleu marine (cela va sans dire) et croisée sur un pantalon de flanelle blanche. Avec ce costume vous êtes digne de traverser les océans. Lorsque vous ne voulez pas, pour une raison ou pour une autre, traverser la mer mais seulement rester sur les rivages, alors M. Larsen vous conseille une très jolie veste portant des manches



raglans et un empiècement dessinant les arches d'un pont. La martingale dessine la taille et la poche de poitrine disparaît devant l'empiècement. Ce costume est à la fois sportif et élégant. Il est fait pour être porté au bord de la mer, mais peut servir pour l'auto ou le tennis.

Naturellement, et là dessus il ne faudra plus revenir, toutes les étoffes employées pour ces vêtements doivent être tissées avec de bonnes laines, légères et chaudes ; elles sont très rarement doublées pour ne pas dire jamais et sont en général claires et fantaisistes. C'est le sport qui veut ça.

Nos bottiers complètent ces ensembles par des chaussures très appropriés et M. Hellstern nous montre quelques modèles vraiment très heureux. Ce soulier blanc et jaune, avec double claque, talonnette et semelle de caoutchouc conviendra très bien pour le tennis. Pour la mer, cette forme élégante en daim, tête de nègre ou blanc avec simple ou double claque est d'une grande pureté de ligne et convient à toutes les réunions de plein air. Très joli aussi ce soulier blanc avec semelle noire et petit façonnage, enfin très sport cette chaussure en cuir fort, couleur de feuille morte, avec sa semelle scalf et sa patte mobile.

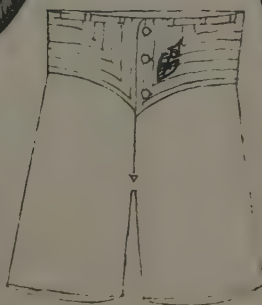
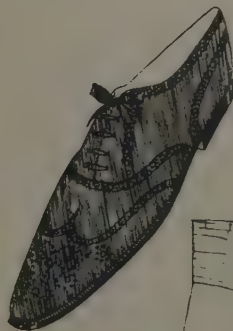
Le bottier sait selon chaque sport varier la forme de sa chaussure et l'épaisseur de son cuir, et ça c'est un art subtil qui reste l'apanage des grandes maisons.

Mais le sport n'a pas que ses chaussures et ses vêtements, il a ses cravates aux couleurs de clubs, pleines de gaieté, comme nous en propose M. David, il a ses pochettes ardentes, ses chemises immaculées, ses chaussettes chamarrées.

Dans beaucoup de cas c'est l'habit qui fait le sportif.

(Dessins de A. Rinuy.)

Daniel.



LE DERNIER USAGE DE LA CIVILITÉ

EN BUvant

PARLONS du boire.

Les plus anciens traités de civilité abordaient carrément la difficulté du genre. Ils imaginaient un enfant de la nature, un homme des bois, et lui serinaient toutes les règles du savoir-vivre, depuis le B A BA.

Au XIX^e siècle, l'on craignit d'offenser le lecteur par la prétention de lui révéler des éléments. L'on eut donc recours à une personne interposée qui faisait tout ce qui n'est pas permis. Cette personne, que l'on avait la cruauté de nommer, a ainsi acquis une sorte de gloire honteuse. C'était l'abbé Cosson. En sortant de table l'abbé Delille lui disait son fait. Soit une quinzaine de propositions dont le plus inculte riait.

En ce qui concerne la manière de boire : « Vous avez soufflé dans votre verre, et vous l'avez essuyé avec votre serviette. — Vous avez demandé du bordeaux, du champagne, et l'on doit dire, en ce cas (c'est-à-dire ailleurs qu'au cabaret) du vin de Bordeaux, du vin de Champagne. — Chaque fois qu'on vous offrait à boire, vous vous avisez de prendre nos verres et de les faire remplir avant le vôtre. Et qui vous disait que nous voulions boire, ou du vin plutôt que de l'eau, ou de tel vin plutôt que de tel autre ? » Après quoi, le commentateur reprenait la parole pour son compte, et disait gravement :

— Avoir l'air de flairer

son vin et le boire à petites gorgées, tenant son verre suspendu, est une chose grossière qui n'est permise qu'à la Rapée.

— Faites jeter par la fenêtre l'homme qui s'aviserait de boire dans le verre d'une dame sous prétexte de deviner ce qu'elle pense.

— Quand on vous sert du café, et s'il est trop chaud, ne le versez pas dans la soucoupe (comme l'abbé Cosson).

— Quand vous avez assez bu, arrêtez-vous, quelles que soient les instances.

— Ne chantez pas au dessert et n'invitez personne à chanter. Les maîtres seuls de la maison ont le droit d'en prier quelqu'un.

— Il n'y a que les gens les plus grossiers, après avoir porté un toast, qui jettent et cassent leur verre pour grimacer l'enthousiasme. Cela sent le dîner de garnison.

Et lui, que sent-il, le texte que je cite ? La France quarante huitarde, le Rocher de Cancale, les bouquets coniques entourés de papier dentelle. L'anglomanie qui allait saccager tout le langage de la vie élégante y perce, l'on a déjà commencé à qualifier de *toast* la moindre *santé* familiale.

Vous vous rappelez cette manie des vieilles gens de notre enfance : A tout propos, ils tostaient. Ils se levaient, nous nous mettions à mener grand bruit sous prétexte d'obtenir le silence. Les chers vieux hommes, pleins de zèle dans leurs cravates blanches, ne voyaient pas que leurs paroles semblaient parfaitement vaines à tout le monde. Les gens entre deux âges gardaient un sérieux dont la petite classe n'était pas dupe. Nous savions très bien que nous avions la complicité des grandes personnes contre l'éloquence des vieillards. Soit par innocence, soit par un extrême effort d'indulgence et de bonté, ces derniers tenaient bon sans rien omettre. Ils obéissaient à un cérémonial fixé depuis des siècles.

Nous ne buvons plus à la santé des gens, sinon par hasard et marquant notre geste d'une légère ironie cordiale. Nous ne tostons plus guère non plus. Non, vraiment, nous ne faisons plus brinde, sinon par occasion solennelle, en quelque banquet. Souvenez-vous en : Les deux regards que vous devez, l'un à la personne qui parle, en levant votre verre quand elle élève le sien pour finir, l'autre à la personne honorée, juste avant que de boire, sont les signes muets des





paroles que vous eussiez dites, autrefois. Cela date de la cour de Louis XIV, des compagnons d'Henri IV, des chevaliers de la Table Ronde, du siège de Troie.

Vous le savez bien. Pour une jolie coutume qui disparaît ou s'étirole, je ne désespère point. Mon habitude, au contraire, est de louer mes contemporains et ceux qui leur succéderont. C'est le meilleur moyen de les rendre attentifs à un passé dont il importe de sauver tout ce qui fut bon.

Je loue donc avec chaleur les temps modernes pour avoir admirablement résolu une difficulté millénaire. Les vins courants sur la table, dans leurs carafes, le maître de maison ne s'en occupe que si vous êtes trop timide à vous désaltérer. Ce soin vous regarde, en principe, sans oublier votre voisine. Les gens de service ont ainsi perdu l'ancien pouvoir qu'ils avaient de vous faire tirer la langue, en fermant les yeux à vos signes. Vous n'en feriez pas pour avoir le vin fin qu'ils doivent verser dans vos verres, le moment venu. Mais vous n'avez pas lieu de craindre. Les rites sont désormais si bien fixés qu'ils passeront plus souvent que vous n'aurez besoin d'eux, puisque le bon usage de France est de boire sans excès.

Le vin ne nous étonne pas comme si nous étions voués au jus ignoble de l'orge. Maître de maison, laissez une bonne fois de côté, lorsqu'il s'agit de vrais grands vins, ces brocs de cristal garnis d'argent dont, par un raffinement excessif et même dangereux, le luxe d'il y a quarante ans alla s'aviser. La bouteille venue de bon lieu n'est pas sujet de vergogne, mais d'honneur. Puissiez-vous être du petit nombre d'élus à qui les monstres mécaniques qui font trembler Paris comme un château de cartes ont laissé une cave !

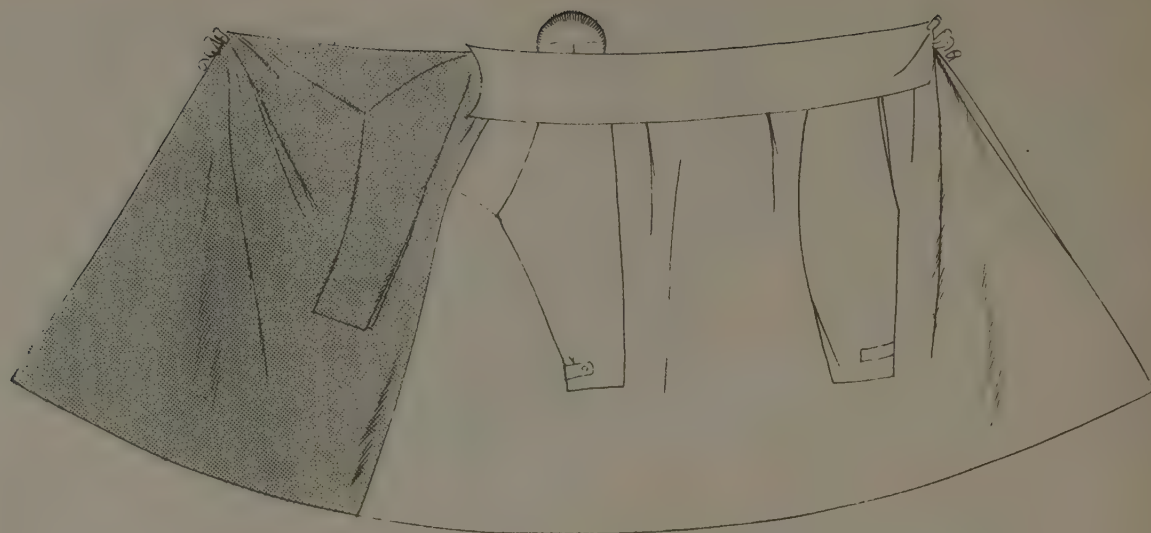
Si peu de monde que vous ayez et si gourmand que vous soyez, je ne vous ai pas engagé à faire vous-même l'écuyer tranchant. C'est trop de bonhomie, nous n'y sommes plus. Et c'est du temps perdu pour la parole. Mais nul ne s'étonnera, en petit comité, que vous versiez vous-même les grands vins. Admis par là dans votre familiarité, vos hôtes auront le droit, non

de les flairer, comme disait l'autre, mais de humer légèrement, avant, non pas de les boire, mais d'en parler — selon le conseil de celui qui s'appela Edouard VII d'Angleterre et qui avait tenu à être un homme digne de ce nom, connaissant les choses et les êtres, avant d'être un grand prince. En ce cas, vous pourrez vous donner les gants de faire l'essai. Tout le monde connaît l'essai des rois, qui était fait par un domestique, pour déjouer le poison. Il suffit d'avoir lu. L'essai de l'hôte est moins connu. On le pratique sans savoir qu'il se nomme l'essai, et qu'il était hier dans nos mœurs un vestige des premiers âges du monde. Voilà la bouteille, voilà les deux verres, celui de ton hôte et le tien. Or, tu verses d'abord trois gouttes dans le tien, et même tu goûtes. C'était naguère pour lui montrer que tu n'attendais pas à ses jours. Ce n'est plus que pour vérifier la qualité de ton vin.

Car tu dois t'y connaître. Tu dois en avoir fait ton étude. Il n'y a pas de vie élégante sans la connaissance du vin. Le jour où les Français ignoreraient le vin, ils seraient moins Français.

(Dessins de A. de Roux.)

Eugène Marsan.



UN MANTEAU PRATIQUE

pour l'Automobile et l'Avion

LE TORPEDIO

" Le Torpedio ", que vient de créer M. Carette, est d'une conception si neuve que le modèle a pu en être breveté.

Ce manteau n'est pas, en effet, l'œuvre d'un tailleur en veine de fantaisie qui borne son ambition à trouver une coupe nouvelle, une forme originale, sans aucun souci d'utilité pratique ; c'est l'aboutissement des travaux d'un inventeur cherchant à produire un vêtement ayant certaines qualités, répondant à des besoins précis.

" Le Torpedio ", qui va indifféremment aux hommes et aux femmes, est d'une coupe élégante. Les plis qu'il forme naturellement, ou que l'art de son créateur a su placer aux bons endroits, le font se draper harmonieusement. Les manches " Rolls " très larges en haut du bras, se resserrent près du poignet. Le col peut être porté levé ou baissé. La taille est bien marquée.

N'importe quel tissu, drap, caoutchouc ou cuir sert à le confectionner. M. Carette en fait actuellement en caoutchouc gris, couleur de pneumatiques, avec col et parements de velours. Un sportman connu, dont la voiture est rouge, en a commandé un d'un cuir assorti à la couleur de sa carrosserie.

Enfin et c'est là le point important, " Le Torpedio " ne se boutonne et ne s'ouvre ni par devant ni par derrière. Sa fermeture, invisible, se fait en arrière du bras.

Il est absolument hermétique.

Ce résultat s'obtient grâce à une manche supplémentaire. Ce manteau a trois manches.

Nous n'en disons pas plus. Si vous désirez le voir, M. Carette se fera un plaisir de vous le montrer, et peut-être même, si vous y mettez le prix, consentira-t-il à vous en faire un.

Ned Swift.



MODÈLE DE M. CARETTE.



MONSIEUR AU HAMMAM

L'HIVER souffle sur Paris une atmosphère équivoque, d'une température alternativement indulgente et rigoureuse et qui, toutefois, semble devoir hâter l'avènement du printemps. Quoiqu'il en soit, Monsieur, vous êtes las d'une telle incertitude et vous avez besoin de galvaniser vos nerfs détendus.

En vain, avez-vous envisagé de remplacer par un « demi-saison » quelque peu prématuré votre pardessus ample et chaud. Vous êtes las Monsieur ! et tout votre être physique et moral appelle du silence, du calme en même temps qu'une réaction salutaire.

Et c'est pour cela que nous vous vîmes pénétrer dans l'étuve voisine de l'Opéra, après avoir, avec un inexprimable bien-être, échangé vos effets contre des pagens légers.

Votre vue nous a causé, Monsieur, bien de l'agrément et a chassé, soudain, le mépris que nous avions conçu, à la vue des baigneurs nos frères d'un moment, que nous contemplions avant votre venue.

Qu'ils étaient donc laids les gros Messieurs qui tâtaient avec sollicitude leurs chairs adipeuses comme pour sentir disparaître l'enveloppe de graisse qui les cuirassait. Les secrets effrayants de nos vieux

cercleux encore bien conservés se trouvaient dévoilés comme par enchantement et nous contemplions avec horreur et chagrin ce que l'art des tailleurs arrive à dissimuler — voire à transformer.

Un rythme étrange servait d'accompagnement à cette vision ; les notes aiguës des claques sonores vibraient sur les chairs molles, claviers défaillants d'où montaient des gémissements sourds qui nous faisaient songer aux épinettes anciennes dormant dans les greniers.

Nous évoquions les cercles de l'enfer, accordant un peu de pitié à cette humanité qui révélait ainsi sa nudité lamentable.

Et soudain, Monsieur, vous avez soulevé la draperie qui ferme l'entrée de l'étuve et votre apparition offrit aux damnés un modèle parfait de mesure et d'aisance. Vous vous êtes assis tranquillement, sans exhiber votre buste harmonieux et vos membres souples, où les muscles jouent librement sous votre peau brunie.

Vous avez exposé votre corps au souffle ardent des bouches de chaleur sans affectation aucune, sans trouver la température excessive, sans exprimer votre bien-être en un sourire niaisement béat.

Dans un fauteuil de toile, sans autre vêtement qu'un pagne, vous étiez aussi désinvolte qu'à votre table au cercle ou sur le siège de votre phaëton.

Vous n'avez point toisé vos voisins avec impertinence. Vous avez simplement posé sur eux vos yeux épris de choses belles et vous les avez reportés ensuite vers les arabesques du plafond. Vos mains croisées ne frictionnaient pas vos flancs sans relâche et quand la sueur a commencé de scintiller sur votre corps, vous étiez pareil, Monsieur, à une statue de la cité des eaux.

Quant vous vous êtes livré aux mains rudes du masseur, vous n'avez point hélé ce dernier comme un taxi rebelle; d'un doigt précis et sûr vous lui avez indiqué le lit rigide où votre corps allait être étendu.

Sous son action éner-
gique, vous n'avez point soupiré à l'excès ni contracté votre visage en grimaces déplaisantes, vous abandonniez vos muscles aux dures pressions, vous efforçant de chasser toute pensée, tandis qu'une vie plus ardente et plus saine s'épanouissait en vous.

Sans hésitation vous vous êtes dirigé, une fois massé et douché, vers la piscine froide. Vous vous y êtes plongé sans prendre un élan exagéré, sans écla-



bousser à plaisir les gens qui vous entouraient. D'une brasse experte, vous avez traversé son élément sans hâte, vous vous êtes laissé envelopper dans des peignoirs épais au lieu de vous draper en leurs plis comme un tragédien dans sa toge.

Vous avez su, Monsieur, nous révéler ce que le Hammam nous offre de plus précieux encore qu'une piscine glacée, une étuve brûlante ou des masseurs adroits : du calme, du silence, partant un peu d'oubli. Ainsi les heures que vous avez passées sur le lit de repos ont délassé votre corps, détendu vos nerfs, et donné à votre âme l'apaisement bien-faisant que connaissent les Romains au sortir de l'étuve.

Vous avez oublié vos soucis, vos devoirs, vos obligations, vos amours passées et présentes : une

quiétude sans rêve vous envahissait délicieusement.....

Votre visage témoignait du plaisir et de la satisfaction quand nous vous vîmes bientôt après rentrer dans l'agitation du Paris crépusculaire et froid, car c'est encore avec une ai-

mable diversité que vous vous êtes arraché à votre rêverie afin de redevenir l'être élégant dont les manières patri-ciennes charment nos yeux.



Paul-Jean Livon.

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

3^e Année N° 31
Juillet 1922





Once upon a time, there was... *Monsieur*

January 1920. In the dreariness of winter, a touch of colour was bringing a sparkle to newsagent stands: the first edition of Monsieur, featuring a superb illustration on the cover, had just been launched by Paul Poiret and Jacques Hébertot. The beginning of a great adventure.

By Gilles Lambert and François-Jean Daehn

Although its charm would now necessarily be considered as somewhat obsolete, this publication has also proven to be fantastically modern and very much ahead of its times. *Monsieur* is indeed the first men's magazine in the world. 1920 marked thirteen years before the advent of the American Esquire. The pages of *Monsieur* featured the fashion of Paris as well as that of London and New York, and evoked such topics as wearing hats, the triumph of short clothes, the torture of fitting sessions at the tailor's and myriad highly preoccupying subjects such as the art of dressing one's manservant or of conversing with a workman (sic). It all began on 1st January 1920, that is to say nearly one hundred years ago! Considering its age, *Monsieur* is in good shape, wouldn't you agree? Created by Jacques Hébertot, the then-director of the Champs-Élysées theatre, and famous fashion designer Paul Poiret, *Monsieur* cost 5 francs; its cover was drawn in colour by renowned illustrator Maurice Taquoy. Bernard Boutet de Monvel invited great (or fashionable) writers to contribute, such as Pierre Mac Orlan, Abel Hermant, René Boylesve, Gérard Bauer, Eugène Marsan...

BORN IN A TIME OF EUPHORIA

Monsieur was born amidst the euphoric patriotism that followed the victory over Germany and the exhilaration of reconquered carefreeness. «The war changed everything», wrote Pierre de Trévières in the first issue. Renowned Parisian tailor Carette announced the demise of morning coats and frock coats (he was utterly wrong) in favour of the Dandine, his own invention of striped

trousers assorted with a short jacket. He also predicted, this time with accuracy, the coming triumph of short clothes! To prepare for the next war, which according to Mac Orlan would be one «of electricity, gas, cultural breeding ground», it was time to design new rubber uniforms – «unless a product can be found for waterproofing our skin». Writer Michel Georges-Michel returned from London under the impression that the slackness of anarchy reigned in Burlington. «Henceforth, we will be turned towards New York», he wrote. Nevertheless, throughout 1921, 1922 and 1923, *Monsieur* was keeping an eye on London. Reporters discovered loden cloth there, as well as the Prince of Wales' coloured waistcoats and silk shirts «for sea and sports». Indeed, *Monsieur* was doubtless the first publication to reflect on men's fashion and present it outside of the realm of salons, whether they be high society salons or fitting rooms. The magazine heralded the victory of the great outdoors: «*Monsieur* is fond of fishing, swimming and yachting», noted Marcel Boulenger with a tinge of surprise. The publication introduced tennis clothes and coloured bathrobes for the beach (white bathrobes were deemed to no longer be in fashion), and pictures of extravagant protective hats were featured for those readers brave enough to drive convertible cars! «A man of taste does not speak of his auto» wrote E. Marsan, preferring the term «car». The latter, derived from «racing car», could be of a bright colour – an innovation in itself – but should in no event feature a nickel-plated hood. «Sports» wrote André de Fouquières, then head of protocol at the Elysée (No. 9, November 1920), «have transformed dandyism.»

The magazine unabashedly featured elegant men at the race tracks, an area traditionally reserved for women and their hats: bowler hats, slouch hats and panama hats had come into fashion, whilst straw hats known as boaters were now considered horrendous! Oddly, *Monsieur* led as of 1921 a full-blown slander campaign against Deauville. Renowned hotel director Cornuché's name was dragged through the mud: «Deauville is dead», announced socialite columnist Julien Ochsé. It was Ochsé who was dead, not Deauville. *Monsieur* was traveling extensively: when in Paris, it was read in the morning in the Bois de Boulogne. Movies were another subject of interest. Douglas Fairbanks, a prominent American star, autographed a photo for *Monsieur*! The publication showed an interest in what artists were wearing, amongst whom Erik Satie, a regular at the Boeuf sur le Toit. As of that time, each issue would feature a piece expressing appreciation for a famous «dandy». The first person to be evoked was Boni de Castellane, and there were also Maurice Barrès, Edouard VII, Alfred de Musset, the Prince of Ligne, Lord Byron, Aurélien Scholl...

MIGHT DANDYISM BE DEAD?

After being regarded with a certain disdain in 1920, England was back in *Monsieur's* good graces by 1923. Pierre de Trévières sought new trends at the Royal Yacht Squadron, the most exclusive club in the world, including must-wear shoes and essential ties. Trévières also evoked the strange behaviour of Lord Windesdael. Blind since childhood, the man had recovered his sight further to an operation. A party was organised at the club to celebrate the event: the hero of the hour appeared, stared at his companions – for the first time in his life – and then grimaced before crying out «My god!» and disappearing. He was never seen again at the club... At the time, Negro art as it was called was a resounding success, with jazz-bands, Josephine Baker and boxing legends Al brown and Siki. The *Monsieur* columnist was not a fan, writing: «Even the winner of the Goncourt prize, M. Maran, is black. Beware of the Negro über alles.» This touch of racism is strange. As was the obituary for Marcel Proust, who died at the beginning of 1923 – one anonymous columnist wrote: «He went out a lot, but wrote badly.» Everyone can get it wrong – particularly the critics!

Fashion-wise, however, *Monsieur's* judgments were more considered and objective. The «Fashion Variations» section saw the emergence of fitted clothes «that follow the lines of the body and give a vigorous and youthful appearance». Shirts now allowed for freer movement and frock coats had come back in fashion, as had gaiters. Renowned Parisian tailors were asked for their opinions,

Kriegek, David, Carette, Hellstern, Charly Harmaniantz. One issue pointed out that we owe turned-up trousers to the Prince of Wales, the future Edward VII, as well as the fashion of leaving one's last cardigan button unfastened. *Monsieur* was by no means a publication for the masses. Then came the simultaneous advent of American advertisers, New York hat-maker Dobbs, Broadway shirt-maker Meyerson-Levin and Cincinatti junior specialist Seinsheimer. Having gone international, *Monsieur* was keen to show the best dressed men: American millionaire Vanderbilt, French boxer Carpentier, US president Coolidge, British prime minister Stanley Baldwin, and the French Count d'Harcourt. The opening of the auto show was celebrated in the magazine. For the first time (unless otherwise mistaken), ski suits were presented, made of «waterproof coating». In April 1924, *Monsieur* announced the demise of the fitted jacket: this was nothing short of a revolution! And symbolized the triumph of comfort. Indeed, life seemed to be easy. One attended the musical season in, Diaghilev's Russian ballets in Monte-Carlo. Spring was the time to dare to wear canvas shoes. Carette suggested by way of beachwear a white double-breasted jacket and a navy blue double-breasted tunic with a wing collar if on a yacht. Elegant men could now wear wristwatches, the Tank designed by maison Cartier, and a black satin dressing-gown was pronounced fitting when in one's bachelor apartment (it was further specified that Balzac wore a white one). In the summertime, *Monsieur* advised wearing a black bathing suit on the beach, deemed flattering for the shoulders and chest (yes indeed). The ever-modern Carette further suggested narrow red edging and a large monogram embossed on the heart.

At the end of 1924, Hébertot sold *Monsieur* to Parisian publisher André Filleul. The publication took on a new tone and became more technical. Colour was beginning to seep into men's garments. Shirts were now available in all colours - stupor! - which *Monsieur* attributed to the influence of cubist painters. Thankfully, straw hats had been «removed from one's drawers» and soft felt material had reclaimed its rights. Journalists made much ado about a new fabric for shirts (and underclothes) called the Néo-Fil, made from a «colonial plant». It was never heard of again. The magazine devoted an increasing number of pages to interior decorating for apartments and bachelor apartments. *Monsieur* readers collected paintings, albeit neither cubist nor futurist ones, as those could prompt nightmares – possibly some early Picasso paintings. *Monsieur* readers also had a dog, a wire-haired fox terrier or a korthals griffon. «Should it be an ugly creature, one shall have it taken on its walk by the manservant», wrote Pierre Chanlaïne.

Sportswear was becoming increasingly popular. Bathing suits for upcoming holidays were set to be surprising. Sadly, as *Monsieur* lamented, mixed swimming-pools were still banned in Paris! Eugène Marsan, who'd been fired further to making sly attacks of renowned Parisian tailors two years earlier, was ushered back into the team by the new owners. He kept an eye on the movies, which were starting to become a source of inspiration for fashion, and wrote about films to see: *Phantom of the Opera*, produced by Universal, which cost 30 million to make, and *The Loves of Salammbô*, by Aubert. André de Fouquières, who had by then become a reference on elegance, recommended wearing a dusky blue tuxedo with black faille lapels during the summer season. He also solemnly called for men to wear gloves: they should be worn morning, afternoon and night (at which time they should be white). He further brought to the readers' attention that the chevalier d'Orsay used to wear six pairs a day when in London in 1839, such number being the minimum for a «fashionable gentleman». That same year (1926), the extension of the decorative arts show, a landmark date at the Grand Palais, resulted in the automobile fair being cancelled. Lamenting this, *Monsieur* found solace in publishing advertisements by automobile manufacturers, particularly SARA, a French 7/8 cylinder launched with great fanfare. Concurrently, *Monsieur* had invented advertorials: the first one was devoted to London hat-maker Lock, who made Brummel's hats and had in its archives unpaid bills dating back to... 1756!

MONSIEUR DRESSED DONALD

The magazine subsequently encountered varying degrees of good fortune and fell into a temporary slumber before being reborn in the aftermath of the Second World War, at which time it would be revitalised through its current version. In 1994, Montaigne Publications took over, and François-Jean Daehn - assisted by his mentor and friend Gilles Lambert - organised *Monsieur*'s relaunch around a simple concept: the defence of individual style, classic elegance and an affinity for beautiful fabrics and quality, in the spirit of Alan Flusser and permanent fashion. This went completely against fashion's diktats. In order to symbolise that elegance is accessible to all, that it is not innate but rather honed, that is to say a question of culture, *Monsieur* chose to feature on its first issue a model both internationally renowned and difficult to dress: Donald! With the kindly help of Disney studios and the most prominent men's fashion designers: Hermès, Lanvin, Dior, Balmain... *Monsieur* turned Donald into the most elegant duck in the world. Amongst the writers, James Darwin, irreplaceable author of *Le Vrai Chic Bri-*

tannique, Jean-Pierre de Lucovich, a talented renegade from *Vogue Homme*, and Frédéric Beigbeder, a young man with no time to waste who would later become the talk of town. In Paris, the fashion microcosm predicted that the magazine would last a mere few months. The public proved the fashionistas wrong. The new *Monsieur* established itself as the successor of its illustrious ancestor, as well as that of *Adam* and even *Vogue Homme*, which was a reference in the 80's for men's magazines and ended in the early 90's.

BACK TO ILLUSTRATION

Monsieur was travelling first class and took the Concorde without ever straying from its principle: «speak lightly of serious matters and speak seriously of light matters». Articles on the thickness of shirt buttons, the width of trouser legs, the comparative merits of baby cashmere and vicuna wool, the secrets to the allure of James Bond, John F. Kennedy, Steve McQueen, Serge Gainsbourg, Tintin's style and the reasons for which Hergé loved clothes so much could be found nowhere else. *Monsieur* was daring enough to bring out customised special editions, special issues devoted to shoes or cars - and *Le Petit Nicolas* gracing the cover, «vroum vroum». Thanks to the illustrator Floc'h, *Monsieur* discovered *La Grande Vie* and demonstrated that with a nice suit and tie, one can triumph over everything - including Batman and Superman. As André Fouquières wrote in our grandparents' issue (October 1925): «beneath its apparent futility, do not let fashion fool you, it is the expression of all our art de vivre and therein finds its most elaborate expressions.»

In 2016, *Monsieur* is still going strong. Its illustrated covers as created by Floc'h are unique and confer a distinctive style to the magazine that can be recognised at a glance.

A testament to its time, the oldest men's magazine in the world remains faithful to its illustrious founders, men of taste and elegance. That said, its principle represents a somewhat harsher battle than in the roaring twenties during which the magazine was born. The 1920's, a golden age of elegance, the golden age of *Monsieur*...

Prix du N°
Cinq francs

Monsieur

3^e Année N° 26
Février 1922



Monsieur (ムッシュー)、はじまりの物語

1920年1月、灰色の冬のなか、ある色合いがキオスクのスタンドを彩った：すばらしいイラストが表紙を飾る「Monsieur(ムッシュー)」創刊号が、ポール・ポワレとジャック・エベルトによって出版されたのだ。大いなる冒険のはじまりであった。

ジル・ランベール&フランソワ・ジャン・デーン

この新しい刊行物は、現在では少々流行遅れの感はあるが、当時としては非常にモダンで前衛的なものだった。「ムッシュー」は、世界で最初に出版されたメンズ雑誌だ。1920年の刊行は、アメリカの「エスクワイヤ」誌より13年も先んじている。雑誌ではパリだけでなく、ロンドンやニューヨークのモードの紹介、帽子の粋なかぶり方、短服の爆発的な流行、テイラーでの拷問的な仮縫い、洋服掛けへの洋服のかけ方や職人と話す場合の作法(原文ママ)についてなど、皆の強い関心を集める事柄が多数取り上げられた。創刊号の発行は1920年1月1日、つまり今から100年近くも前のことなのだ！その年齢にしては、「ムッシュー」はなかなかどうして元気だと言えないだろうか？当時シャンゼリゼ劇場を運営していたジャック・エベルトと偉大なクチュリエであるポール・ポワレによって創られたこの雑誌の値段は5フラン、表紙は著名なイラストレーターであるモーリス・タクワの筆によるカラーイラストだった。同じく著名な芸術家であるベルナール・ブーテ・ド・モンヴェルは、ピエール・マコルラン、アベル・エルマン、ルネ・ポワレヴ、ジェラルド・ボエ、ウジェーヌ・マルサンら著名作家(あるいは当時流行の作家たち)を迎え入れた。

恍惚とした幸福感の中で生まれた雑誌

「ムッシュー」は、ドイツに勝利し、再び手にした安心感に酔いしれた、愛国的な幸福感の中で生まれた。「戦争はすべてを変えた」と、創刊第1号でピエール・トレヴィエールは書いている。パリの有名テイラーであるキャレットは、自ら考案したストライプ入りパンタロンと短い上着Dandine(ダンディーヌ)のために、モーニングと礼服の終焉を宣言(彼はまったく間違っていたのだが)した。キャレットはまた、今度は間違

えずに、短服ブームの到来も予告した。マコルランによれば「電気とガス、悪徳の温床」によるものになるだろう次の戦争に備え、ゴム素材の新しいユニフォームが「肌を防水する他の素材を見つけられなければ」必要だというのだ。バーリントンアーケードを支配していたアナキストたちに対する諦めの雰囲気とともにロンドンから戻った作家のミッシェル・ジョルジュ=ミッシェルは、「これからはニューヨークに目を向けよう」と書いた。それでも「ムッシュー」は1921、1922、1923年とロンドンをとりあげている。ムッシュー誌の派遣記者はロンドンでローデン生地、プリンスオブウェールズスタイルの色物のダブルベスト、「海とスポーツのため」のシルクシャツなどを紹介している。「ムッシュー」はメンズモードを初めて屋内—それが社交界のサロンであれ、試着室であれ—から解放されたものとして紹介した雑誌だった。それはアウトドアファッションの勝利だった：「『ムッシュー』は、」とマルセル・ブーランジェは書いた、「釣り、水泳、そしてヨットを愛する！」。テニスウェア、海辺用のカラフルなバスローブ(つまり従来の白いバスローブの終焉)、勇ましくもオープンカーの運転に挑戦する読者たち向けに突飛な保護用帽子の数々などを紹介した。「趣味のいい男たちは、彼らの自動車について語らない、彼らの「カー」について語るのだ、とE・マルサンは書く。「レーシングカー」から派生した「カー」は、鮮やかなカラーリング-革新的な-であり、またニッケめっきのボンネットは問題外だった。「スポーツがダンディズムを変えた」と、当時エリゼ宮の儀典長を勤めていたアンドレ・ド・フキエールは書いている(1920年11月第9号)。競馬場や、伝統的に女性たちだけの場所、そして当時流行のメロン、ソフト帽、パナマ帽の中で、キャノチエと呼ばれ、敬遠されていた麦わら帽子のエ

レガントな男性を紹介することをためらわなかった。面白いことに、1921年当時「ムッシュー」はドーヴィルに対して大々的なネガティブキャンペーンを展開している。ホテル群のオーナーであるドーヴィルの名士コルヌシェは口汚く罵られた：「ドーヴィルは死んだ」と社交界欄記者ジュリアン・オシェは宣言したが、死んだのはオシェのほうで、ドーヴィルではなかった。「ムッシュー」はよく旅行した。パリにいる時は、朝はブローニュの森に出かけた。映画にも関心を持った。アメリカの映画スター、ダグラス・フェアバンクスは「ムッシュー」誌に献辞付き写真を贈っている。また、当時大人気だったキャバレー、ブフ・スル・トワの立役者の一人だった音楽家エリック・サティら著名なアーティストたちの着こなしに注目した。以後は毎号にわたり、各作家がそれぞれ有名な「ダンディー」を取り上げた。初回はダンディーの代名詞だったボニ・ド・カステラーヌ侯爵だが、同時に作家で政治家のモーリス・バレス、英国王エドワード7世、戯作家アルフレッド・ド・ミュッセ、ベルギーの貴族外交官ル・プランス・ド・リーニュ、イギリスの詩人バイロン卿やフランスの作家オーレリアン・ショールなどもとりあげた。

ダンディズムは死んだのか？

イギリスは、多少の疑惑を含みつつも1920年、そして再び1923年には「ムッシュー」を代表する男たちの国と認識されていた。世界で最も高級とされたヨットクラブ、ロイヤル・ヨット・スカドラで、記者ピエール・ド・トレヴィエールは靴やネクタイの新しい流行を探した。取材の途中でトレヴィエールはウィンデスディール卿の驚くべきエピソードも紹介している。子ども時代から盲目だった卿は手術によって視力を取り戻した。それを祝したパーティが当クラブで行われた。主役である卿が登場し、生まれて初めて自分の仲間たちを目にした。彼はしかめ面を浮かべると「マイゴッド！」と叫び、退場したのだった。以後彼の姿をクラブで見かけることはなかった…。この頃はジャズバンド、ジョセフィン・ペーカー、アル・ブラウンやシキなどのボクサーたちといった「ニグロアート（黒人のアート）」と当時は呼ばれていた芸術が花盛りだった。「ムッシュー」の書き手たちはこのブームを歓迎していなかった。「いくらゴンクール賞を獲ったとしても、ルネ・マランは黒人である」と書いた、「すべからく黒人には気をつけよ」と。この人種差別のピークは興味深い。匿名の記者が書いたマルセル・ブルーストの死亡記事（1923年の初頭に亡くなった）「彼はよく外出したが、書くものはお粗末だった」のように。誰もが間違える。特に批評家たちは！

逆にモードに関しては非常に客観的な視点が保たれ、よく吟味されていた。「モードのバリエーション」欄では、ウェストを絞ったスタイルの登場を「身体の線にフィットし、力強く若々しい動きを与える」と称賛している。シャツが動きを容易にし、フロックコートがゲートルと同様に復活した。クリージェック、ダヴィッド、キャレット、エルステルン、シャルリー・アルマニアンツらパリの有名なテイラーの意見が掲載された。プリン

スオブウェールズ、つまり未来のエドワード7世が、パンタロンの折り返しやベストの最後のボタンを留めないことなどのお手本になったことを思い出してほしい。「ムッシュー」は、つまり大衆向けの雑誌ではなかったのだ。

アメリカからの広告主—ニューヨークの帽子店ダブス、ブロードウェイのシャツ専門店メイヤーソン・レヴィン、シンシナティのジュニア専門店セインシェイマーも同時期に次々と登場した。国際的になった「ムッシュー」は、最も洗練された着こなしの人物たちを認定した：アメリカの富豪ヴァンダービルト、フランス人ボクサー・カルパンティエ、アメリカ大統領クーリッジ、イギリス首相スタンリー・ボールドウィン、フランスのアルクール伯爵などだ。パリで開催されたモーターショーを祝い、おそらく世界で最初に「防水性ギャバジン生地」のスキーウェアを紹介した。1924年4月、「ムッシュー」はウェストを絞ったジャケットの終焉を宣言した。まさに革命だった！心地よさの勝利、時代はより安楽へと向かっているようだった。カンヌの音楽シーズンに出かけ、モンテカルロでのディアギレフのロシアバレエを鑑賞した。春には布製の靴を推奨した。テイラー・キャレットは海辺では白のダブルジャケット、ヨットにはハードカラーの濃紺のダブルのジャンパーを提案した。エレガントな男性は、今やプレスレット式の腕時計—カルチェのタンクーをつけ、独身用アパートでは黒いサテンの部屋着（バルザックのそれは白だった、と指摘している）を着ることができた。夏には肩と胸が開いた黒の水着（そう、当時は画期的だったのだ）で浜辺を歩いた。常に流行の先端だったキャレットはまた、胸の部分に大きなモノグラム刺繍の入った赤く細い縁のものを提案している。

エベルトは「ムッシュー」を1924年末にパリの出版人アンドレ・フィユールに売却した。結果、内容のトーンは変化し、より技術的になった。男の身だしなみは色に取って代わられた。シャツは—啞然とすることに！—あらゆる色柄になり、「ムッシュー」はそこにキュビズム絵画の影響を見た。幸いなことに、麦わら帽子は「戸棚にしまわれ」、ソフト帽が復権した。編集部ではシャツ（と下着）の新素材、「植民地の植物」から作られた「ネオ・フィル（Néo-Fil）」について大きく取り上げた。が、その後これについての言及は見当たらない。「ムッシュー」はアパートマンや独身用アパートのインテリアについてより多くの誌面を割くようになっていった。また、絵画も扱ったが、キュビズムや未来派の悪夢のようなそれではなく、初期のピカソなどに限られた。「ムッシュー」は犬も飼った。それはワイヤー・フォックス・テリアで、スムース・フォックス・テリアやワイアーヘアード・ポインティング・グリフォンから首位の座を奪った。「もしその犬が不器量だったら、洋服掛けて散歩させればいいだろう」とピエール・シャンレーヌは書いた。

スポーツウェアはますます流行していった。次のバカンスの水着にはびっくりするだろう。残念ながら、と「ムッシュー」は嘆く、パリのプールはまだ男女混合

ではないが!と。2年前にパリの有名テ일러たちを陰険に攻撃したことで解雇されていたウジェーヌ・マルサンは新しい雇い主の元に戻ってきた。彼はモードに意識を向け始めた映画に注目し、見るべき作品を示唆した:ユニバーサル製作の製作費3000万ドルをかけた「オペラ座の怪人」やフランスのオーベル・フィルム製作の「サランボー」などだ。アンドレ・ド・フキエールはエレガンスについての大家となっていたが、早々と夏用に黒の節織絹布の衿付きミッドナイトブルーのスモーキングを紹介し、厳かに手袋への回帰:朝も昼も夜も着用すべし(色は白)を宣言した。彼はダンディーで有名だったアルフレッド・ドルセイが1839年ロンドンで1日に6組の手袋を使ったことを引き、少なくともこれが「ファッションの紳士」としてあるべき姿とした。この年(1926年)、グランパレで開催された装飾見本市の延長が、モーターショーの中止を引き起こした。「ムッシュー」は残念がり、自動車メーカーの広告を掲載することで自らを慰めた。特に鳴り物入りで登場した7/8馬力のフランス車、SARAには力を入れた。同じころ「ムッシュー」は広告とルポルタージュのコラボ記事を編み出した。最初の記事はイギリス流ダンディーの代名詞だったジョージ・ブランメル帽子を作り、なんと1756年にまで遡る未払い請求書を保管しているロンドンの帽子店ロック(Lock)についてだった。

ドナルドを着飾った「ムッシュー」

その後「ムッシュー」誌は様々な運命を経験し、第二次大戦の後に現在のバージョンとして新しく再登場するまで、まどろみの時間を迎えることとなる。1994年、モンテーニュ・ピュブリカシオン社のフランソワ・ジャン・デーンが、師であり友であったジル・ランベールの助けを得て「ムッシュー」誌を引き継いだ。そのコンセプトはシンプルなものだった:ニューヨークの著名メンズデザイナー、アラン・フラッサーとその著書「パーマネント・ファッション」のエスプリのもとに、個人的スタイル、クラシックなエレガントさ、美しく質の高い素材への嗜好、を守ることであった。これは当時君臨していたモードとはまったく逆方向のものだった。エレガンスとは生まれつきのものではなく、努力することで誰でも手に入れられる、文化的な行為なのだということを象徴するために、「ムッシュー」は新生創刊号で世界的に有名で、かつ着付けの難しいモデルを選んだ:ドナルドダックを!ディズニースタジオの好意的な協力と、メンズモードを代表するブランド、エルメス、ランバン、ディオール、バルマンとの共同作業によって、「ムッシュー」は、ドナルドダックを世界一エレガントに変身させることに成功した。執筆陣には「真のイギリス風シック」の著書で名高いジェームズ・ダーウェン、「ヴォーグ・オム」から移籍した才能あるジャン・ピエール・リュコヴィック、そしてせっかちな若い男、彼についてはのちに触れるが、フレデリック・ベグブデルがいた。モード界というパリの小宇宙は当時「ムッシュー」誌に数ヶ月しか与えなかった。大衆はファッション業界を非難した。新「ムッシュー」は、Adamな

ど先代雑誌のみならず、80年代に興隆し、1996年の始めに終焉したVogue Hommeの後継者とさえ認められた。

イラストレーションへの回帰

「ムッシュー」は「真面目な事柄を軽妙に話し、軽妙な事柄を真面目に語る」という信条から外れることなくファーストクラスで旅行し、コンコルド機に乗った。他のどのような雑誌でも、シャツのボタンの厚み、パンタロンの裾の広さ、ベビーカシミアとビクーニャの利点比較、ジェームズ・ボンド、ジョン・F・ケネディー、スティーブ・マックイーン、セルジュ・ゲーンズブールの身のこなしの秘密、ベルギーの漫画(バンドデシネ)タンタンの作者エルジェがなぜ装うことを好んだかなど、これほど多岐に渡る記事を読むことはできなかった。「ムッシュー」はオーダーメイドの特別号、靴やフランスの子どもマンガ「プチニコラ」が表紙の「ぶるんぶるん」自動車特集号を出すことにこだわった。イラストレーターのプロッシュとともに、「ムッシュー」は「La Grande Vie(大いなる人生)」と称し、良いスーツとネクタイがあれば、どんなものにも勝利できる〜バットマンやスーパーマンにさえも、と示した。いみじくも作家アンドレ・フキエールが我々の祖父の時代の「ムッシュー」(1925年)に書いたように「モードのうわべの無意味さに騙されてはいけない、そこには我々の生き方のすべてが表れ、最も念入りに作り上げられた表現が見出されるのだから」。

2016年現在、「ムッシュー」はまだ健在だ。プロッシュによる表紙は、目にする人に一瞬でその存在を知らしめるユニークさがある。

世界で最も古いメンズ雑誌としてその時代の証人であり、趣味とエレガンスの人たちだった創始者たちの精神に常に忠実でい続けている。その信条の戦いはしかし、雑誌が生まれた狂乱の時代に比べてより厳しいものとなっている。1920年代は、まさにエレガンスと黄金の時代、「ムッシュー」の輝ける黄金の時代だったのだ...



© Heredium / Prisma Media
Directeur : Pierre-Olivier Bonfillon
Directrice éditoriale : Françoise Kerlo
Responsable d'édition : Valérie Langrognet
assistée de Manon Bergna

Conception et réalisation : Agence AllRight

Nous tenons à remercier tout particulièrement M. François-Jean Daehn,
qui non seulement a eu la générosité de mettre à notre disposition
l'intégralité de sa fabuleuse collection d'exemplaires de *Monsieur*,
mais n'a pas mesuré ses conseils avisés. Il va sans dire que,
sans son précieux concours, ce livre n'aurait pas vu le jour.

ISBN : 978-2-8104-1961-6
Depot légal : octobre 2016
Diffusion Sodis
Imprimé en U.E. par AllRight

Monsieur

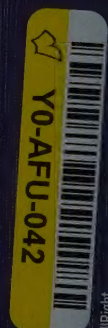
Dandysme et Années folles

Une sélection des plus belles pages parues dans les années 20
entièrement restaurées.



Janvier 1920. Dans la grisaille de l'hiver, une touche de couleur anime les kiosques : le premier numéro de *MONSIEUR*, la revue des élégances, des bonnes manières et de tout ce qui intéresse Monsieur, avec une superbe illustration en couverture, est lancé par le célèbre couturier Paul Poiret et Jacques Hébertot.

Le début d'une grande aventure...



ception et réalisation : Agence Allright



Version trilingue